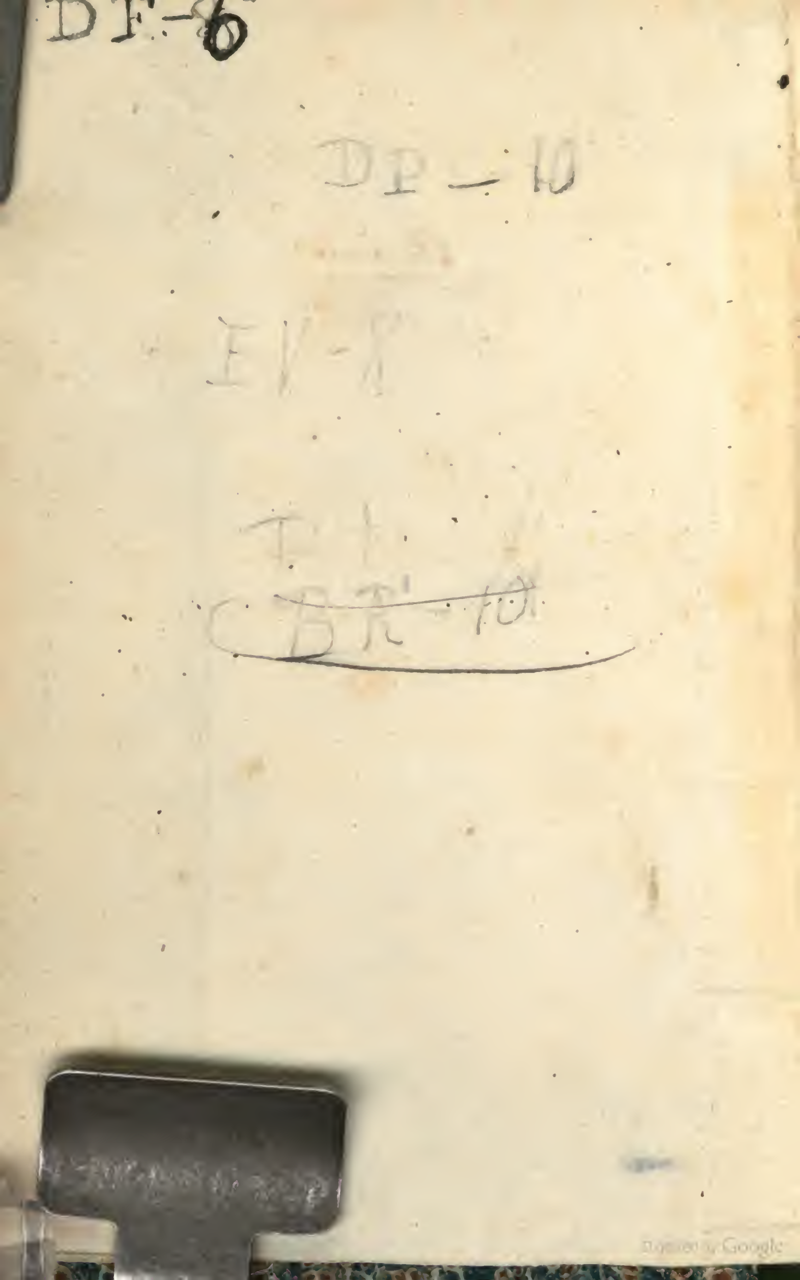




Paris

RELATION DV VOYAGE

DE MONSEIGNEVR L'EVESQVE DE BERYTE VICAIRE APOSTOLIQVE DV ROYAVME DE LA COCHINCHINE,

Par la Turquie, la Perſe, les Indes, &c. juſqu'au Royaume de Siam & autres lieux.

Par M. DE BOVRGES, Prêtre, Mißionnaire Apoſtolique.

1660-62





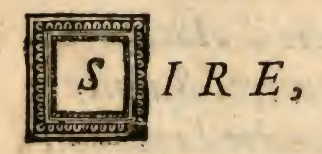
A PARIS,
Chez DENYS BECHET, ruë S. Iacques, au Compas d'or & à l'Ecu au Soleil.

M. DC. LXVI.

Avec Privilege du Roy, & Approbation.



AV ROY


IRE,

Puisque c'est Dieu qui fait regner les Rois sur les peuples, il est bien juste que les Rois le fassent regner sur les cœurs, & qu'ils employent la puissance qu'ils en ont receuë à établir son culte chez les Nations. Aussi le Zele d'en procurer la connoissance est si digne d'un Prince Chrétien, que vos plus grands

predecesseurs en ont fait le principal devoir de leur pieté. Charlemagne a santifié ses conquestes, & il en a relevé l'éclat par le soin qu'il a pris de la conversion des Peuples, qu'il avoit soûmis à ses armes : & le Zele saint dont il étoit animé a merité qu'on adjoûtât à ses titres de Victorieux, celuy d'Apôtre d'Allemagne. Saint Louïs en ses guerres Saintes se proposoit moins d'étendre la puissance de ses Etats, que d'augmenter l'Empire du Sauveur du monde. Vôtre Majesté, qui succede aux Couronnes de ces grands Princes, fait bien voir qu'elle en a herité tout le Zele; puisqu'elle se propose pour fin des nobles desseins qui l'occupent, d'ouvrir à l'Eglise par les flottes qu'elle prepare, de nouvelles routes pour l'établissement de l'Evangile

chez les Nations Infideles. Il eſt vray qu'elle va trouver par ce moyen un beau champ pour exercer ſa pieté: puiſqu'en quelqu'endroit du monde qu'elle porte ſa veuë, elle y trouvera ou des Barbares à policer par ſes loix, ou des Hommes à inſtruire au Chriſtianiſme, ou des terres ſans habitans à peupler par ſes Colonies: en ſorte qu'il ſemble que la moitié de l'Univers doive attēdre aujourd'huy de Vôtre Majeſté ſa perfection, ſon ornement & ſon ſalut, recevant par ſes ſoins & l'application de ſon zele tout à la fois, & des hommes & des loix & la Religion. Le celebre & vaſte Empire de la Chine a fait gloire juſqu'à preſent de ſe paſſer du reſte du monde, ſi eſt-ce qu'il faut qu'il reconnoiſſe qu'il va bien-tôt vous devoir ſon plus grand bon-

heur, qui consiste à servir le vray Dieu dans la Religion qu'il a luy-méme donnée aux hommes. Ce puissant Royaume qui égale l'Europe en grandeur, pour exciter davantage Vôtre Majesté à luy procurer ce bien, luy montre tout d'vn coup plus de deux cent millions d'ames à convertir au culte du Createur de l'vnivers, dont la Providence ayant choisi en France en ces derniers temps, les premiers Evéques qui sont destinez pour cét Empire, fait bien voir qu'elle la veut engager à faire quelque chose de digne d'elle pour la conversion des peuples infinis qui l'habitent.

Cette consideration, SIRE, & le ressentiment particulier des graces, que ces Evéques viennent de reçevoir de Vôtre Majesté, m'ont fait croïre qu'ayant à publier la Rela-

tion de leur Voyage, Elle approuveroit que je luy presentasse en hommages ces premices de leurs travaux & de leurs fatigues Apostoliques, que je n'expose au jour que pour l'instruction de vos sujets, qui voudroient suivre la route qu'ils ont tenuë, & pour faire voir que les François peuvent vaincre les plus grandes difficultez par le courage & par la constance, mais sur tout, afin de publier l'advantage qu'ont ces Evéques, d'étre les premiers, qui feront connoître aux Royaumes de l'Asie Orientale, la gloire de vôtre Nom, & la noble part, que vôtre zele vous fait prendre aux progrez de leurs Missions, que Vôtre Majesté veut soûtenir par ses bien-faits & par l'honneur de sa protection Royale: C'est la grace

que vous demande en leur nom ; avec un profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAIESTE'

Le tres-humble, tres-obeissant & tres-fidele serviteur & sujet,
IACQVES DE BOVRGES, Pretre.



RELATION DV VOYAGE DE MONSEIGNEVR L'EVE'QVE DE BERYTE VICAIRE APOSTOLIQVE AV ROYAVME DE LA COCHINCHINE, &c.

CHAPITRE I.

Ce qui s'est passé tant à Rome qu'à Paris, avant le départ des trois Evéques François envoyez à la Chine, &c.

LE dessein qu'on se propose, en donnant au jour cette Relation, est de satisfaire au desir d'un grand nombre de personnes de pieté, qui par leur zele pour la propagation de la Foy ont

pris part au ſuccez de la Miſſion de trois Evéques François envoyez depuis cinq ans à la Chine ; & qui ayant appris l'heureuſe marche de Mr l'Evéque de Beryte (qui partit le premier de Paris) juſqu'au Royaume de Siam, ont témoigné en deſirer ſçavoir les principales circonſtances. I'aurois pu me diſpenſer de ce travail parce que Mr l'Evéque de Beryte, & les Eccleſiaſtiques qui l'ont accompagné, ne s'étant proposé durant leur voyage que le but de leur Miſſion, ils ſe ſont peu appliquez à remarquer les choſes qui ſont ordinairement obſervées avec ſoin par les voyageurs curieux, qui ne laiſſent rien échapper à leur diligence. Cependant comme l'affection que l'on a pour quelque choſe fait que l'on en eſtime, & que l'on veut en ſçavoir juſqu'aux moindres particularitez, les mémes perſonnes m'ont diverſe fois ſollicité de communiquer au public toute la ſuite de noſtre Voyage ; dans la veuë que tous ceux qui ſont zelez pour la converſion des Chinois & des autres peuples de l'Aſie, en pourroient tirer quelque profit.

On verra du moins par la Relation ſimple que i'en ~~vas~~ faire, ce que peut vne courageuſe reſolution, ſoûtenuë de la grace de Dieu. L'on avoit crû juſques à preſent que

le voyage de la Chine eſtoit impoſſible aux François, mais Mr l'Evéque de Beryte en a ouvert le chemin, par une voye juſqu'à preſent inconnuë en France, & neantmoins facile & ſeure, laquelle il ſemble que Dieu n'a fait réuſſir que pour détruire les craintes de ceux que l'incertitude & la difficulté du voyage auroyent pu détourner d'une entrepriſe ſi grande & ſi ſainte, comme eſt celle de porter la Foy aux peuples les plus éloignes de l'Europe. I'eſpere que pluſieurs ſeront excitez par cette conſideration à conçevoir de plus en plus l'importance de cette grande Miſſion, dans laquelle il s'agit de la converſion d'un Empire, qui ſurpaſſe l'Europe en grandeur, & que l'on aſſure contenir en ſon étenduë plus de deux cent millions d'ames, ſans y comprendre des Royaumes voyſins qui ſont tres conſiderables. C'eſt à la conqueſte de ces grands païs que noſtre Seigneur IESUS-CHRIST invite aujourd'uy le zele des François, de laquelle on ne peut plus douter raiſonnablement, puiſque l'envoy de trois Euéques par le S. Siege pour cette glorieuſe fin, en eſt une preuve ſenſible.

Et parce que cette Relation peut tomber entre les mains de pluſieurs, qui ne ſçauroient pas l'origine de la Miſſion de ces trois Evéques, on a crû que pour la ſatisfaction

du Lecteur, il estoit à propos d'en découurir les circonstances plus remarquables.

L'HISTOIRE Ecclesiastique nous aprend que les plus grandes Missions qui ont été entreprises aux premiers siecles de l'Eglise pour la propagation de la Foy parmy les infideles, ont été presque toutes commencées par des Euesques. Aujourd'huy l'Eglise pour de justes considerations en use autrement, & n'envoye des Evéques dans les Royaumes infideles, que lors qu'il y a déja un peuple Chrétien suffisant pour composer une Eglise.

Il y a plus d'un siecle qu'on travaille à précher la Foy dans toutes les parties de l'Asie Orientale, qui renferme vn grand nombre de Royaumes & de peuples qui obeyssent à divers Princes, & qui sont presque tous Idolâtres : en sorte que depuis le siecle des Apôtres, l'Eglise n'auoit eû encore vne voye si ample pour se répandre & pour se dilater, que celle, qui luy a esté ouverte par les navigations du siecle dernier; soit que l'on considere l'étenduë & la puissance de ces Estats, ou les mœurs & la politesse des peuples qui les habitent, ou la liberté qu'on a trouvé d'y précher la Foy, ou les merveilles que Dieu a operées par le moyen des ouuriers Apostoliques pour l'y establir.

Les ſuccez avec leſquels on a publié la Foy en tous ces lieux, ont été differents ſelon les diverſes diſpoſitions qui s'y ſont rencontrées. On peut aſſeurer neantmoins à l'âuantage de la Religion Catholique, qu'il n'y a preſque aucun païs conſiderable en cette nouvelle partie du monde, qui n'ait été éclairé de la Foy par quelque Predicateur Apoſtolique, ainſi l'on peut voir la prédiction du Sauveur du monde accomplie, par laquelle il annonce que ſon Evangile ſera préché par toute la terre. Mais ce qui eſt digne d'une reflexion particuliere, c'eſt que cette méme prophetie dont l'accompliſſement nous fournit une ſi claire preuve de la verité des paroles de noſtre Seigneur, n'a eu juſqu'à preſent la gloire de ſon effet, que par la direction de la ſainte Egliſe Apoſtolique & Romaine, & par les travaux des ouuriers qu'elle a envoyez à cette fin, parce qu'elle eſt la ſeule Egliſe qui a la vraye Foy, & l'ardente charité qui entreprend de répandre cette vraye Foy par tout le monde.

Or quoyque la grace de la conuerſion éclatte de tous coſtez tant dans la Chine qu'aux autres païs voyſins, ſi eſt-ce que depuis trente ans elle s'eſt fait principalement remarquer dans les Royaumes du Tonquin & de la Cochinchine : Les dernieres Relations des RR.

PP. Iesuites nous font foy que l'on compte un grand nombre d'Eglises, & plus de trois cent mil Chrétiens dans le seul Tonquin : mais deux choses ont fort retardé le cours de l'Evangile ; à sçavoir le petit nombre d'ouuriers & la difficulté de les soûtenir & faire subsister dans des lieux si éloignez de la correspondance de l'Europe.

Entre les ouuriers qui ont signalé leur zele en la culture de ces terres qui étoient demeurées en friche depuis la naissance du monde, les R.R. PP. Iesuites y ont eu une plus considerable part que nuls autres, par une grace qui leur semble particuliere & propre, depuis que S. François Xavier en a pris possession pour eux par sa mort en l'Isle de Sancian. La benediction que Dieu a donneé à leurs travaux a porté si avant les progrez de la Foy, sur tout dans le Tonquin, que les Peres se sont veus obligez de representer au S. Siege le besoin qu'il y avoit d'envoyer des Evéques en ces contrées.

Plusieurs raisons persuadoient la necessité de cét envoy. Le besoin d'ouvriers étoit si grand dans le Tonquin, qu'un seul Iesuitte avoit sous sa conduite plus de quatre-vingt mil Chrétiens épars en divers endroits du Royaume. L'éloignement fait qu'il est difficile d'en faire passer d'Europe, d'ailleurs on

eſt toûjours en crainte de quelque perſecution, ce qui expoſe ces Egliſes à étre bien-tôt dépourveuës de tous Preſtres, parce que le premier effort de la tempéte tombe toûjours ſur les Predicateurs, qui étans étrangers & faciles à connoiſtre, ſont par conſequent chaſſez les premiers. Il falloit donc prevenir cét inconvenient, en pourvoyant le Tonquin & les autres Royaumes de bons Evéques, leſquels faiſant des Preſtres du païs, miſſent ces Egliſes en eſtat de ſe ſoûtenir d'elles-mémes.

Le Reverend Pere Alexandre de Rhodes originaire d'Avignon, de la Compagnie de Iesus, que l'on doit honorer du titre de Fondateur de l'Egliſe du Tonquin, venant en Europe fût chargé du ſoin de repreſenter au S. Siege l'état de ces Egliſes naiſſantes, & le beſoin qu'elles avoient du ſecours des Evéques: il vint à Rome pour en obtenir l'envoy, il employa plus d'un an à le negotier, cependant les pourſuittes qu'il y fit pour le choix des perſonnes capables de ces emplois n'eurent pas tout l'effet qu'il deſiroit, l'execution en étant reſervée par la Providence de Dieu à la pieté des François. C'eſt ce qui obligea ce Pere de ſe rendre à Paris, où il n'eût pas plûtôt exposé les motifs de ſon voyage, & repréſenté l'extréme beſoin où il avoit laiſſé les nouveaux Chrétiens de ces beaux Royaumes,

qui témoignoient tant de diſpoſition à receuoir l'Evangile, que Dieu répandit dans le cœur d'vn grand nombre de perſonnes de pieté une extraordinaire ardeur pour concourir de tout leur pouvoir à faire reuſſir une entrepriſe ſi ſainte & ſi glorieuſe à toute l'Egliſe. Ce ſeroit bien icy le lieu de repreſenter le zele avec lequel la propoſition de ce deſſein fut embraſſée, & de nommer les illuſtres perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui ont le plus contribué à ſon ſuccez; mais comme ces choſes ſont dé-ja aſſez connuës d'elles mémes, & que je pourrois bleſſer la modeſtie de ces mémes perſonnes, je me contenteray de remarquer que le Pere Alexandre de Rhodes âvança ſi heureuſement cette affaire en peu de mois, que bien-tôt toutes choſes ſe trouverent diſpoſées pour ſon entiere execution, puiſque d'une part on fit choix d'un nombre ſuffiſant d'Eccleſiaſtiques, d'entre leſquels on deuoit tirer les Evéques, & que de l'autre on contribua les fonds neceſſaires pour ſoûtenir la dépenſe qu'il falloit faire, pour les frais du voyage qui eſt de cinq à ſix mil lieuës.

Cependant comme les plus grandes entrepriſes qui regardent la gloire de Dieu, ſont ſujettes aux plus grandes difficultez, l'évenement ne répondit pas aux apparences heu-

reuses qu'avoit eu dés son commencement la negotiation du Pere de Rhodes, car aprés plus de dix-huit mois de fatigues & de poursuittes, tant à Rome qu'à Paris, Dieu permit pour exercer la fidelité de ses serviteurs qu'il survint de certains obstacles qui traverserent tout d'un coup le cours de cette affaire, & en empécherent l'effet; de sorte que l'on la jugea dé-lors entierement rõpuë. Le Pere de Rhodes ne perdit jamais courage, & cõme il étoit persuadé plus qu'aucun autre du besoin d'envoyer des Evéques, il ne pouuoit douter que la Providence de Dieu ne pourveut de ce secours les mémes Eglises sur lesquelles il répandoit chaque jour ses misericordes par la conversion de tant d'infideles.

L'attente de ce Pere n'a point été trompée, & bien que deux ans se soient écoulez depuis l'interruption de cette affaire, cependant l'évenement à fait voir que les obstacles qui arrestent les hommes, ne peuvent empécher les ordres de la Providence, & que ce qui paroist impossible en un temps, devient facile quand il plaist à Dieu. Car ayant porté quelques-uns des Ecclesiastiques qui s'estoient offerts pour cette Mission, à visiter les saints Lieux de Rome, bien que leur intention ne fût que de satisfaire à leur pieté, ils eurent la pensée de prendre connoissance quand ils seroient à

Rome des obſtacles qui avoient traverſé les bons deſſeins du Pere de Rhodes dans une affaire qui parroiſſoit ſi âuantageuſe au progrez de la Foy, & de voir ſi on ne pourroit point en renouveller les pourſuittes.

Trois choſes les fortifierent en cette reſolution : La premiere furent les nouvelles aſſurées que l'on reçeut l'an 1656. du progrez de la Foy dans le Tonquin, & du peril où ſe trouvoient les Egliſes qui eſtoient menacées d'une rude perſecution par le banniſſement de tous les Ieſuites qui ſeuls y préchoient la Foy. La 2. fut la promotion au Pontificat de N. S. P. Alexandre VII. du zele duquel ils ſe promirent toute la faveur neceſſaire pour un deſſein qui ne tendoit qu'à augmenter la Religion. La 3. fut l'inſtance qui leur fut faite de la part des mémes perſonnes qui y avoyēt pris plus de part du temps du P. de Rhodes, d'en propoſer tout de nouveau le proiet ; car ayant appris que ces Eccleſiaſtiques auec leſquels ils avoyent ſi ſouvent communiqué de ce deſſein, étoient ſur le point de paſſer à Rome, ils les ſolliciterent de s'informer avec ſoin des moyens de les faire reuſſir, & de donner aſſurance à la Congregation de la Propagation de la foy que l'on trouveroit à Paris la méme correſpondance que cy-devant pour âvançer un œuure ſi important au bien

des ames & à l'honneur de l'Eglise.

Ces Ecclesiastiques au nombre de cinq étant arrivez à Rome se presenterent à Mr Alberici, Secretaire de la Sainte Congregation de la propagation de la Foy : le bon accueil qu'ils en reçeurent leur fut un favorable augure du succez qu'ils devoyent attendre. Le S. Pere informé par luy de leur arrivée & de leur dessein en témoigna joye & bien-tôt les admit à l'audience. Vn d'entr'eux représenta à sa Sainteté par un petit discours, l'état de la Chrétienté des Eglises de la Chine & du Tonquin : que la liberté d'y précher la Foy y étant entiere, & les esprits disposez à l'embrasser, le progrez de l'Evangile & la cõversion de ces peuples n'étoient retardés que par le defaut d'ouuriers, & par la difficulté d'y en faire passer un nombre suffisant de l'Europe à cause de la longueur des chemins, que le seul moyen d'asseurer la Religion en ces lieux & de maintenir les conquestes de nôtre Seigneur étoit d'y envoyer au plûtôt des Evéques, que l'on s'étoit adressé à la France pour cét effet, & que le dessein qu'on avoit proposé il y avoit deux ans d'y en faire passer trois, n'avoit été differé que pour en laisser l'accomplissement à sa Sainteté.

Le S. Pere n'approuva pas seulement leur zelé & leur discours, mais encore il eut la

bonté de leur dire comme Dieu dés ses plus tendres années luy avoit donné une particuliere inclination pour la conversion des infideles, & sur tout des peuples dont ils luy exposoyent les besoins; que dans son éleuation au Pontificat une de ses principales applications étoit de procurer la propagation de la Foy, ensuitte il nomma cinq Cardinaux ausquels il renvoya le memorial qu'ils luy presenterent. M[rs] les Cardinaux tinrẽt trois seances pour examiner cette affaire, & aprés en avoir reconnu l'importãce & aprés le rapport fait au S. Pere, les Ecclesiastiques reçeurent ordre de sa part de faire presenter trois Prétres François pour étre sacrez Evéques.

L'affaire de la Mission des trois Evéques prenant un si bon cours à Rome, la nouvelle n'en fut pas plûtôt portée à Paris, que le zele de tous ceux qui deux ans auparavant en avoient conçeu tant d'estime, se renouvella & s'enflamma dauantage par ce succez inesperé; & ils doutoient dautant moins que ce fût un œuvre de Dieu, qu'ils voyoient qu'elle avoit passe par les voyes & par les épreuves qui en peuvent donner asseurance. On sçait avec qu'elle prudence & circonspection on procede à Rome dans l'exâmen des affaires de cette importance: & aussi tôt que l'on eut appris de quelle maniere la proposition

de celle-cy y avoit été agrée & approuvée par le Pape, chacun se confirma pleinement dans l'opinion dé-ja conceuë, que Dieu vouloit son accomplissement par l'entremise & par le concours de la pieté des François.

Pour cét effet trois choses restoient à faire, à sçavoir de presenter trois Ecclesiastiques pour étre sacrez Evéques, de procurer les secours necessaires pour les frais de leur voyage & de déliberer de la route ou marche qu'ils auroient à tenir, ou par la mer ou par la terre.

Mr Pallu cy-devant Chanoine à Saint Martin de Tours fut presenté dés Rome à sa Sainteté pour cette dignité, à laquelle il avoit été destiné il y avoit plus de trois ans par le suffrage unanime de tous ceux qui negotierent cette affaire à Paris en 1653. & nonobstant toute la repugnance que sa modestie luy pouvoit suggerer, il l'accepta en esprit de soûmission & pour le plus grand bien de l'œuure.

Il reçeut le Rochet à Rome de la main du Pape, qui l'exhorta par des paroles puissantes à soûtenir le poids des difficultez qui accompagnoient son entreprise, adjoûtant qu'il remettoit entre ses mains le salut des peuples dont il luy donnoit la conduite. Il fut sacré dans Saint Pierre de Rome par Mgr le

Cardinal Antoine, Chef de la Congregation de la propagation de la Foy, ſous le titre de l'Evéché d'Heliopolis : la ceremonie de ſon Sacre fut belle & magnifique, & ſe fit aux frais de la Congregation par les ordres de ſa Sainteté ; qui dés-lors remit entre les mains de ce Prelat toute la conduite de cette grande affaire. Ie ne puis ce me ſemble obmettre un accident qui luy arriva dans Rome : car diſant la Meſſe dans l'Egliſe de ſaint Iean des Florentins, le tonnerre tomba ſur cette Egliſe, perça la voûte, & tua aux pieds de ce Prelat qui achevoit le Sacrifice, un de ceux qui le ſervoient, en bleſſa pluſieurs autres, & luy-méme fut long-temps incommodé par l'extraordinaire impreſſion qu'il receut du mouvement de l'air, violemment agité par la cheute du tonnerre : Il ne laiſſa pas d'achever la Meſſe; cét accident ne ſervit pas peu à le confirmer dans la confiance qu'il avoit en Dieu, qui l'avoit conſervé pour un plus grand bien de ſon Egliſe ; & il ſe ſervit de cét exemple pour inſpirer cette méme confiance à ceux qui ſe propoſoient de le ſuivre.

Monſieur de la Motte Lambert, cy-devant Conſeiller de la Cour des Aydes en Normandie, & depuis Directeur du grand Hôpital des Valides de Roüen, fut propoſé par Monſieur l'Evéque d'Heliopolis, pour étre le ſecond

Evéque, il y avoit de longue main une particuliere habitude entr'eux. Monsieur de la Motte Lambert étant allé à Rome en ce temps, prit une connoissance fort exacte de cette affaire; & proposa plusieurs âvis utiles pour en faciliter l'expedition. Ce fut le fondement de sa vocation aux Missions de la Chine, car ayant consideré l'importance de l'envoy des trois Evéques; & comme on desiroit à Rome qu'il reüssit, il ne douta point qu'il ne dût s'offrir pour accompagner ceux qui seroient Evéques, en qualité de simple Missionnaire, ne trouvant rien de plus grand pour luy, ny de plus âvantageux pour son salut que de renoncer à tous les liens qui l'attachoient en France, pour aller chercher une vie penible parmy des nations infideles. Mr d'Heliopolis ayant pris âvis de diverses personnes qui connoissoient les dispositions & les bonnes qualitez de Mr de la Motte Lambert, ne douta point qu'il ne dût le proposer pour étre le second Evéque: Mias li ne trouva pas en luy moins de resistance que luy-meme en avoit apporté, lors qu'on luy fit une pareille proposition: de sorte qu'il y eut un assez long combat entre le zele de l'un & l'humilité de l'autre. Cependant les besoins de l'Eglise & la necessité des peuples ayant emporté le dessus sur l'es-

prit de M[r] de la Motte-Lambert, on proceda pardevant Monſeigneur Picolomini, alors Nonce en France, à ſon information de vie & mœurs, & ayant receu peu apres les Bulles de l'Evéché de Beryte, il fut ſacré à Paris par M[gr] l'Archeveſque de Tours.

Il reſtoit un troiſiéme Evéque à choiſir, M[r] d'Heliopolis ietta la veuë ſur celuy d'entre pluſieurs Eccleſiaſtiques qui s'étoient offerts à luy pour ſa Miſſion qu'il jugea le plus capable de cette grande fonction, & ne ſe trompa point dans le choix, qu'il fit de M[r] Ignace Cotolendy de la ville d'Aix, qui depuis pluſieurs années exerçoit la charge de Curé, en la plus conſiderable Paroiſſe de cette Ville, & s'en acquitoit avec une ſatisfaction univerſelle, & en toute occaſion avoit donné des preuves de ſon zele de ſa pieté, de ſa ſuffiſance, & de toutes les vertus qui peuvent former un homme Apoſtolique: c'eſt pourquoy ayant été propoſé, il fut auſſi-tôt agreé par le S. Pere, & les Bulles ayant été envoyées, il fut conſacré en cette ville de Paris, ſous le titre d'Evéque de Metellopolis par M[gr] l'Archeveſque de Roüen, pour lors Preſident de l'Aſſemblée du Clergé, laquelle deputa ſix de Noſſeigneurs les Eveſques, pour honorer de leur preſence, le ſacre de ce Prelat. Elle a continué depuis de favoriſer cette Miſſion, dont

l'éclat

l'éclat se répandit bien-tôt par la France; car Mr l'Evéque d'Heliopolis ayant publié un écrit qui contenoit les motifs de son entreprise, & les intentions du S. Siege, plusieurs vertueux Ecclesiastiques furent excitez de se presenter à luy pour une si digne occupation; ce Prelat usa d'un grand discernement dans le choix qu'il en fist, & pour y mieux reüssir il les retira à dix lieuës de Paris, afin d'éprouver leur vocation & de les preparer par les exercices de la retraite & de l'oraison, & par l'essay de quelques missions aux villages circonvoisins, aux fonctions de la vie Apostolique. Cette épreuve est necessaire, n'y ayant rien de plus perilleux que de se porter inconsiderément aux entreprises difficiles & extraordinaires, sur tout quand il s'agit du salut d'autruy & du sien propre. La mission des trois Evéques a tiré un âvantage notable de cette retraitte, puis qu'on n'y a admis aucun Ecclesiastique duquel on ne connut les mœurs & la conduite, & qu'on n'eut disposé par toutes les pratiques de pieté à se bien acquitter de ses fonctions. Ce fut en cette retraitte que l'on conçeut le projet de former un Seminaire, qui eut pour but de preparer les Ecclesiastiques que Dieu appelleroit à travailler à la conversion des païs infideles; & dés lors Mr l'Evéque d'Heliopolis traça le modele de

la conduite que l'on y pouvoit obſerver, ſi la providence de Dieu faiſoit un iour naiſtre l'occaſion de l'eſtablir ; à quoy elle a pourueu comme il ſera dit en ſon lieu.

Les perſonnes de pieté, & principalement les Dames, travailloient cependant à Paris à faire quelque fonds pour la ſubſiſtance tant des Evéques que des Eccleſiaſtiques qui devoient les accompagner. Il y a dequoy s'étonner que veu la dépenſe qu'il falloit faire pour ſoûtenir cette entrepriſe, on ne s'en ſoit point rebuté d'abord, & que l'on n'en ait rejetté la propoſition comme d'une choſe impoſſible. Mais ſi l'on eut admis ces ſentimens de crainte, on eut douté du ſoin que Dieu prend des œuvres qu'il inſpire pour le bien de l'Egliſe, & du zele des perſonnes de pieté de Paris à s'intereſſer pour les ſoûtenir. Les effets de leur Foy & de leur Charité ſont aſſez connus par toute la terre : c'eſt ce qu'ont éprouvé ces trois Prelats, un deſquels conſiderant les ſecours qui leur étoient neceſſaires, leſquels ils ne pouvoient trouver que dans la Charité de Paris, prit la reſolution de donner aux pauvres les premiers cent eſcus qui luy ſeroient offerts, ſe fondant ſur la promeſſe de l'Evangile, qu'ils multiplieroient au centuple; ce qu'il a bien reconnu étre veritable & ce qui luy a été un argument bien fort

que Dieu ne les abandonneroit jamais, comme luy & tous les autres l'ont éprouvé depuis, tant il est âvantageux, quand on ne se propose que la gloire de Dieu ; de se soûmettre entierement aux ordres de sa providence.

L'obstacle le plus mal-aisé à vaincre fut de bien resoudre quelle route tiendroient les Evéques : la décision de ce poinct estant dautant plus difficile, que iusqu'à present on n'a eu en France que fort peu de connoissance des Païs étrangers. On avoit dé-ja fait sonder le Portugal, & à l'instance du Roy on avoit obtenu quelques passe-ports ; mais on sçavoit qu'ils ne les avoient accordez qu'avec peine ; & que mesme ils les avoient revoquez : Et les Hollandois ne passent iamais personne ; s'il n'est au service de la Compagnie des grandes Indes.

On trouvoit aussi quelques difficultez du costé des Anglois, quoy que dans la suite ils se soient toûjours montrez tres-officieux à tous les Missionnaires ; ausquels ils ont rendu de grandes assistances dans tous les Ports où ils ont leurs établissements.

Il ne restoit plus que le chemin de la mer Mediterranée, pour aller en suitte par terre traverser la Turquie : mais ce chemin paroissoit le plus ennuyeux, le plus long & expo-

sé à divers dangers & d'une grande dépense & méme apres deux mille lieuës de marche il falloit retomber entre les mains de ces mémes Nations que l'on soupçonnoit étre plus opposées au succés de cette Mission qui commençoit à leur donner ialousie, soit pour des considerations d'Etat, soit pour des interests de Religion.

Ces difficultez firent que l'on proposa si l'on ne pourroit point se servir des Vaisseaux de la Compagnie qui trafiquoit alors en l'Isle Dauphine de Madagascar, ce qui sembloit facile, puisque les mémes Vaisseaux pouvoient aller des Ports de cette Isle à celuy de Surate, & autres des costes des Indes, qui sont libres à toutes les Nations, & plus commodes au commerce : mais cette Compagnie étoit alors foible, & n'osoit passer l'Isle Dauphine, & on ne pût convenir des conditions. C'est ce qui donna lieu de tenter vn autre dessein, qui étoit de faire équiper deux Vaisseaux qui allassent au moins iusqu'à Surate. Et alors on eut la pensée de donner commencement à vne Compagnie de commerce, qui pût établir la correspondãce des Indes avec la Frãce. Diverses persõnes d'esprit s'appliquerẽt à examiner la possibilité de ce dessein, & iugerent qu'il étoit non seulement facile, mais tres-avantageux

pour la France. Suivant leurs memoires le projet n'en fut pas plûtôt formé, que le zele d'étendre la Religion & de faire connoître aux Nations étrangeres le nom François, fit une si puissante impression sur les esprits qu'un grand nombre de personnes de toute condition, & de l'un & de l'autre sexe, voulut contribuer au fond necessaire pour l'entreprise; & il se forma une Compagnie qui fut authorisée de sa Majesté, & avoit pour Chef deffunt Mgr le Cardinal Mazarin, en sorte qu'en peu de temps on eut assez de fond pour équiper deux vaisseaux; & toutes choses étoient disposées pour le depart, lors que le dessein qu'on avoit étant connu en Hollande, quelques particuliers de la Compagnie des Indes en conceurent des ombrages, & obtinrent des Superieurs de cét Etat, des ordres pour arréter le principal Vaisseau, qui étoit dans le port d'Amsterdam tout prest à faire voile en France. Ces ordres obtenus sous de méchans pretextes furent executez avec assez de violence, on mit garnison dans ce Vaisseau, on en maltraita l'Equipage,& on faillit à le faire perir contre les barrieres du port. Mr de Thou, qui étoit pour lors Ambassadeur du Roy en Hollande, informé du mauvais dessein qu'on avoit conceu, pour en prevenir les effets, s'étoit transporté à Amsterdam, &

luy-méme en perſonnne avoit pris poſſeſſion de ce Vaiſſeau au nom du Roy, comme étant pour le ſervice d'une Compagnie authoriſée par ſa Majeſté, y avoit fait arborer le Pavillon de France, & fait connoître aux Officiers de l'Admirauté, qu'il étoit deſtiné par les ordres du Roy pour le voyago des Indes. Mais tous les ſoins & toutes les inſtances de cét Ambaſſadeur furent inutiles contre la reſolution qu'on avoit priſe en Hollande, de traverſer dés ſa naiſſance le projet qui ſe traittoit en France du voyage des Indes, on ne trouva que trop de pretextes pour detenir ce Vaiſſeau durant tout le temps qu'on ſçavoit le plus commode pour la navigation, & ne fut relâché qu'apres bien des pourſuittes, & méme on exigea qu'on baillât caution dans Amſterdam qu'il ne ſeroit point employé en guerre contre le ſervice des Etats; & enfin il perit par une tempéte au plus fort de l'Hyver au milieu des mers de Hollande.

Cependant les intereſſez en ce Vaiſſeau continuerent leurs plaintes, & pretendirent avec raiſon contre les autheurs du mauvais traitement qu'ils venoient de ſouffrir, qu'on leur en devoit imputer la perte, puiſque ſans aucun fondement au milieu de la paix, & au mépris des inſtances d'un Ambaſſadeur, qui redemandoit un Navire, qu'on venoit d'a-

cheter ſous la foy publique, on l'avoit neantmoins detenu plus de trois mois durant la belle ſaiſon qu'on le devoit faire venir dans les ports de France où il eût été en ſeureté & ne ſeroit pas demeuré au plus rigoureux temps de l'Hyver au milieu de leurs mers, exposé aux orages, n'oſant plus s'arreſter dans les ports de Hollande, de crainte de quelque autre mauvais traitement, puiſque les motifs de nuire ne manquent jamais à ceux qui ſont mal intentionnez: outre que cette longue detention d'un Vaiſſeau équipé de tout ſon monde avoit beaucoup coûté aux intereſſez, & ayant retardé le voyage des Indes, les avoit privez de tous les avantages qu'ils pouvoient raiſonnablement attendre de leur navigation. Mais quelques raiſons qu'on ait peu alleguer elles ont été toûjours éludées par de nouveaux artifices: & comme on eſt plus prompt à cauſer des torts qu'à les reparer, on eſt encore à recevoir la ſatisfaction & le dédommagement, qu'on a tout ſujet de pretendre & de demander aux autheurs de cette injuſtice publique, qui ne peut étre diſſimulée ny excuſée. Cét accident a retardé en quelque façon la navigation entrepriſe pour le commerce des grandes Indes: mais l'évenement nous fait bien voir que la Providence de Dieu n'a permis ce premier obſtacle à un deſſein ſi noble & ſi glorieux à la France, que

pour en reſerver l'execution à des tẽmps plus heureux, & a des mains plus puiſſantes;& l'eſſay qu'on en fit alors eſt trop bien payé s'il a contribué à donner quelque idée.

Cinq mois avant le naufrage du Vaiſſeau Mr de la Motte-Lambert fut ſacré à Paris ſous le titre de l'Evéché de Beryte, il ne tarda pas de ſe mettre en chemin,& creut que pour l'avantage de la Miſſion de la Chine, il étoit neceſſaire qu'au moins un des Evéques prît la route de terre, quoy qu'elle parût expoſée à beaucoup de difficultez;En effet la ſacrée Cõgregation de la propagatiõ de la Foy deſiroit beaucoup pour le bien des Miſſions que l'on eſſayât cette voye, & qu'elle devint facile par l'experience que l'on en feroit; afin qu'independamment de la jalouſie des Nations qui ſe ſont renduës redoutables ſur les mers des Indes, elle puiſſe aux occaſions envoyer par ce chemin les Miſſionnaires qu'elle deſtine de faire paſſer ſoit à la Chine, ſoit aux pays circonvoiſins.

Mr de Beryte voulût bien s'offrir pour faire cette tentive, & on a trouvé que ſi cette route a ſes incommoditez, elle a auſſi ſes avantages; quand il n'y auroit que ceux qui reviennent à un Miſſionnaire, de ſe faire peu à peu aux fatigues des voyages, d'aller cõme par poſes, ſe delaſſant par intervalles dans les differents lieux & pays où l'on s'arréte, & à s'accoûtu-

mer au climat des lieux & à la diversité des aliments & des nourritures ; cõme aussi de former son jugement & son experience par la frequentation d'un grand nombre d'ouvriers Apostoliques que l'on rencontre sur la route, que l'on consulte, & desquels on prend bien des connoissances qui sont necessaires pour se conduire avec les Etrangers, les Infideles, & autres ennemis de nôtre Religion. La voye de l'Ocean conduisant tout d'un trait les Prelats & les Missionnaires dans le milieu des grandes Indes, les eût privez du fruit de cette experience laborieuse, qui leur a été si utile pendant le courãt de leur marche, qui a duré plus de 2. ans, & dont le recit fera desormais la matiere & la suite de cette Relation, en laquelle on se propose principalement d'étre utile à ceux qui voudroient les suivre par le méme chemin, remarquant les manquemens & les fautes qui ont pû étre faites, les avis dont ils se sont bien trouvez, & la conduite que lon y doit tenir.

CHAPITRE II.

Du voyage de Mr l'Evéque de Beryte, depuis Paris jusqu'à Hispaham.

MR. l'Evéque de Beryte apres une retraite de huit jours qui suivit son Sacre, ne pensa plus qu'à sortir de France, & crût qu'il

feroit comptable à Dieu de tous les momens qui le retarderoient de se rendre aux lieux de sa Mission, qui comprend le Royaume de la Cochinchine, les Provinces de Ciampa & de Comboje, trois Provinces meridionales de la Chine, l'isle de Hainam & autres. Il partit secretement sans en donner avis à personne, & fut obligé d'en user de la sorte, pour éviter les oppositions que l'on vouloit apporter à son depart. Il s'exempta par là de beaucoup de combats qu'il eut été obligé de soûtenir contre la pluspart de ses proches & de ses amis, qui avoient peine à consentir qu'il quitât la France. Ainsi par une pieuse & apparente incivilité, il leur épargna le regret qu'ils eussent eu de ne le pouvoir dissuader de la resolution en laquelle il étoit de suivre la vocation de Dieu, & d'obeyr à l'Eglise qui l'envoyoit à la Chine.

Il est vray que l'on a de la peine à se persuader qu'un homme qui possede en France des emplois, & qui s'y peut faire considerer par ses talens & par son experience, ne commit une action d'imprudence quand il vient à renoncer tous ces avantages, pour aller se perdre à quatre ou cinq mille lieuës de son propre pays parmy les Infideles, & s'engager à tous les evenemens d'une vie exposée à de continuels dangers, sans autre esperance que de beaucoup souffrir pour Dieu.

Mr l'Evéque de Beryte ne crût point devoir entrer dans aucune cõteſtation avec les ſiens au ſujet de ſon entrepriſe : & il donna une belle leçon à ceux qui ſe propoſoient de le ſuivre, de quelle ſorte il faut ſe comporter en ces occaſions.

Il partit de Paris le 18. de Iüillet accompagné d'un Eccleſiaſtique originaire de cette Ville & d'un valet. L'on ſçait aſſez par experience que les valets que l'on mene de France, s'ils ne ſont d'une vertu fort ſolide, cauſent plus d'embarras, qu'ils n'apportent de ſoulagement. Si-tôt que Mr de Beryte fut arrivé à Lyon, il fut atteint d'une fiévre continuë, qui l'arréta 52. jours au lit, & le porta à l'extremité. Il demeura 2. jours ſans aucune connoiſſance, mais Dieu luy fit éprouver que c'eſt luy qui donne la mort, & qui rend la vie; car aprés avoir été abandonné de tout le monde, lors que l'on n'attendoit que l'heure de ſon paſſage à une meilleure vie, il ſe trouva tout d'un coup ſans aucune fiévre, ne luy reſtant de ſon mal qu'une extreme foibleſſe : de ſorte qu'il pouvoit bien dire avec le S. Apôtre, *Quaſi morientes & ecce vivimus.*

L'extremité où il ſe trouva reduit, luy fit faire un eſſay du parfait abandon que l'on doit faire continuellement de ſoy-méme à Dieu, dés-lors que l'on s'engage aux fonctiõs de l'Apoſtolat. Le Medecin fut ſi ſurpris

de cette guerison, qu'à peine pouvoit-il croire à ses yeux; & il ne douta point qu'elle ne fût plûtôt l'effet d'un secours extraordinaire d'enhaut, que des remedes de la Medecine. Mr de Beryte receut le Viatique & l'Extreme-Onction sans se faire connoître, & demanda qu'on l'enterrât avec les pauvres de l'Hôpital, sans que l'on se mît en peine de luy rendre aucun honneur.

Il n'attendit pas pour sortir de Lyon qu'il eût senty ses forces rétablies. Aussi tôt qu'il pût se soûtenir il s'embarqua sur le Rhône, & sa foiblesse étant toûjours grande, il prit une litiere pour aller à Marseille, où il fut joint par un Ecclesiastique qui étoit fort cher à feu M. Pingré Evéque de Toulon & originaire de la méme Ville. Ce Prelat luy proposa souvent de s'arréter dans son Diocese. La douceur du pays, l'esperance des Benefices & des emplois, les semonces de son propre Evéque, & peut-étre la veuë des difficultez ausquelles on va s'engager quand on se voit sur le point de partir pour de si longs voyages, auroient pû ébranler la resolution de cét Ecclesiastique, si elle n'eût été fondée sur Dieu. Il ne répondit aux instances de Mr de Toulon que par ce seul mot, qu'il luy obeyroit, s'il luy commandoit de s'arréter: mais ce sage & genereux Prelat, qui estimoit d'ailleürs sa vocation, ne voulut jamais le contraindre.

Le temps & l'occaſion s'eſtant trouvez propres pour la navigation, Mr de Beryte & ſes Eccleſiaſtiques ſortirent du port de Marſeille le vingt-ſeptiéme de Novembre 1660. Le commencement de leur navigation fut dãgereux par une grande & longue tempéte qui les accueillit dés leur entrée en mer, dont les ſecouſſes leur furent d'autant plus rudes, qu'ils n'étoient point encore accoûtumez à l'agitation du vaiſſeau. Le peril fut extréme, le Capitaine ne diſſimula point ſa crainte, n'attendant durant une nuit ſinon d'aller donner ſur les bas fonds de l'Iſle de Sardaigne, & d'y perir ſans remede ; mais Dieu les tira de ce premier danger, & continuant leur route ils arriverent à Malthe le 23. Decembre. Le R. Pere Recteur des Ieſuites étant averty de leur arrivée, envoya un Pere Ieſuite François au devant de Mr de Beryte, pour le recevoir au ſortir de ce vaiſſeau, & le conduire en leur maiſon. Il accepta leur civilité, & demeura chez eux dix-huit jours, où il receut tous les bons offices que la charité peut inſpirer à des perſonnes de cette profeſſion. Durant noſtre ſejour en cette Iſle, nous viſitâmes la grotte de S. Paul, & l'Egliſe Cathedrale qui luy eſt dediée, eſloignée de la ville de Malthe de deux lieuës.

Mr l'Evéque de Malthe ayant appris l'arri-

vée de Mr de Beryte, l'envoya auſſi-tôt complimenter, & luy faire offre, avec beaucoup de deference, de tout ce qui dépendoit de ſon authorité & de ſa juriſdiction : puis le viſita luy-méme, & voulut qu'il conferât les Ordres à 70. perſonnes. M^r le Grand-Maiſtre luy fit les meſmes honneurs. Et Mr de Beryte de ſon coſté leur rendit ſes devoirs, & apres les avoir tous viſitez, & pris congé de ſes charitables hôtes, il partit de Malthe le jour de S. Thomas. Comme le vent eſtoit contraire à ſortir du port, M^r le Grand-Maiſtre continuant ſes civilitez, envoya deux galeres pour remorguer le vaiſſeau. On n'épargna point le feu de l'artillerie, ny le bruit du canon : le vaiſſeau vint moüiller aux ſalines de Chypre le 23. Decembre: là nous apprimes des R.R. PP. de S. François qui y reſident, que d'vn Archeuéque & de trois Evéques qui ſont dans cette Iſle, il y en avoit deux qui reconnoiſſoient le Saint Siege : que tout le peuple qui y languit dãs une extréme ignorance, & gemit ſous la tyrannie qui l'opprime. Nous partimes de Chypre le 5. de Ianvier 1661. & arrivames l'11 à Alexandrete. L'on donne icy par avis que c'eſt un fort mauuais air, à cauſe des marais qui l'environnent, & que ceux qui ſeroient obligez d'y ſeiourner, feroient mieux de ſe tenir dans les vaiſſeaux, iuſqu'à

ce qu'ils trouvassent une occasion pour Alep. Il y a en ce lieu-là une Eglise, & un Pere de la Terre-Sainte, & un Vice-Consul François: d'Alexandrette nous allâmes au Bailan, qui est un village à quatre lieuës de là. Le 21. Ianvier nous arriuâmes à Anthioche, où il y a plusieurs Chrétiens schismatiques. Cette ville est située sur le fleuve Oronte, environ à six lieuës de la mer.

Nous apprîmes que l'Eglise de ce lieu qui étoit autrefois le premier siege de S. Pierre, est à present une Mosquée. La veuë de cette prophanation nous affligea sensiblement, & durant tout le temps que nous avons marché dans la Turquie, ce nous a été la matiere d'une douleur continuelle de voir que le Mahometisme ait envahy sur IESUS-CHRIST les beaux lieux qu'il occupe au préjudice des Chrétiens. Parmy ces tristes spectacles à peine peut-on retenir ses larmes & ses gemissemens. Châcun de nous s'offrit à Dieu pour satisfaire à sa Iustice, & réparer par l'hommage secret de son cœur, autant qu'il seroit en luy, l'opprobre de la Religion Chrétienne violée & des-honorée par les sacrileges d'une secte impie, dont il falloit se résoudre à souffrir desormais l'orguëil & les insultes.

Nous sortîmes d'Antioche, & aprés avoir

marché la journée ſans débrider, comme nous penſions étre proche du giſte, & que nous eûmes aperçeu de loin la lumiere des chandelles dans le village où nous devions coucher, le Ianiſſaire qui nous ſervoit de guide s'étant éloigné du chemin, par ignorance, ou par malice, nous mena long-temps dans la nuit, ſans ſçavoir où nous marchions, & nous fit camper en pleine campagne dans un lieu fort écarté. Les plus aviſez commencerent à entrer en ſoupçon que ce guide ne fût d'intelligence avec d'autres Turcs, & qu'il ne leur eût donné ce rendez-vous pour nous faire quelque mauvais party : c'eſt pourquoy l'on iugea qu'il falloit l'obliger de quitter ce poſte ſuſpect. Nous l'abandonnâmes donc, au hazard de nous égarer, nous tenant plus aſſurez dans le premier endroit que nous pourrions rencontrer. Nous continuâmes noſtre marche tant que nos chevaux nous purent porter, mais s'abattant ſous nous de laſsitude, nous nous arrétâmes ſur une petite eminence, où nonobſtant la rigueur du froid qui étoit extréme, on ne permit iamais au Ianiſſaire de faire du feu qui étoit un moyẽ de nous découurir aux voleurs, ou à ceux de ſon complot. Nous demeurames ainſi ſur pied ou en ſentinelle tour à tour durant toute la nuit. C'eſt là que nous fiſmes l'eſſay des hô-

telleries

telleries de ce Pays, nôtre souper ne nous incommoda point ; nous n'avions pas seulement une goutte d'eau pour nous remettre & rafraîchir d'une fatigue qui avoit duré un iour & une nuict entiers, nous continuâmes nôtre marche aussi-tôt que la clarté de la Lune nous permit d'entrevoir le pas de nos chevaux. Sur le midy nous arrivâmes à Anjare ; où nous reposâmes iusqu'au l'endemain que nous décendîmes à Alep, iour de la Conversion de saint Paul. Nous allâmes droit décendre en la Compagnie des autres François ; qui étoient avec nous, à la maison de Mr le Consul, qui estoit pour lors Mr Piquet. L'employ de Consulat est fort considerable en ce lieu-là, quand celuy qui en a la charge s'en acquite avec la dignité necessaire : nous sommes témoins de la reputation que ce Consul y avoit acquise, non seulement parmy les Chrétiens dont il étoit le Protecteur en tout ce pays ; mais encore parmy les Turcs & auprés des Bachas & autres Officiers de la Ville.

Il n'eût pas plûtôt appris nôtre arrivée, qu'il envoya offrir sa maison & sa table à Mr de Beryte, la civilité dont il en usa fut telle que l'on n'y pût resister ; Il fallut accepter l'un & l'autre durant tout nôtre sejour en cette Ville : Cet obligeant Consul n'eut pas plûtôt

connû le deſſein qui nous avoit fait ſortir de France, que pour honorer nôtre Miſſion, il redoubla les offices de ſa charité, & nous rendit toutes les aſſiſtances qui dépendoient de ſon autorité & de ſon credit; & comme il connoiſſoit par experience la mauvaiſe foy de la plûpart des Turcs à l'endroit des Chrétiens, & qu'on ne peut trop prendre de precaution contr'eux, puiſqu'ils font gloire de les tromper & qu'une âvanie injuſte eſt une des bonnes œuvres qu'ils puiſſent pratiquer, il prit le ſoin luy-méme de faire mettre par écrit le marché avec le Ianiſſaire, qui étoit Chef & Maître de la Caravane, que nous trouvâmes à nôtre arrivée préte à partir. Les Francs, c'eſt à dire au langage des Turcs, les Chrétiens d'Europe qui voyagent en leurs pays, paſſent dans leur eſprit pour riches, ce qui les tente d'eſſayer tous les moyens de les ſurprendre, & de leur nuire pour avoir leur argent: c'eſt ce qui oblige les Francs de paroître les plus pauvres qu'ils peuvent, ſoit dans leurs habits & leur train, ſoit dans leur dépence: on ne montre iamais d'argent, & on n'employe que de la petite monnoye qui eſt à l'uſage des pauvres. Nous n'eûmes pas de peine de nous traveſtir en pauvres; puiſqu'outre l'âvantage que nous recevions d'en avoir quelque appa-

rence, nous honorions encore cette qualité comme tres-convenable à nôtre profession. La recommendation de Mr le Consul Piquet nous procura l'amitié du Chef de la Caravane, & durant nôtre marche jusqu'à Babylone, nous trouvâmes toûjours en luy une protection particuliere; nous regalions de temps en temps nôtre Janissaire de divers petits presens qui le gagnoient : Bref, s'il y a lieu au monde où il faille vivre d'adresse & avec sobrieté, étre sur ses gardes, dormir peu, & avoir toûjours l'œil ouvert & toûjours du courage; c'est dans les marches de la Caravane, où chacun se défie de son compagnon, comme d'un voleur, & où la difference de Religion, des mœurs, de langage, des pays, fait naître de continuelles défiances.

Avant que de sortir d'Alep, nous nous informâmes des Peres Missionnaires de l'état de la Religion en cette Ville. La protection qu'ils ont receuë de Mr Piquet leur a donné moyen d'exercer leurs fonctions; & on ne luy peut refuser cette loüange, d'avoir été le premier qui par son autorité & par sa prudence a rétably les affaires de la Foy Catholique en ces quartiers-là, & maintenu les Missionnaires dans l'usage des privileges qui leur ont été accordez à la Porte, les assistans de ses aumônes, & les garantissant des âvanies

dont on les tourmentoit ſans ceſſe. Outre cela, il a paru en toute occaſion le pere des pauvres, tant des François, que des Schiſmatiques; de ſorte que ſous ſon Conſulat les Chrétiens ont ioüy d'une grande liberté. Ce qui a extrémement contribué à augmenter l'affection que ces peuples portent à nôtre nation. Les RR. PP. Ieſuites; les Capucins & les Carmes Déchauſſez, ont leur reſidence en cette Ville-là depuis ſept ou huict années: Ils travaillent avec beaucoup de fruit & d'union entr'eux. Il n'y auroit rien plus facile que de ramener tous les Schiſmatiques à la pureté de la Foy, pourveu qu'on ſe conciliât l'amitié de leurs Superieurs, qui ne ſuivent leurs erreurs que par intereſt, & leſquels on pourroit aiſement engager dans un meilleur party: Ce que les Miſſionnaires ont fait depuis le Conſulat de M[r] Piquet pour la reduction de quelques-uns d'entr'eux, en eſt une preuve ſuffiſante. Tous ces Miſſionnaires ſouffrent une grande pauvreté; car ils ne prennent iamais rien des Chrétiens de ce pays-là, qui ſont preſque tous pauvres & miſerables, & ils ſont peu aſſiſtez d'Europe. Cependant leurs travaux ſont grands, eſtant obligez pour précher & inſtruire les Chrétiens d'aller de maiſon en maiſon, ne leur étant pas permis d'avoir aucune Egliſe publi-

que. Il ne ſeroit pas moins facile que iuſte d'aider cette Miſſion, tant parce qu'elle n'eſt pas fort éloignée de nous, que parce que c'eſt de ces lieux-là que la vraye Foy nous a été apportée, & ainſi il y auroit iuſtice de ne pas negliger les moyens de l'y rétablir, & de ſeconder les occaſions qui s'en preſentent, qui ne furent iamais plus favorables.

Avant que d'entrer dans la Caravane, il fallut nous dépoüiller de tout ce que nous avions de François, nous habiller à la Turque & prendre le Turban : cette coiffure n'eſt pas ſi commode pour les Voyages que le chapeau ; mais elle donne bonne grace, ſur tout quand les Turbans ſont de prix,

Puiſque je me ſuis principalement propoſé en cette narration l'utilité des Miſſionnaires qui ſeront appellez à nous ſuivre, ou de ceux qui voudroient faire ce voyage. Ie remarqueray en détail de quelle façon on marche en Caravane. Ces choſes paroiſſent de peu de conſequence, mais il faut ſçavoir que l'on rend un grand ſervice à vn pauvre Voyageur, quand on ne luy donneroit qu'un ſeul âvis : On eſt plus étonné que l'on ne peut dire, de ſe trouver preſque ſeul de ſon langage au milieu d'une nation infidelle, que l'on n'oſe méme interroger, de peur

de montrer ſon ignorance.

La Caravane d'Alep à Babylone eſt une des plus rudes, à cauſe du deſert qu'il faut paſſer ; voicy donc l'ordre que l'on tient. Apres avoir fait ſes cõditiõs avec le Guide de la Caravane, on vient de bonne heure au rendez-vous general. Dés le matin on monte à cheval, ou ſur un chameau, d'où l'on ne deſcend point que le ſoir, où l'on s'arréte pour finir ſa iournée & pour ſouper, qui eſt le ſeul repas que l'on faſſe. On ſe pourvoit neantmoins avant que de partir, de biſcuit & de quelques fruits ſecs, pour ſe ſoûtenir durant la fatigue de toute la iournée ; mais c'eſt proprement le ſoir que l'on fait ſon repas ; & on a loiſir d'allumer du feu & de faire la cuiſine, qui ne conſiſte qu'à faire cuire du ris avec du beurre ; ce qui incommode le plus, eſt la rareté du bois, car à peine en trouve t'on dans ces deſerts : Nous nous ſervions de rômarin, qui eſt fort commun & fort odoriferant ; on en voit durant pluſieurs journées des campagnes toutes pleines ; & quand tout cela manque, on ſe ſert du fumier des Chameaux, déſeché par le Soleil, que l'on amaſſe avec ſoin, dés que l'on arrive au giſte de la Caravane. Cette matiere conçoit aiſément la flamme qui ſuffit pour échauffer ce que l'on veut manger. Il ne faut point chercher dans ces deſerts d'au-

tres maiſons que celles que l'on porte avec ſoy ſur le dos des Chameaux, c'eſt à dire des pavillons. Ainſi tous les iours on couche dans la pleine campagne : la conſolation eſt qu'on n'a point à ſouffrir de la mauvaiſe humeur des hôtes, & que l'on n'eſt point en peril d'entrer en querelle pour les comptes que l'on a à faire. Comme nous marchions en hyver, nous avions l'advantage d'aller de iour; car aux autres ſaiſons on marche ſeulement de nuit, ce qui eſt une fatigue tres-grãde pour ceux qui ont mené une vie reglée; parce qu'il eſt impoſſible de prendre aucun repos, ny durant la nuit à cauſe que l'on marche, ny durant le iour à cauſe que l'on eſt brûlé par l'ardeur du Soleil & par celle des ſables. Nous étions donc exempts de cette incommodité, mais nous en avions une autre, toutefois moindre, qui étoit la pluye & le froid. Durant le jour on s'en garentit par le moyen de certains feutres que l'on fait en Perſe, & que l'on tranſporte en divers endroits de l'Aſie pour l'uſage des voyageurs. Durant la nuit on eſt un peu à l'abry ſous les pavillons leſquels ſouvent ſe gelent & s'endurciſſent de froid; de ſorte qu'il faut attendre que le Soleil ayt par ſa chaleur fondu la glace, pour pouvoir rouler ces maiſons pliantes, qui ſuiuent leurs maîtres. Vne des plus grandes incom-

moditez de noſtre marche, fut le manque d'eau, qui eſt rare en ce deſert par le defaut de ruiſſeaux & de fontaines. Les hommes ont tâché d'y ſuppléer, en creuſant des puits, que les guides des Caravanes ſçavent trouver au milieu de ces ſolitudes, où les traces des chemins ſont bien-tôt effacées par les vents qui font voler les ſables de tous coſtez. Si-tôt qu'ils apperçoivent ces puits, ils ſe ſeparent du gros de la Caravane, & ils vont charger leurs outres à proportion de ce qui eſt neceſſaire pour le monde : Les Chameaux dont on ſe ſert en ce pays endurent facilement la ſoif, qui eſt une commodité conſiderable pour les voyageurs qui paſſent ces grands deſerts. Comme l'eau de ces puits eſt ſouvent mauvaiſe & croupie, pour corriger l'incommodité qu'elle cauſe à l'eſtomach, les Turcs ſe ſervent d'un breuvage qu'ils nomment Caphé, qui commence d'étre en uſage en quelques villes d'Europe. Cette boiſſon eſt compoſée d'une petite féve qui croît dans l'Arabie proche de la Meque, en telle abondance, que de là on la tranſporte par toute l'Aſie, & preſque par tous les lieux où il y a des Mahometans, qui ſe ſervent de cette boiſſon au lieu de vin, dont elle imite aſſez les effets, ayant la proprieté de fortifier l'eſtomach, & de faciliter la digeſtion; Elle a de

plus celle de purifier les vapeurs de la teste. Ils font rôtir cette féve dans une poîle, puis ils la reduisent en poudre dans un mortier, & apres en avoir separé la son par un tamis, on fait boüillir cette farine brûlée & noire dans l'eau durant l'espace d'un *Miserere*, puis on la boit la plus chaude que l'on peut, quoy que cette liqueur n'ait aucun goût agreable, mais plûtôt amer, elle ne laisse pas d'être fort estimée par ces gens, pour les bons effets qu'ils trouvent en elle; ce qui fait paroistre le soin que Dieu a de fournir tous les pays des choses necessaires pour l'avantage des hommes, on ne peut douter que dans les autres pays il n'y ait des plantes qui ont de pareilles vertus.

Ceux qui marchent en Caravane doivent prendre garde de ne s'éloigner pas du gros; car les Arabes qui ne vivent que de butin, font des courses continuelles pour surprendre ceux qui passent; & quand le gros de la Caravane est trop fort, ils l'attaquent en queuë, & à l'improviste: mais il ne faut pas esperer que ceux qui seront déja avancez reviennent sur leurs pas pour secourir les autres qui sont attaquez. Nous sommes obligez de rendre graces à Dieu de la protection particuliere qu'il nous a donnée, n'ayant pas eu le moindre accident fâcheux, ny méme aucun sujet de craindre. Ce n'est pas que nous n'ayons

ſouvent trouvé des Arabes, mais durant l'hyver ils ne s'éloignent gueres de leurs familles, étans aſſez occupez à chercher des herbes pour leur bétail, nous en apperceûmes quelques bandes qui menoient avec eux leurs femmes, leurs enfans, & leurs troupeaux, qui tranſportoient leurs meubles & leurs maiſons ſur le dos des bœufs & des ânes, & qui cherchoient d'autres poſtes. Quand ils trouvent une terre propre au pâturage, ils y dreſſent leurs petits pavillons, & compoſent leurs villes mouvantes, & y font autant de ſejour que leurs troupeaux peuvent s'y entretenir. Alors les Arabes ne ſont pas fort à craindre, parce que l'on pourroit facilement ſe vanger de leurs violences ſur ce qu'ils ont de plus cher. Voyla ce que j'ay pû remarquer des Caravanes; il faut maintenant reprendre nôtre route. Le troiſiéme de Février nous campâmes à une lieuë d'Alep en pleine campagne. Le lendemain la Caravane arriva à Iſabou pour attendre quelques Marchands. Le ſixiéme elle continua ſon chemin juſqu'au quatorziéme qu'elle paſſa proche de Dert, qui eſt un château, & environ cent maiſons proche l'Euphrate. Le Gouverneur de ce lieu-là eſt d'ordinaire un Chef d'Arabes, qui fait payer à toutes les Caravanes qui paſſent le fleuve trois quarts

de piastre par charge, & un present ; & quand on ne le passe point, il se fait donner un present à sa volonté, qu'il regle neantmoins selon la grandeur des Caravanes : Nous campâmes à une lieuë de Dert, & le lendemain nous passasmes l'Euphrate du côté de la Mesopotamie : la Caravane séjourna trois jours sur le bord de cette belle riviere, mais dans un endroit qui paroissoit plus tost la retraitte des lyons, des sangliers, & des autres bétes sauvages, qu'une terre habitable : on la voyoit toute seillonnée des traces de ces animaux ; & nous avions d'autant plus à craindre leur rage, que nous leur dérobions le lieu de leur divertissements, & de leurs courses. Vn de nous s'étant un peu éloigné de la Caravane, il se leva proche de luy un de ces animaux, qui traversant les buissons avec bruit, se contenta neantmoins de luy faire peur. Ce qui nous aprît à suiure l'avis que l'on nous avoit donné, de ne nous éloigner jamais du gros de la Caravane. Le jour que nous campasmes, il mourut un chameau, dont le corps ayant été porté à une petite distance de nostre Pavillon, il fut bien-tôt la proye d'un grand nombre de ces bétes carnacieres & affamées : les lyons sans s'étonner ny des hommes, ny du feu des mousquets, ny du bruit des chiens,

firent durant toute la nuit la curée de cette proye. La Caravane employa trois jours à passer l'Euphrate dans une méchante barque: L'on fist payer pour le droit de passage un quart de piastre pour chaque charge de cheval & de chameau. Le dix-huitiéme elle continua sa route, jusqu'au vingt-troisiéme qu'elle arriva à Anna, scitué sur le méme fleuve où elle demeura le vingt-quatre & vingt-cinq, on fist payer deux piastres par teste à tous ceux qui sont francs, c'est un droict que le Gouverneur de ce lieu-là exige de toute la Nation. Outre cela on paya cinq quarts de piastre pout chaque charge. Elle partît le vingt-sixiéme & arriva le quatriéme Mars fort tard à Babylone, autrement appellée par les Asiatiques Bagdad : Elle trouva les portes fermées, & nous couchâmes tous au clair de la Lune sur le bord du Tygre, le lendemain deux de nous voulurent avec leur truchement entrer, pendant que l'autre gardoit les hardes : mais on ne voulut pas les laisser passer; il fallut donner deux piastres. Ils passerent avec leurs sacs sur leurs chevaux, avec ce qu'ils avoient de meilleur dedans, sans qu'on les foüillast. Peu apres étre arrivez, un d'eux alla à la Doüane où nos hardes avoient été portées : On ne fist rien payer pour les Liures, ny pour les ornements d'Eglise; Et

pour ce qui eſt de quelques petites curioſitez qu'on nous avoit conſeillé d'acheter à Paris, on ne les vit preſque point ; ce que pourtant nous aprehendions fort, à cauſe de la rigueur de cette Doüane. Il eſt uray que ce qui nous cauſa ce bon-heur, fut le Topigi Bachi, c'eſt à dire, le Lieutenant de l'Artillerie de cette méme Ville. Il eſt fort honneſte homme, & ſe pique de ſervir les François; & nous receûmes de luy mille bons offices. Il fait profeſſion ouverte de la Religion Catholique, en laquelle il a été élevé, étant Venitien de Nation. Il alla luy-méme à la Doüane, & fit eſtimer à cent écus ce qui en avoit coûté plus de quatre cent dans Paris; puis reclamant toutes ces petites curioſitez comme ſiennes, nous en fûmes quites preſque pour rien. Ce Topigi demeure d'ordinaire proche de Damas, dans une terre que le Grand Seigneur luy a donnée pour les bons ſervices qu'il luy a rendus contre le Roy des Perſes, & cette terre eſt de quatre ou cinq mil écus de rente : Il auroit pû parvenir à une meilleure fortune ſelon le monde, s'il eut voulu préter l'oreille aux propoſitions qu'on luy a faites de quitter ſa Religion; ſon fils quoy que ieune, eſt receu en ſurvivance de ſa charge, nous fiſmes habitude auec ce Topigi, dans la veuë qu'il pourroit eſtre vtile à ceux qui viendroient aprés

nous; nous luy fiſmes quelques petits preſents qu'il recompenſa par des rafraîchiſſemens du païs qu'il nous envoya.

Eſtant arrivez à Babylone, nous allâmes décendre dans la maiſon des RR. PP. Capucins François, qui ſont d'ordinaire trois ou quatre; ce ſont les ſeuls Miſſionaires qui ſoient en cette Ville. Nous ſommes témoins de l'eſtime que l'on a pour eux, & du fruit qu'ils y font, travaillant à r'amener à la ſainte Egliſe les Armeniens, Iacobites, & Neſtoriens : Le fruit qu'ils remportent de leurs travaux eſt aſſez remarquable, ſi on a égard à la reſiſtance & à la perverſe diſpoſition de la pluſpart des Chrétiens, de ces pays là, ils ont gagné quelques Prétres d'entr'eux, & environ deux cent perſonnes qui ſont maintenant fort inſtruites des Myſteres de nôtre ſainte Foy. Voilà un des fruits de ces Religieux; l'autre eſt de s'occuper à baptiſer les petits enfans des Turcs qu'ils iugent préts de mourir, ces bons Religieux ont un beau moyen pour cela, parce qu'un d'eux paſſe dans la Ville pour le plus habile Medecin, comme ſans doute il eſt le plus charitable; ce qui fait qu'auſſi-tôt qu'il y a quelques enfans malades, on l'envoye querir ou bien on le luy amene, & il leur donne le ſaint Baptéme lors qu'il les iuge en peril évident de mort. En quoy il a tant de benedi-

ction, qu'il est rare d'en voir un qui survive apres avoir receu cette grace. Mr de Beryte ayant été prié par ces Peres de donner le Sacrement de Confirmation; il le confera le 13. & le 14. de ce mois à environ 120. personnes.

Babylone est sur le Fleuve du Tygre, environ au 33. degré de latitude; elle est ceinte de murailles mediocrement fortes, qui d'un côté sont baignées de ce grand Fleuve. Le Grand Seigneur y entretient toûjours bonne garnison dans la crainte qu'il a du Roy de Perse; la Ville peut égaller en grandeur celle d'Orleans, mais elle n'est pas si peuplée; elle n'a rien de beau si nous la comparons aux Villes de France, elle a quelques Mosquées & Bazarts; c'est à dire des ruës couvertes & voutées, où les Marchands font leur commerce & où les Artisans ont leur boutiques. Ces lieux ont été bastis par les Persans, tandis qu'ils estoient en possession de la Ville; ce qui fait paroître ces Mosquées & ces Bazarts, c'est qu'ils sont au dehors revétus de carreaux de terre vernicés de plusieurs couleurs, ce qui les rend agreables à la veuë. Cette Ville est nouvelle, & est éloignée de plus de trente mil de l'ancienne & fameuse Babylone.

Le 16. du mois de Mars nous partîmes pour Bassora; & avec la faveur du Topigi Venitien, qui prit la peine luy méme de nous venir

placer dans le vaiſſeau d'vn Ianiſſaire de ſes amis. Nous nous embarquâmes ſur le Tygre; On ne peut exprimer la joye que l'on a quand on rencontre parmy ces Infideles un honneſte homme qui entend nôtre langage, qui eſt de méme Religion, & qui nous oblige de bonne grace: La Prouidence de Dieu nous a fait trouver de temps en temps de pareils amis, & ç'a eſté un des grands aduantages de nôtre route.

Le 29. nous arrivâmes à Corna, qui eſt un lieu proche duquel ſe fait l'union de l'Euphrate & du Tygre; ce qui rend cette derniere riviere parfaitement belle: Là il y a une Doüane fort exacte & aſſez grande; elle dépend du Bacha de Baſſora. Nous l'évitâmes par une particuliere ayde de Dieu, les gens de la Doüane s'eſtant contentez de viſiter une quaiſſe de livres, & une autre d'ornemens d'Egliſe, & de tout le reſte qui ne devoit rien. Nous partîmes le 30. ſur le Mydy de Corna, & ſur le ſoir nous arriuâmes dans le Canal de Baſſora. Le lendemain nous fiſmes avertir les RR. PP. Carmes-Déchauſſez de nôtre arrivée: Ils ſont Italiens, un d'eux nous vint prendre dans une petite barque pour nous conduire en leurs maiſon. Les Miſſionnaires ſont utiles à Baſſora, ſoit pour y aſſiſter les Chrétiens qui s'y trouuent; ſoit pour y faciliter l'évaſion de quelques Eſclaves

qui se sauvent de la Perse, & des confins de la Turquie, soit pour y recevoir les Missionnaires qui vont & viennent, & assister les Chrétiens qui trafiquent en ce Port, où plusieurs Vaisseaux Portugais, Anglois & Hollandois abordent; lesquels vont tous les ans aux Indes. L'apres-midy l'on visita nos petites curiositez, qui furent estimées cinq cens piastres, qui n'est gueres plus que ce qu'elles avoient coûté à Paris: on nous fit payer pour la Doüane, qui est de sept & demy pour cent, trente-sept piastres & demie.

Bassora ou Balsere est une ville dans l'Arabie deserte, au trente-troisiéme degré de latitude septentrionale, située sur un gros fleuve qui se forme par la reunion de l'Euphrate & du Tygre. Ce grand fleuve commence environ à trente-cinq mille au dessus de Bassora, & va se décharger dans le sein Persique, l'un & l'autre bord de ce fleuve est tres-agreable à la veuë, étant paré de toutes parts d'une forest de palmiers, qui portent une si grande quantité de dattes que l'on en transporte par tout; & c'est une des grandes richesses & commoditez du pays. Ce fruit est assez connu; il est d'un goût excellent; soit frais, soit sec, chaud neantmoins & bilieux, causant des dissenteries à ceux qui en mangent avec excez: Quel-

ques livres parlent avec admiration de la proprieté ſinguliere de ces palmiers, qui eſt telle que ſe trouvant parmy eux, l'un & l'autre ſexe; ils ne peuvent produire aucun fruit l'un ſans l'autre : car le maſle ne produit iamais aucun fruit, mais ſeulement au deſſus du tronc il pouſſe au Printemps de petits rejettons deliez, & longs environ d'un pied, & les arbres femelles dans le méme temps produiſent au méme endroit, c'eſt à dire au deſſus des rameaux une maniere de petite caſſe groſſe par le milieu comme le bras, qui va en s'étreſſiſſant par les extremitez, & qui a environ auſſi un pied de long. Pour rendre cet arbre fecond, il faut faire une inciſion à cette petite caſſe, & luy inſerer quelque brin de rejeton que portent les palmiers maſles; c'eſt de cette caſſe d'où ſortent les dattes attachées à de petits rameaux menus & de la longueur de la moitié du bras, dont chacun peut porter une douzaine de dattes, & chaque caſſe produit environ quinze ou vingt petits rameaux. Les palmiers femelles ſont en bien plus grand nombre, parce que ces maſles produiſent des rejetons pour fournir pluſieurs femelles, en ſorte que dans un verger de cent palmiers, il n'y aura que demie douzaine de palmiers maſles : Cette proprieté étant ſi ſinguliere, donne lieu d'ad-

mirer les richesses, & les varietez de la nature, & d'en benir l'Autheur.

La ville de Bassora est assez grande & peuplée, à cause du commerce qui s'y fait par l'abord des flottes de presque toutes les nations, soit d'Europe, soit d'Asie. Les Portugais, les Anglois & les Hollandois s'y enrichissent à l'envy. Cette Ville, quoy que grande, est neantmoins mal bâtie & desagreable. Les maisons n'y sont faites que de briques de terre desséchée au Soleil : c'est pourquoy elles ne durent gueres, & le dessus n'est qu'une méchante terrasse que l'on reduit en poudre en y marchant : les autres maisons ne sont faites que de canes ou roseaux, l'air y est assez bon, mais extremement chaud, ce qui fait que dans l'esté ses habitans sont obligez de se mettre durant le iour dans l'eau, pour y trouver du rafraichissement : d'autres pour dormir font tremper leurs linceuïls. Nous n'avons gueres trouvé de lieu où les rayons du Soleil se fassent sentir plus brulants, ce qui en augmente l'ardeur, est que les nuits ne se trouvent pas rafraichies comme ailleurs, c'est pourquoy les maisons demeurent si échauffées qu'il semble que l'on étouffe plûtôt que l'on ne respire, ce qui dure iusqu'au point du iour que l'on commence

de ressentir quelque rafraichissement iusqu'à ce que le Soleil soit un peu haut sur l'horison.

Le Gouverneur de la Ville est un Bacha Mahometan. que l'on peut nommer Roy, parce que depuis long-temps il n'obeyt point au Grand Seigneur, quoy que tous les ans il luy fasse quelque present par forme de tribut. Cependant il demeure Souverain dans son petit Estat : il luy est aisé de se maintenir, parce qu'il est fort éloigné de la Porte, & qu'il seroit difficile pour le ranger à son devoir, de conduire des armées par les vastes deserts de l'Arabie, qui le separent des autres Estats du Grand Seigneur, il a soin d'entretenir alliance avec les Arabes, afin de s'en servir quand il sera besoin.

Bassora étant entre les Indes & l'Europe, est l'abord de toutes les nations de l'un & de l'autre : c'est pourquoy toutes sortes de Religions y sont tolerées, les Iuifs, les Mahometans, les Chrétiens de diverses sectes, les Gentils & les Idolâtres y ont chacun leurs Temples, leurs Prétres & la liberté de leurs ceremonies : La Religion Catholique y est la moins considerée. Les PP. Carmes Déchaussez y ont une belle Eglise, qui leur fût bâtie du temps que les Portu-

gais étoient puiſſans dans les Indes, mais il ne ſe trouve maintenant à Baſſora pas plus de vingt Catholiques.

Il y a aux environs de Baſſora & dans la Ville méme une certaine nation que l'on appelle Chrétiens de ſaint Iean, auquel ils portent grand reſpect & plus qu'à IESUS-CHRIST, méme à cauſe, diſent-ils, qu'il a été obligé d'aller à luy pour étre baptiſé. Ce ſeul article peut faire juger juſqu'où va la Theologie & le Chriſtianiſme de ces pauvres gens : ils ſont grandement devots à la Croix, diſant qu'elle a enfanté la lumiere, en quoy ils ſeroient loüables, s'ils n'entendoient la lumiere ſenſible qui éclaire les yeux. Ils content mille réveries ſur l'origine de cette lumiere, ils ont leurs Evéques, leurs Prétres & leurs ceremonies qui conſiſtent principalement dans un frequent uſage du Baptéme, par lequel ils croyent ſe purifier de tous leurs pechez. Ils pratiquent auſſi le ſacrifice de quelques animaux qu'ils beniſſent auparavant, afin que ceux qui mangeront de ces chairs ſacrifiées n'en ſoient point ſoüillez, mais plûtôt ſanctifiez.

Le commerce attire encore à Baſſora pluſieurs idolâtres des Indes. Le Seigneur du lieu, quoy que Mahometan, & par conſequent ennemy de l'Idolâtrie, que l'Alcoran

deteste en tant de lieux, ne laisse pas de souffrir qu'ils exercent publiquement leur maudit culte, ce qui nous causa assez d'étonnement & d'horreur.

Ces Idolâtres sont divisez en plusieurs sectes, dont il seroit difficile d'expliquer les differences & les erreurs qui les partagent entr'eux. Quoy que ces peuples vivent dans les plus épaisses tenebres du Paganisme. Cependant l'adresse avec laquelle ils exercent leurs commerces, fait voir qu'ils ne sont pas dépourveus d'esprit. Nous fûmes curieux d'en entretenir quelques uns qui nous parurent avoir le jugement fort bon : On nous invita de visiter un de leurs Temples : nous fûmes conduits dans une sale voûtée, qui ne recevoit le iour que par la porte, n'y ayant aucune fenétre ; ce qui nous fit bien penser que nous entrions dans la maison du Prince des tenebres. On alluma aussi-tôt une lampe, dont la clarté étant offusquée par la vapeur de la fumée noire qui en sortoit, à peine avions-nous assez de iour pour remarquer les choses. La voûte de ce Temple étoit ornée de quantité de bouquets de fleurs qui en cachoient la noirceur, le dedans de la voûte étoit separé en deux parts d'un beau balustre, & nous fûmes empéchez par les Officiers du Temple d'entrer dans le Chœur,

de peur de le prophaner. Aussi-tôt que nous fûmes admis en ce lieu-là, deux Officiers quitterent leurs habits à la réserve d'un linge d'un pied de large, dont ils se ceignoient le milieu du corps : On nous dit que pour rendre plus de respect à leur Dieu, ils n'en approchoient que nuds : Ces Officiers nous firent considerer un Autel, qui regnoit d'un bout du Temple à l'autre, au milieu duquel étoit un Idole d'or massif, d'une figure humaine enrichie de force belles pierreries. Sur cet Autel il y auoit un lit avec les rideaux, & ayant demandé à quel usage étoit ce lit, on nous fist réponce que c'étoit pour la femme de leur Dieu, proche de laquelle nous vîmes aussi couchée une vache d'argent. Cet animal est honoré par ces Idolâtres presque à l'égal d'une divinité : Ennuyez de ces tristes representations, nous prîmes bien-tôt congé des Ministres de ce Temple; comme nous sortions nous apperçûmes dans un lieu le plus obscur, un homme qui avoit sa demeure dans l'épaisseur d'une des murailles de ce Temple : on nous dit qu'il en étoit le Prétre, & que sa principale fonction étoit de preparer tous les iours à manger à l'Idole. On peut bien penser que s'il croid en cela rendre service à son Dieu, il en tire le plus grand profit aussi bien que les septante Pré-

tres de Bel, comme il eſt porté au chapitre 14. de Daniël, qui faiſoient bonne chere de ce qui étoit offert à l'Idole; tandis qu'ils repaiſſoient le peuple, & méme le Prince & ſa Cour, de la fauſſe croyance que le Dieu Bel étoit grand mangeur, & qu'il conſommoit toutes les viandes.

Les RR. PP. Carmes Déchauſſez chez qui nous logions, voulant nous faire reſpirer un air plus frais que celuy de Baſſora, nous menerent en quelques iardins qui en ſont proches & en grand nombre, remplis de toutes ſortes de beaux arbres fruitiers, l'endroit où nous allâmes étoit pour lors occupé par les Bagnanes, qui celebroient une de leurs plus grandes feſtes, & qui ſemble avoir quelque raport avec la feſte des Tabernacles, que Dieu commanda autrefois aux Iuïfs, au Levitique chap. 23. Ces Gentils de Baſſora quittent durant une ſemaine entiere la Ville, & vont demeurer dans ces iardins à l'ombre des arbres & des pavillons qu'ils y dreſſent Tout ce temps ſe paſſe en réjouyſſances, en feſtins & en dances, au ſon des flûtes, des clairons & des trompettes, & de toutes ſortes d'inſtrumens. Comme nous penſions nous échapper de ce tumulte, ces Bagnanes ayant apperçû que nous voulions nous retirer, vinrent civilement au devant de nous,

& nous convierent d'entrer ſous leurs pavillons, où nous trouvâmes des demeures fort agreables. Quelques-unes étoient toutes de ſoye en broderie: La terre étoit couverte de fort beaux tapis, ſur leſquels il fallût s'aſſeoir à leur mode, c'eſt à dire les iambes croiſées comme nos Tailleurs. Auſſi-tôt ils apporterent de petits encenſoirs pleins de charbons ardans, qui exhaloient une odeur fort agreable : Il fallût recevoir leur civilité ſans reſiſtance, & prendre ces encenſoirs ſous nos veſtes, que pour cet effet on ouvre par devant, & on y fait entrer ces encenſoirs, qui y demeurent iuſqu'à ce que les habits en ſoient tous parfumez. Enſuite, ils nous apporterent de l'eau roſe dans de petites fioles d'argent doré, dont l'orifice étoit fort étroit par où ils faiſoient couler doucement cette liqueur, dont ils nous arrouſoient le viſage, la barbe & les mains. Ils vouloient encore continuer leurs civilitez & leur bon accueil, & faiſoient dé-ja approcher leur muſique, compoſée de divers inſtrumens ; mais comme nous ne prenions aucune part à leurs réjoüyſſances, & qu'au contraire nous reſſentions une extreme douleur de leur aveuglement, & n'étions pas moins touchez de compaſſion pour eux à cauſe de leur ſimplicité, nous les priâmes de nous permettre de

nous retirer pour vaquer à nos affaires, ce qu'ils témoignerent ne nous acorder qu'avec regret: Nous les laissâmes continuer les exercices de leur ceremonie tumultueuse, qui tiennent plus du bal que non pas de la Religion.

Ie ne croy pas inutile auant que d'entrer plus avant en cette histoire, de mettre quelques âvis de pratique pour la marche en faveur de ceux qui voudroient nous suivre par la route que nous avons tenuë: L'embarquement se doit faire à Marseille, d'où il part ordinairement tous les mois des vaisseaux qui font voile en Syrie. Quoy que l'on puisse partir en tout temps de France, il est neantmoins important de prendre le plus commode pour le pays du levant; autrement on recevroit des incommoditez extremes à cause des chaleurs excessives qui sont en ces quartiers pendant quatre ou cinq mois de l'année. La saison donc qui paroît la plus favorable, est de faire voile de Marseille au mois de Septembre. On peut conter un mois de navigation iusqu'à Alexandrette, de là à Alep; & pour le sejour qu'il y faut faire pour rencontrer une caravane qui aille à Babylone, on peut mettre encore un mois: communement on employe six semaines d'Alep à Babylone: il faut bien demeurer encore quinze iours en cette Ville, avant que de

trouver occasion de s'embarquer sur le Tygre pour Bassora : puis environ quinze iours pour y arriver : voila à peu pres la fin du mois de Ianvier. De là il y a toûjours commodité pour se rendre à Congo distant de quatre journées de terre de Comoron, & même souvent pour ce dernier port, où on employe quinze ou seize iours de navigation. Là il est assuré que l'on trouve tous les ans des Vaisseaux Portugais, Anglois, Hollandois & Mores, & dans peu, comme nous esperons, on y en trouvera aussi de François, pour Surate depuis le mois d'Octobre iusqu'à la fin d'Avril, ils sont obligez d'arriver à Surate avant la fin de May, parce que tous les ports des Indes sont fermez pendant les quatre mois suivants : en sorte qu'il n'est pas possible de naviger sur cette mer sans se mettre en danger de naufrage. Outre la commodité de cette route qui paroist facile & seure, il y en a encore une autre dont on peut se prevaloir, qui est de se servir de l'occasion de nôtre illustre Venitien, dont nous avons cy-dessus parlé, qui part tous les ans de sa terre distante de Tripoli de Syrie d'environ une iournée, pour aller faire son quartier & exercer sa charge de Lieutenãt de l'artillerie dans Bagdet. Il n'employe que 20. iournées pour s'y rendre: il part au plus

tard chaque année le quinziéme d'Octobre & arrive au commencement de Novembre ; & ainsi se servant de cette commodité, on peut étre en Decembre à Bassora, en Ianvier à Comoron, on Ormus, ou Bandarabassi, qui ne sont qu'une méme chose: Et enfin au mois de Fevrier à Surate, qui est la meilleure saison pour s'embarquer pour la Chine : Si ceux qui voudront prendre cette voye apportent à ce Topigi quelques lettres de recommendation, ils seront bien receus de luy : Il y a grand âvantage de se servir de cette occasion, parce que l'on passe en seureté, que l'on n'a point besoin de truchement, que l'on ne doit point se mettre en peine de faire des provisions, que l'on ne paye point de Doüane, & que moyennant quelque petit present que l'on fera à ce Topigi, on passera comme de sa suite, ce qu'il estimera à honneur, affectant d'étre amy des François, & tres-humbe serviteur du Roy.

Ceux qui viendront à Alexandrete ne doivent point changer d'habit iusqu'à Alep, celuy qui sera le plus propre & le plus seur pour venir d'Alep à Bagdet, est celuy des paysans Turcs, qui est de fort peu de dépence. Pour la necessité du Voyage, il faudra que les Voyageurs prennent un truchechement, sous le nom duquel passera tout

ce qui leur appartiendra, soit de hardes, soit de curiositez. Mais afin d'en avoir un qui soit fidele, comme pour étre consideré du Maistre de la Caravane, il faut se servir de l'authorité du Consul de France, qu'il l'est aussi des Venitiens & des Hollandois, ce qui le rend extrememement considerable. Lors que l'on ne veut pas se charger d'argent, les choses les plus avantageuses qui peuvent étre portées pour le Voyage, principalement par les Seculiers qui peuvent aux occasions les debiter & les vendre, sont l'ambre iaune le plus éclatant, & le corail le plus gros & le plus vermeil, parce que la monnoye d'Europe ne seroit pas de debit. Il n'importe pas qu'il soit mis en œuvre : il y a toûjours quelque gain à faire, en ce que l'on peut eviter presque toutes les Doüanes le portant dans un sac à l'arçon de la selle, ou dans une valize : L'argent dont on se doit charger sont les Piastres d'Espagne, qui passent pour un écu à Marseille, à Alexandrette, à Alep & à Bagdet, & non pas à Bassora, où on les pese fort exactement. Il y a sept ou huict pour cent à gagner à Alep & à Bagdet, & dix ou douze pour cent à Bassora, ce qui s'entend de toutes les Piastres d'Espagne qui sont de poids, & non de celles du Perou, qui sont de mauvais aloy. Il en est de méme de

nos Louys d'argent à Bassora, où il y a dix pour cent à gagner.

Pour ce qui regarde l'or, il y a un notable profit à faire sur les vieux Sequins de Venise & ceux d'Hongrie : On nous en offrit à Lyon à six livres trois sols, que nous ne prismes point, faute de sçavoir ce qu'ils valoient en Turquie : Cependant nous les eussions mis à sept livres & à sept livres dix sols à Alep & à Bassora.

Cette connoissance des monnoyes est d'une telle importance dans ces pays, que nous avons veu des François & autres, qui pour s'en étre bien servis, ont sauvé plus que la dépence de leur voyage d'Europe en Bassora ; mais à moins que d'avoir été dans ce pays ; il est difficile de sçavoir ce ménage: Suiuant l'âvis que l'on nous avoit donné à Paris, nous portâmes des pistolles d'Espagne où nous perdismes dix sols par piece à Alep & à Bassora. Il y a plusieurs autres âvis qui pourroient étre mis icy ; mais on les apprend bien-tôt sur les lieux. Il ne faut pas manquer de se pourvoir de bonnes armes en France : elles sont necessaires en tous ces pays de desordres ; & sur tout au milieu de ces Caravanes & de ces hostelleries ouuertes de tous côtez, où l'on campe chaque iour. Les carabines & les pistolets longs sont

les plus commodes & les meilleurs ; on les tire ſouuent la nuict pour écarter les Arabes. Nous dirons pour la conſolation des Chrétiens & des Miſſionnaires qu'ils peuvent durant ces marches faire leurs prieres en liberté, & tant s'en feut que les Turcs le trouvent mauvais, qu'au contraire ces Infideles ſemblent les y convier quand ils font la leur tous les iours en leur maniere, ſans aucune confuſion, bien qu'elle ſoit exterieurement plus humiliante que la nôtre.

CHAPITRE III.

Suite du Voyage de Mr de Beryte, depuis Baſſora iuſqu'à Hiſpaam.

LA ſaiſon étant trop avancée pour ſe rendre à Surate avant le temps des nuaiſons ou du changement de vents, ou plûtot la Divine Providence nous conduiſant comme par la main, nous fiſt prendre la reſolution d'aller à Hiſpaam, ſoit pour attendre le mois de Septembre & d'Octobre, qui eſt le temps propre pour ſe rendre à Ormus, & delà s'embarquer pour Surate, ſoit pour conferer en cette Ville ſi l'on ne pourroit point découvrir un chemin par terre iuſqu'à la

Chine, dont on avoit donné en divers lieux quelque esperance.

Pour l'execution de ce dessein, nous partîmes de Bassora le vingt-deuxiéme d'Avril, afin de nous rendre à Bandaric, qui est un Port de l'Etat de Perse sur le sein Persique, & éloignée d'environ trois mille de ladite Ville. Nous y arrivâmes le vingt sept du mois, nous eûmes un passage si favorable, qu'apres avoir été quatre iours à décendre doucement la riviere, en moins de vingt-quatre heures nous passâmes heureusement ce qui reste de mer. Vn vent frais & toûjours en poupe nous mena à Banderric; je dis graces à Dieu, car si l'on est obligé de luy rendre toûjours des actions de graces; c'est specialement en ces rencontres: Les Vaisseaux dans lesquels on s'embarque pour ces navigations, sont faits d'une telle façon, & sont conduits par de si mal habiles gens, que iamais homme sage, & qui aime sa vie, n'y voudroit mettre le pied, mais souvent il faut renoncer à la qualité de sage & à l'amour de la vie, dés lors que l'on s'engage en ces voyages: il ne fallût pas seulement deliberer sur ce que nous avions à faire en cette occasion, voyant devant nous tant de Marchands qui suivoient la méme fortune: Ces méchantes Barques, si on les doit nommer telles, ou plûtôt ces ais liez, n'ont

n'ont aucune couverture ; ainsi dans la moindre agitation du vent elles sont bien-tôt remplies des flots de la mer : elles sont bâties de planches mediocrement fortes, jointes ensemble sans aucun cloud ny crampon de fer ; mais seulement cousuës avec un certain mauvais cordage fait d'écorce de coque d'Inde ; & comme ces cordages ne remplissent pas tout l'endroit par où elles passent, ces habiles Charpentiers achevent de remplir le vuide qui reste avec de méchantes chevilles de bois. Tout l'équipage du vaisseau est de méme qualité : ces barques sont ordinairement cõduites par des Mores les plus timides hommes du monde. Quand il y a tempéte ils sont si saisis de frayeur, qu'ils se vont cacher au fonds du Vaisseau, d'où il n'est pas possible de les retirer quand on les menaceroit de les battre, ou méme de les tuer ; se tenant là à demy abysmés dans la frayeur qui les trouble, ils s'embrassent les uns les autres, ils n'ont de recours qu'aux larmes & aux gemissemens. On court toûjours cette risque à moins que d'arriver à Bassora au mois de Septembre.

Nous reconnûmes l'ignorance de ces mauvais Pilotes, en décendant de Bagded à Bassora, lesquels dans un beau temps laissant aller la pouppe de la barque, la premiere, & le

gouvernail devenant inutile ; ils n'étoient plus les maîtres de leur Vaisseau, & le laissoient aller au gré du vent, & où les courans les emportoient : Ainsi quand on s'embarque sur ces vaisseaux ; il faut faire estat que l'on se iette à la mercy des ondes, ou plûtôt que l'on s'abandonne entre les bras de la Providence Divine, qui n'a pas moins compté les flots de la mer que les grains de sable de son rivage : c'est bien en cette occasion que l'on peut dire que la vie ne tient plus qu'à un filet, & qu'elle n'est qu'à deux doigts de la mort, & il y a de quoy s'étonner que ces gens soient assez stupides ou assez temeraires pour se ioüer de leurs vies sur un élement si infidele, & qui leur fait sentir par des naufrages frequens, les effets de son inconstance.

Apres un sejour de trois ou quatre iours au port de Banderric nous prismes la route de Schiras, par la voye d'un Muletier, nous marchâmes toûjours la nuict & sans débrider. L'on se repose le iour, ainsi l'on fait du iour la nuict, ce qui est fort incommode à ceux qui n'y sont pas accoûtumez, parceque ne pouvant pas bien dormir le iour à cause des grandes chaleurs, on a beaucoup de peine la nuit à se garantir du sommeil.

Apres cinq iournées, ou plûtôt apres cinq

nuits de marche, nous arrivâmes à Calzeton, petite ville de Perſe, qui paroiſt avoir été fort grande : elle s'appelloit autrefois Ceſarée : Durant toute nôtre route nous ne fiſmes que monter des montagnes d'une hauteur & d'un panchant effroyable: En quelques endroits les chemins ſont ſi étroits que l'on n'y peut paſſer que deux ou trois hommes de front, & ſont d'un côté bornés par un rocher qui ſemble toucher les nuës, & de l'autre d'un precipice qui paroiſt décendre iuſqu'au centre de la terre : L'œil n'eſt point aſſez aſſuré pour en ſoûtenir la veuë : L'on void les pauvres Voyageurs marcher à pâs timides, & ils raſent tellement le côté du rocher que l'on diroit qu'il veulent s'y coler, de crainte de tomber dans ces abyſmes. Durant toute nôtre marche, nous ne fiſmes preſque que monter. C'eſt ce qui eſt appellé dans le livre des Machabées, les hautes regions où Antiochus marcha, apres avoir paſſé l'Euphrate pour aller en Perſe. Nous ſouffriſmes beaucoup en cette marche où l'on ne trouve ny maiſon ny rafraichiſſement, tant à cauſe des chaleurs exceſſives du Soleil dont on eſt combattu durant le iour, & qui s'accroiſſent avec une merveilleuſe force par la reverberation de ces montagnes qu'à cauſe des fatigues de la nuict, durant laquelle le plus fâcheux

ennemy que l'on ait à combattre, quoy qu'il ſoit de luy-méme ſi doux, eſt le ſommeil dōt on ne ſe peut défendre, & auquel auſſi l'on ne peut ſe laiſſer aller ſans hazard de ſa vie, de ſorte que l'on dort preſque tout éveillé.

L'air du Calzeron eſt un peu plus temperé qu'à Baſſora & à Banderric, de façon que nous y arrivâmes avec bien de la ioye, & commençâmes à reſpirer, & méme à étre exempts des continuelles craintes, des avanies & des voleurs auſquels on eſt expoſé dans l'Etat du Turc. Les Europeans qui paſſent ſous le nom de Francs, eſtans dans la Perſe en fort grande ſeureté & liberté.

Nous viſmes en cette Ville ce que c'eſtoit que le Caréme des Mahometans qu'ils appellent Romadan ou Romeſan, qui dure pendant une Lune entiere, c'eſt à dire un mois ſuivant le commandement de l'Alcoran. Ils s'abſtiennent de boire & de manger pendant tout le iour; & quelques-uns des plus zelez & des plus devots de cette loy avec tant de ſcrupule & de ſuperſtition qu'ils portent un crépe ou une autre piece de toile claire devant leur viſage, de peur qu'en reſpirant ils n'attirent quelque moucheron ou quelque goute de pluye, s'il en tombe, & d'autres allant encore plus avant, & rafinant ſur l'obſervation de ce precepte; n'oſent avaller leur

ſaliue, ils ſe tiennent ainſi depuis que le iour commence, & leurs Docteurs en l'explication de ce commandement ont determiné que le iour commençoit, & par conſequent le ieûne, quand il fait aſſez de lumiere pour pouvoir diſcerner la couleur du fil expoſé à l'air; & par la méme regle que le ieûne & le iour finiſſoient quand l'œil ne pouuoit plus faire la diſtinction des couleurs du fil. Si ces devots Mahometans paſſent le iour dans cette abſtinence ſtupide; ils ont ſoin de ſe bien recompenſer la nuict, parce que dés auſſi-tôt qu'ils ne peuvent plus diſtinguer les couleurs il leur eſt permis d'ouvrir la bouche, de manger & de faire de grands feſtins qui durent toute la nuict avec plus de dépence & de ſomptuoſité qu'en pas une autre ſaiſon de l'année, & c'eſt pour cela que l'Alcoran recommande que dans ce temps-là chacun ait à préter liberalement ſon argent à ceux qui en auroient beſoin, à plus forte raiſon à le dépenſer pour ſoy-méme, afin de faire bonne chere; de telle ſorte que l'on void que ces feſtins nocturnes ne ſont pas moins de l'eſſence de ce ieûne, ny moins meritoires que l'abſtinence du iour. On n'entend toute la nuict que le bruit des Chantres, des tambours, des trompettes, des flutes & autres inſtrumens, afin de faire paſſer plus agreablement le temps. L'ex-

cez de leurs religieuſes débauches, qui durẽt iuſqu'au point du jour eſt tel qu'ils paſſent une grande partie de la iourné accablez du ſommeil, où s'ils craignent que les fumées de leur grand repas ne ſuffiſent a cet effet, ils appellent à leur ſecours l'Ophium & le Pavot, & coulent ainſi une grande partie du iour dans le ſommeil : Enfin ils ne negligent rien pour adoucir la rigueur de leur ieûne : Ils tombent neantmoins dans un inconvenient, qui eſt que transportant leur Romadan châque année de dix jours, il arrive enfin qu'il tombe dans l'Eſté, où la longueur des jours & la grande chaleur rendent ce jeûne preſque inſupportable. Il eſt vray que tous ne ſont pas ſi ſcrupuleux, & ne croyent pas rompre leur jeûne en mangeant, pourveu que l'on n'en voye rien; mais qui voudroit jeûner exactement ſelon toute la rigueur de la Loy, auroit beaucoup à ſouffrir durant l'Eſté. L'on voit facilement l'injuſtice de cette obſervation Mahometane, qui fait paſſer ſes ſectateurs par des extremitez ſi oppoſées, ſans leur faire obſerver aucune mediocrité. Durant la nuit ils vivent dans une intemperance derniere, & ne refuſent rien à leurs ſens, & durant le jour dans une extréme ſtupidité & oiſiveté; enſorte que leur jeûne eſt plûtôt une diſpoſi-

tion à la gourmandiſe, qu'une mortification vertueuſe & utile à moderer les paſſions. Durant ce temps à peine en trouve-t'on qui veille travailler, parce que les artiſans trouvent facilement à emprunter : ainſi ce jeûne aboutiſſant à deux extremitez également blâmables & pernicieuſes, l'oyſiveté & l'intemperance, & eſtant cauſe de pluſieurs deſordres, & d'un grand nombre de pechez qui abondent en ces temps, on ne peut dire qu'il ayt Dieu pour autheur, puiſqu'il n'a point la vertu pour terme, qui eſt la fin ſeule que ſe propoſe la vraye Religion: & de cét exercice ſeul qui paroît le plus haut degré de la vertu des diſciples de Mahomet on peut juger quels ſont les égaremens & les autres excés de ceux qui en ſuivent la ſecte.

Le dixiéme de May nous partimes de Chalzeron, pour nous rendre à Schiras, où nous arrivâmes le quatorziéme à minuit. Schiras, ou Siras, eſt une des plus conſiderables villes de toute la Perſe, elle eſt ſituée au trentiéme degré de latitude ſur le fleuve Bendimir, au pied d'une montagne, mais dans le commencement d'une tres-belle campagne, qui a environ dix lieuës de large, & qui eſt tres-fertile. Il y croiſt des plus beaux fruits du monde, & en grande quantité, ſemblables à ceux que

nous avons en Europe : La ville eſt plus grande qu'Orleans, remplie de quantité de parfaitement beaux jardins , chaque maiſon ayant le ſien, ce qui rend la ville plus étenduë, & plus agreable, mais moins peuplée. Ces jardins ſont dreſſez à peu prés comme les nôtres; ce qu'ils ont de particulier ſont de grandes allées de cyprés, d'une groſſeur & d'une hauteur prodigieuſe. Ces jardins ſont arrouſez de belles fontaines, dont ils conduiſent l'eau par des canaux dans leurs maiſons, pour ſervir à leurs bains dont ils ſont fort curieux, les baſtimens les plus conſiderables ſont les Moſquées, & les Colleges publics, qui paroiſſent par le dehors extrémement beaux, parce que les murailles, & les petites tours qui ſervent comme de clochers aux Moſquées, ſont revétuës de tous côtés de briques vernicées de pluſieurs figures & couleurs, qui iettent autant déclat comme nôtre plus belle fayence. Ils les rangent dans un ordre parfaitement beau, & qui contente fort la veuë. Ils font diverſes inſcriptions avec ces ſortes de briques, arrangées en forme de lettres pour cét effet, & ils parent de cette écriture le frontiſpice de ces moſquées & des Colleges.

Nous fûmes curieux de voir un de ces Colleges, qui étoit bâti fort regulierement. Qua-

tre grands corps de logis faisoient un carré, ces logis estoient divisez en plusieurs chambrettes destinées pour les étudians, à qui l'on enseigne toutes les plus belles sciences, ils sont fort curieux d'apprendre la pureté de la Langue Persane: Ils estudient aussi l'Arabe, pour lire l'Alcoran dans le texte original; En un mot toutes les sciences sont en honneur en ce païs-là, aussi l'on peut dire qu'il s'y éleve des plus beaux Esprits de l'Vnivers. Ceux qui les ont conuersez âvoüent qu'ils ont l'esprit admirablement vif, agreable & capable des plus grandes choses. Ils ont une particuliere inclination à la Poësie, & aux Mathematiques.

Nous logeâmes dans Schiras chez les RR. PP. Carmes Décauffez, dont le Superieur étoit François, du Diocese de Limoge, qui nous fit un grand acueil. Dans l'entretien que nous eûmes avec ces Peres durant le sejour que nous fimes chez eux, nous apprîmes la méme chose que nous avions apprise dans l'Estat du Turc, à sçavoir qu'il n'y a rien, ou fort peu à faire pour l'âvancement de la Religion avec ceux qui suivent l'Alcoran, étant beaucoup plus fermes dans leur creance que ne sont pas un grand nombre de Chrétiens dans celle de nôtre sainte Foy. Ce n'est pas que les Missionnaires ne soient utiles en ces

lieux là, attendant le temps qu'il plaira à Dieu éclairer ces pauvres Infideles. Il y a en cette Ville de Schiras quelques familles de Catholiques qui composent une petite Eglise ; & qui vivent en bons Chrétiens parmy ces Infideles. Ce nous fut une joye particuliere de leur rendre visite. Outre le secours que ce petit troupeau reçoit de ces Peres, ils rendent encore de grandes assistances spirituelles à tous les Chrétiens de l'Europe qui passent par cette Ville pour le trafic d'Ormus, qui y font leurs devotions avec autant de liberté que dans un païs Chrétien, mais le grand profit que l'on peut faire, selon l'âvis unanime des Missionnaires qui ont vieilly dans ce païs-là, est à l'égard des Chrétiens Schismatiques, qui sont répandus en grand nombre tant en Turquie qu'en Perse. En particulier on nous assura que la rëünion à la Foy Catholique du Patriarche des Nestoriens étoit presque asseurée. Il demeure cinq à six journées par-delà Tauris, c'est à dire, à vn mois de chemin d'Hispaam. Il ne faudroit pour âvancer cette grande affaire qu'entretenir deux ou trois Religieux.

Il est entierement de l'honneur de l'Eglise de soûtenir ces Missions éloignées, car bien que souvent elles ne produisent pas si tôt tous les fruits de conversion qui seroiēt à souhait-

ter, cependant on en void peu qui ne reüssissent au grand bien des ames, quand on persevere à les maintenir, que les Missionnaires ne sont pas vaincus par difficulté, & que les Catholiques d'Europe ne se lassent point de les soûtenir; & s'il n'y a rien de plus noble & de plus grand dans l'Eglise que le zele de porter la Foy parmy les Infideles & d'étendre par tout l'Empire de Dieu, il semble aussi qu'il n'y a rien de plus iuste que de travailler à rétablir la Religion dans tous ces lieux d'Asie où elle a été autrefois si florissante.

Avant nôtre depart de Schiras, qui fut sur la minuit, nous vîmes les réjoüissances que font les Mahometans pour la conclusion de leur Romadan, ou Caréme; la feste en est celebrée auec toutes les démonstrations de joyes imaginables, on ne void que danses, on n'entend retentir de tous côtez que le bruit des instruments. Nos yeux furent agreablement surpris de voir sur une petite Montagne aux pieds de laquelle la Ville est bâtie, la quantité des flambeaux qu'avoient allumez certains Molas ou Religieux Mahometans, qui habitent cette Montagne dans vne espece d'Hermitage. Ces feux allumez servent en partie pour augmẽter la réjoüisſãce publique, & aussi pour donner asseurance que le Caréme est fini. Outre ce signe ils en ont encore

un autre plus certain dans le Ciel, qui eſt quand on apperçoit la Lune nouvelle, puiſque le Romadan doit durer depuis le commencement d'une Lune juſqu'à celle qui la ſuit.

Nous ſortîmes de Schiras le 20. de May, & continuant de marcher toûjours la nuit, nous arrivâmes l'onziéme de Iuin avant le lever du Soleil à Hiſpaam. Nous deſcendiſmes dans le Caravancera, qui eſt un lieu public pour loger les paſſants, attendant que Mr de Beryte eut réponſe du R. P. Superieur des Auguſtins Portugais à qui il avoit écrit, pour le prier de luy permettre d'ocuper pendãt nôtre ſejour en cette Ville la maiſon de Mgr l'Evéque de Babylone, dont il étoit Grand-Vicaire, ce qu'il accorda avec beaucoup de bonté & de civilité: Les cinq ou ſix premiers jours ſe paſſerent à recevoir & à rendre les viſites aux Religieux & aux François qui ſont habituez à Hiſpaham, cõme auſſi à M^r l'Agẽt d'Angleterre, & à ceux qui font les affaires de Meſſieurs de la Compagnie des Indes de Hollande. Tous ces Meſſieurs vivent là avec éclat & avec dépenſe & chacun à l'envi tâche à faire valoir ſa Nation, & ſon commerce. Aprés avoir ſatisfait à ces devoirs, nous crûmes avoir beſoin de garder quelque temps la ſolitude, ce que nous fiſmes autant que nous le pûmes.

Dés que nous fûmes vn peu délassez, & que nous eûmes le temps de nous reconnoître nôtre premier soin fut d'âviser aux moyens de continuer nôtre route le plus promptement qu'il nous seroit possible. Pour l'execution de ce dessein, nous conferâmes avec les plus vieux & experimentez voyageurs; qui convinrent tous que si le chemin de terre de là à la Chine étoit difficile, il n'étoit pas neantmoins impossible : l'extréme desir que nous avions de nous rendre à nôtre Mission nous porta à entreprendre ce voyage par terre par la voye de Candahar, Agra, Pathna, Niepal, Boutan, on proposa d'abord de grandes difficultez; cependant nous crûmes que nous les pouvions vaincre avec la grace de Dieu, & nous nous estimions assez heureux, allant les premiers, de nous sacrifier pour ouvrir une route nouvelle à la conqueste des ames. Comme nous estions prests de nous engager en ce chemin environ un mois apres nôtre arrivée, nous recõnûmes que Dieu se contentoit de nôtre bõne volonté, & qu'il étoit pour lors impossible d'executer cette entreprise, par la rencontre inopinée de l'irruption de trente mille Tartares, qui vinrent de l'Yousbec fondre en Perse, & qui occupoient les endroits par où il falloit necessairement passer. Ie croy ne devoir pas obmet-

tre de marquer icy ce que nous apprîmes de ce chemin par terre jusqu'à la Chine. Entr'autres choses qui rendoient cette entreprise perilleuse, outre les incommoditez ordinaires, comme de ne trouver jamais d'hostellerie, peu de villages, nulle correspondance, le peril des voleurs; les Deserts à passer, & le manque de nourritures. La plus affreuse est celle des hautes Montagnes par lesquelles on ne peut transporter aucun fardeau tant soit peu pesant, tout étant porté dans ce passage difficile sur le dos de certaines grandes Chévres; qui y servent de bétes de charge, & du lait desquelles usent les voyageurs, & c'est leur plus asseurée provision. Ces Chévres ne sont que pour certaines Montagnes; car il s'en trouue d'autres si escarpées & si difficiles, que nulle béte n'y peut grimper. On trouve neantmoins des hommes qui suppléent à ce defaut, ils habitent au pied des Montagnes, & gagnent leur vie à porter les voyageurs qui se presentent; ils les portent en des Tâpis sur leurs épaules. L'âvis que l'on nous donna étoit de nous tenir bien cachez dãs ces Tâpis, nous gardant de la curiosité de voir le chemin, ni les lieux où l'on passe; parce que souvent ils sont si perilleux & si affreux à voir, que le seul aspect étoit capable de transir de frayeur les plus asseurez, & leur met-

tant l'eſprit en deſordre, de cauſer quelque agitation qui feroit manquer le pied au porteur & tomber en des abiſmes effroyables.

Ayant appris l'impoſſibilité de ce voyage à cauſe de l'irruption des Tartares, nous ſuiviſmes le conſeil de nos amis, & particulierement de deux ou trois François qui revenoient de l'extremité des Indes, & qui y avoient puiſé de grandes lumieres pour les païs où nous devions paſſer. Nous reſolûmes d'aller avec Mr l'Agent d'Angleterre, qui vouloit partir le mois de Septembre ſuivant pour Comoron pour aller de là à Surate; cette occaſion nous fut tout à fait favorable, en ce que venant en la compagnie de cet Agent, qui eſt tres-honneſte homme & fort civil aux François, nous ne payâmes aucun droit de peage par les chemins, ni rien pour la Doüane de Comoron, qui eſt de dix pour cent. Elle nous procura auſſi vn embarquement commode dans vn Vaiſſeau Anglois pour Surate.



CHAPITRE IV.

Quelques particularitez de la ville d'Hispaham Capitale de la Perse:

LE sejour de trois mois que nous avons fait à Hispaham, nous a donné moyen d'apprendre quelque chose des particularitez de cette Ville, qui est aujourd'huy la Capitale de ce celebre Empire de la Perse: Cette Ville est située au degré de latitude, c'est la demeure du Sophi, & le sejour des plus beaux esprits, & de la Noblesse la plus polie de ce grand Estat, qui sans contestation l'emporte au dessus de tous les peuples d'Asie, soit en la magnificence des habits, soit en la politesse de la conversation. Tous les Perses generalement sont affables aux estrangers; mais principalement les personnes de qualité excellent en cette perfection. Nous avons des-ja remarqué qu'il n'y a gueres de lieu où les sciences soient plus honorées; ils s'y appliquent avec non moins d'esprit que de travail & d'assiduité. Quand quelqu'un s'est attaché à une science en particulier, il continuë de s'y perfectionner toute sa vie; mais ce qui fait voir l'ardente passion qu'ils ont d'y reüssir, est que pour s'y

confirmer d'avantage, & ne l'oublier iamais, ils ne croyent point indigne d'eux de s'eriger en Professeurs, pour l'enseigner à d'autres: & quand leur reputation n'a pas assez d'éclat pour leur attirer un nombre d'Auditeurs, ils en acheptent à prix d'argent, & par cette pratique ils font voir leur iugement, estant certain que le moyen le plus advantageux pour acquerir une science, est de l'enseigner à d'autres. Ce n'est pas la seule inclination naturelle qui les porte à l'étude; le desir de la reputation les y engage puissamment, parce que les personnes qui y passent pour doctes, y reçoivent de grands honneurs, & le Roy leur assigne ordinairemēt quelque pension: Bref cette inclination de sçavoir est si forte en eux que les occupations les plus serieuses ne les en peuvent divertir. Le premier Ministre d'Estat que l'on nomme Athemat-Dolet, n'a pas plûtôt un moment libre de ses affaires, qu'il le donne à l'étude des Mathematiques; son divertissement ordinaire est d'occuper quantité d'Ingenieurs, pour faire l'essay de nouvelles machines, qui sont toutes des inventions de son esprit; il ne s'occupe pas moins à l'étude de la Philosophie & de la Theologie, & aux Controverses de sa Religion; les oncles du Roy, quoy qu'ils soient aveugles (comme c'est la coûtume en Perse de crever les yeux

des freres du Roy pour empeſcher qu'ils n'excitent des troúbles dans l'Eſtat) paſſent leur vie dans l'étude, & autant qu'ils ſont privez de l'uſage de la lumiere du jour, ils tâchent de relever celle de leur eſprit: ce qui ſurprend le plus, & fait voir la force de leur genie, c'eſt qu'ils ſçavent parfaitement les Mathematiques, qui dépendent principalement des yeux, ils ſupputent exactemēt les mouuemens des Cieux & des planetes, & font des figures de toutes ſortes ſur des tables auec de la cire molle preparée pour cét effet: Ils mettent en uſage les regles de l'Arithmetique neceſſaire à ces ſupputations aſtronomiques, avec une facilité incroyable. Pour écrire leurs nombres ils ſe ſervent de petits bâtons de cire bien flexible qu'ils plient entre leurs doigts, puis les poſent ſur vne table pour marquer leur nombre par une certaine figure qu'ils entendent; & pour ſçavoir ce qu'ils ont écrit, ils ne font que repaſſer les doigts ſur ces lettres & figures palpables. Ceux qui ſçavent quelle eſt la force de l'imagination lors qu'elle n'eſt point diſtraite par la veuë des objets ſenſibles, n'auront pas de peine à croire ces choſes.

Si les Perſans ont l'eſprit penetrant pour les ſciences, ils ne l'ont pas moins ſubtil pour les affaires, & pour les intrigues de la Cour; & l'on peut aſſurer que celle de Perſe eſt vn Théâtre où il ſe joüe le plus de pieces

de cette qualité, & où toutes les passions ingenieuses font paroître chaque iour de nouveaux tours d'adresse, & font naître de continuels incidents. Quand à ce qui regarde les choses de la Religion, ils se montrent fort curieux d'en entendre parler, en quoy ils sont fort dissemblables aux Turcs; lesquels interrogez sur leur creance, ne respondent que par le silence, ou par les menaces.

Les Persans au contraire, se montrent toûjours préts de conferer avec vous sur les matieres les plus difficiles de la Religion, & de vous prouver leurs creances. Pour cet effet, afin de vous engager dans la dispute, ils vous font de grandes questions sur nos principaux Mysteres, pour les attaquer aussi-tôt par toutes les fausses raisons que l'esprit humain a de coûtume d'emprunter de la Philosophie, quand il ne veut iuger des choses divines que par les regles de sa capacité naturelle.

Ceux qui se proposent de traiter avec les Persans, doivent étre fort sur leurs gardes, & n'entrer point en dispute s'ils n'ont acquis vn parfait usage de leur Langue, dautant qu'étans subtils & railleurs ils tirent âvantage des réponses qu'on leur fait, lesquelles souvent, par l'ambiguité qui est propre à cette Langue causant des sens differans dans les esprits, font naître de fâcheux

équivoques qui exposent nôtre Religion aux mépris & aux risées de ces dangereux Philosophes.

Hispaham est fort spacieux, & il peut égaler Poitiers; il est remply de quantité de Iardins, dequoy tous les Persans à cause de la chaleur de leur climat, sont fort curieux; Cette Ville n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur, & par le dehors on croiroit plûtôt voir vne forest qu'une Ville, les arbres par leur hauteur cachans les maisons qui en sont chacune pourveuë, afin d'étre à l'abry des ardeurs du Soleil & pour empécher la veuë des voisins, à laquelle chaque maison est exposée, à cause de sa forme qui est plate par le dessus, comme une terrasse, pour se promener & prendre le frais. Les maisons sont faites de brique cuite au Soleil, la structure en est agreable, & les regles de l'art n'y sont pas mal observées; Les Persans ont grand soin d'embellir leurs edifices par le dedans & les dorent depuis le haut iusqu'au plancher qu'ils couvrent de riches Tapis.

Ce qu'il y a de plus considerable dans Hispaham & ce qui satisfait le plus la curiosité des Etrangers est vne grande Place nommée le grand Medan vne fois plus longue que large: d'vn côté est le Palais du Roy audevant duquel il y a plusieurs canons de fonte. Tous

les autres bâtiments ſont uniformes & bien bâtis,audeſſous deſquels regne une galerie,où il y a des boutiques de toutes ſortes d'Artiſans, remplies de toutes les gentilleſſes de l'Orient & de la Perſe.

Il y a encore en divers quartiers de la Ville pluſieurs maiſons fort agreables, ayant de grandes ſales voûtées avec des dômes au milieu : c'eſt là que s'aſſemblent les perſonnes de condition, pour s'entretenir & méme pour prendre du Tabac, & pour philoſopher. Leur façon de prendre le Tabac eſt particuliere, & ſert à en corriger la mauvaiſe odeur : car avant que d'en prendre la fumée, ils ont l'adreſſe de la faire paſſer au travers d'une eau bien claire, par vne baguette longue & creuſe, par laquelle ils attirent la fumée, qui paſſe imperuptiblement par cette eau. Comme les Perſans ſont preſque tous Orateurs,ou Poëtes & Philoſophes;il ſe trouve toûjours quelqu'un qui a quelque production de ſon eſprit à étaler devant la compagnie : chacun entend le recit qu'il en fait, il ſe promene au milieu de la ſalle, & declame ſa piece, qui ſera ou quelque Poëſie, ou quelque diſcours d'Aſtrologie, ou de Morale, ou de Politique, ou de Religion, ou des perfections de Dieu, dont les Perſans parlent en des termes fort magnifiques : Cette declamation

étant finie, chacun des Auditeurs a la liberté d'en dire son sentiment.

Ie ne feray point icy la description de cette belle allée qui se void sur le chemin de Iulfa, qui est vne petite Ville d'Armeniens, tous ceux qui ont écrit d'Hispaham n'ont pas obmis d'en parler. Ie diray seulement qu'elle a deux mille d'Italie de long, qu'elle est large comme les deux tiers de la place Royale, que les arbres en sont tres-hauts, & plantez à la ligne, & qui iettent un ombrage qui cause vn frais perpetuel. (Cet arbre est le plane.) Cette allée est entrecoupée de fontaines & de iets d'eau, & d'espace en espace les maisons de plaisance du Roy font face sur les âvenuës : elle est fermée par un beau pont fort long, sous lequel passe la riviere, qui bien qu'elle ait peu d'eau, ne laisse pas de remplir tout son lit, qui a été preparé avec cet artifice, que le fond en étant pavé & fort vny, l'eau venant à se répandre couvre également tout ce lit & forme vne belle & plaisante riviere.

Ie ne puis dire qu'un mot de l'état de nôtre sainte Religion dans Hispaham, où il se trouve un petit nombre de familles Catholiques composées la pluspart d'artisans, ou de negotians étrangers. Nous n'avons point veu de ville en nôtre route, qui soit

pourveuë de meilleurs Miſſionnaires, les RR. PP. Auguſtins Portugais, les RR. PP. Capucins, les RR. PP. Carmes, & les RR. PP. Ieſuites, s'y ſont ſucceſſivement établis depuis quelques années, & par la permiſſion du Prince, ils y exercent auec aſſez de liberté leurs fonctions. Les RR. PP. Ieſuites s'étans établis à Iulfa, petite Ville diſtante d'une lieuë d'Hiſpaham, toute composée d'Armeniens, ont une commodité particuliere pour la conversion des Schiſmatiques, & c'eſt le grand fruit que l'on peut faire, non ſeulement dans Hiſpaham, mais auſſi dans tout l'Eſtat des Perſes, où neantmoins on rencontre par tout cét obſtacle particulier à leur converſion, qui eſt l'oppoſition generale qu'ils ont à ne vouloir rien apprendre des étrangers auſquels ils ſe preferent en toute choſe; & ils ſont accoûtumez à une vie ſi voluptueuſe, que bien qu'on les convainque de leurs erreurs, ils ne s'en montrent ſouvent que plus opiniâtres & plus éloignez de leur converſion, tant il eſt difficile d'aſſujetir à la pureté de nôtre ſainte Religion, ceux qui mettent leur felicité dans les plaiſirs de la vie.

Il eſt âvantageux & honorable à la Foy Catholique d'entretenir des Ouvriers Evangeliques en cette Ville Capitale d'un ſi grand Etat, & c'eſt pour cette raiſon que le S. Siege, qui a

erigé l'Evéché de Babylone en titre, y a attribué le Vicariat d'Hispaham, iusqu'à ce qu'il y ait plus d'ouverture pour y établir le titre; afin que cette Mission ayant un Evéque Catholique elle se soûtienne avec plus d'éclat parmy des peuples qui n'estiment que leur propre grandeur.

Pour ce qui regarde l'instruction de ceux qui voudroient faire ce voyage, il est bon qu'ils sçachent que sortant de Turquie on quitte un Estat de captivité, & qu'entrant en Perse on peut fort bien y étre vétu à la Françoise, les chapeaux mémes leur serviront de beaucoup pour les garantir des chaleurs. Il faut encore tenir pour maxime que c'est le mieux de marcher à petites iournées, de se nourrir honnestement, & de ne pas aller à pied, car sans cela on ne pourroit subsister. On doit encore se défier de ses truchements & des valets du païs, qui ordinairement sont larrons, & comptent les choses de moitié ou d'un tiers plus qu'ils ne les achetent. Le meilleur remede à cela c'est de loger chez quelqu'un des Religieux Missionnaires; qui sont tous fort charitables & officieux, & lors que l'on part les prier de prendre soin des provisions necessaires pour le chemin. Il ne faut point non plus apporter d'or en Perse pour le changer, par ce qu'il est à bas prix, & nous avons perdu sur chaque pistolle d'Es-

pagne vingt ſols ſix deniers : il y auroit moins de perte à proportion ſur les ſequins de Venize : mais toûjours il eſt bien mieux de changer ſon or à Baſſora, où il y aura moins de perte ; ſi l'on peut y apporter des piaſtres, il n'y aura point de dechet, au contraire les changeant à Baſſora en monnoye de Perſe, on y trouvera quelque profit. Que ſi l'on vouloit employer partie de ſon viatique en gros corail vermeil, ou en ambre iaune éclatant, on y trouveroit aſſez ſon compte ; l'on peut auſſi ſe pourvoir de quelques bonnes montres, qui vaudront autant comme elles coûteroient en France : cette forme de petit commerce étant neceſſaire pour avoir plus facilement & dans le beſoin la monnoye du païs.

CHAPITRE V.

Depart d'Hiſpaham de Mr de Beryte, iuſqu'à Gomeron.

SVivant la reſolution que nous avions priſe de continuer nôtre marche iuſqu'à la Chine par Gomeron, Surate, Maſulpatan & Tennaſſerin, &c. Nous partîmes d'Hiſpaham en la compagnie de Mr l'Agent d'Angleterre. Nous arrivâmes à Schiras le huictiéme d'Octobre, marchant toûiours de nuict : nous ſouffrions deux extremitez, un

grand froid durant la nuict, qui geloit l'eau dans nos bouteilles ; & durant le iour une chaleur intolerable: En ce chemin, quoy qu'il nous fallût toûiours décendre, neantmoins nous n'y trouvâmes qu'une montagne d'une hauteur & roideur extraordinaire, & il nous fallût décendre durant la nuit, non sans tõber plusieurs fois: nous seiournâmes quatre iours dans Schiras: Nous arrivâmes le vingt à Lara, où apres un iour de repos nous poursuiuîmes nôtre route iusqu'à Gomeron, où nous arrivâmes le trentiéme du méme mois ; nous employâmes en cette route trente iours de marche, & cinq de repos.

Le chemin d'Hispaham à Gomeron nous fut assez doux, & plus commode que nôtre entrée en Perse : Etant en la compagnie de Mr l'Agent d'Angleterre, nous n'étions point inquietez pour les peages. Il ne permit point que nous eussions d'autre table que la sienne : il ne nous fut pas possible de nous défendre de sa courtoisie. Tous les soirs nous logions dans des caravanceras, qui sont les hostelleries du pays : ce sont comme de grandes halles, divisées en petites chambres : on n'y trouve que le couvert & ce que l'on y porte. Les Persans sont fort curieux de faire bâtir de lieux en lieux ces caravanceras, & souvent en mourant ils laissent des aumônes

pour en bâtir de nouveaux, & pour reparer les anciens.

Nous tirions encore cét avantage de la bonne compagnie de Mrs les Anglois, qui estoit, de ne point craindre les voleurs, il est vray que la Perse est fort bien reglée pour ce point, & les Gouverneurs veillent d'autant plus à en nettoyer le pays de leurs Gouvernements, qu'ils sont obligez de répondre de tous les vols qui se font sur leurs terres. Nous en avons veu la preuve en nôtre voyage: Vn Portugais qui sçavoit l'ordre du pays, fut volé venant des Indes à Hispaham: il eût recours au Gouverneur qui ne le paya que de belles paroles. Ce Portugais alla se plaindre au premier Ministre du Roy, dont il obtint un ordre pour faire contraindre le Gouverneur, qui n'ayant pû trouver le voleur pour le des-interesser, luy fist present de deux beaux chevaux.

Lara, ou Lar, est une ville grande, & bien bâtie, defenduë de bonnes murailles, située sur le haut d'une montagne. Il y a un celebre Bazar, ou marché public, à tenir une foire. Ce Bazar est fort bien bâti, & on ne voit rien en France qui en approche. Il est fait de briques, coupé de quantité de ruës, belles, droites, claires, & toutes voûtées : c'est là qu'abordent les marchands des environs. Il y

a aussi quantité de fruits : mais les eaux y sont fort mauvaises, & causent des corruptions, & des maladies aiguës & mortelles. On attribuë à ces mauvaises eaux, qui durent presque jusques à Gomeron, certains vers d'une longueur prodigieuse, qui s'engendrent au dedans des cuisses, & des jambes : ces vers vivent cachez dans la chair & entortillez en rond. Quand on s'en apperçoit on fait une incision pour en trouver la teste : on l'attire avec un petit bâton fendu, puis on le tourne, & chaque jour en tournant on devide ce ver, qui souvent a six pieds de long. S'il venoit à se rompre, la partie qui resteroit causeroit une dangereuse corruption. Le remede à ces mauvaises eaux, est de se pourvoir de vin, ou de ne point boire d'eau, qu'elle ne soit soigneusement passée dans un linge.

M^r l'Agent d'Angleterre continuant ses civilitez, nous convia de si bonne grace, & avec tant d'amitié de loger en la maison de la Compagnie d'Angleterre, que nous y demeurâmes durant tout nostre sejour à Gomeron. Il nous permit de faire tous nos exercices, & mesme de dire la Messe sans aucun trouble. Quelques familles Chrétiennes y venoient l'entendre les jours de feste. Nous eûmes la consolation d'y instruire un garçon de quatorze à quinze ans,

& de le baptiser. Ie diray un mot pour les gens de nostre profession, qu'autant que Mrs les Anglois sont civils & officieux, autant sont-ils incommodes dans les instances qu'ils font pour obliger à boire : mais tant s'en faut qu'il faille craindre de leur faire une modeste resistance, nous sçavons qu'ils en estiment davantage ceux qu'ils voyent dans la retenuë, & leur plaisir seroit de surprendre un homme facile, pour s'en mocquer apres. La ville de Gomeron est peuplée de gens de toute sorte de Religions. L'air y est fort mauvais, & on peut la nommer la sepulture des Europeans. Quoy que nous y fussions au mois de Novembre, il y faisoit chaud, à fondre en sueurs. Les Hollandois quittent la ville en Esté, & võt jusqu'à Lara, dãs une belle maison qu'ils y ont, où nous logeâmes en passant.

Ie fus surpris lors qu'estant sous la ligne, & ayant le Soleil à plomb sur la téte je trouvay l'air plus doux, & la chaleur beaucoup moins piquante, que sur les côtes du sein Persique, où il fait quelquesfois des vents si chauds, qu'il semble que l'on étouffe plûtôt que l'on ne respire. Ceux-là se sont trompez grandement, qui ont creu que la Zone torride estoit inhabitable : ils ignoroient les secrets de la sagesse du Createur ; qui par la longueur des nuits, la fraîcheur des rosées, le

ſoufle continuel & reglé des vents agreables, la multitude des fontaines, & l'interpoſition des nuages, a ſceu ſi bien temperer cette partie du monde, qu'elle ne laiſſe pas d'eſtre fort commode pour l'habitation des hommes. Ainſi il faut remarquer que le plus ou le moins de chaleur n'eſt pas ſeulemẽt cauſé ſelõ la proximité du Soleil, mais ſur tout ſelon la ſituation des lieux, la diſpoſition des montagnes, la qualité des terres & des vents qui y regnent dans les ſaiſons. Quelque deſir que nous euſſions de ſortir du mauuais air de Gomeron, nous n'en pûmes partir que le 29. Novembre.

Le temps propre pour ſe rendre à Gomeron, afin de s'embarquer pour Surate, eſt depuis le mois de Novembre, juſques au commencement de Mars, ainſi nous avons reconnu que ſi par quelque empéchement ceux qui entreprendront ce voyage, ne pouvoient pas ſe rendre à Baſſora dans le mois d'Octobre; pour prẽdre l'occaſion des vaiſſeaux Anglois ou autres, qui võt à Surate, ils pourroient aucunemẽt ſuppléer à cela, parce qu'il part ſouvent des barques des Maures & des Gentils de Baſſora pour Gomeron, & toûjours, & en tout temps pour Banderric, & pour Bandercongo, dans leſquels deux derniers ports on rencontre toûjours occaſion pour aller à

Gomeron. Il eſt vray que cette occaſion n'eſt pas ſi commode ny ſi aſſurée que celle des Anglois, & tout le monde nous diſſuadoit de la prendre : Cependant ayant experimenté cette navigation avec ces ſortes de perſonnes, nous croyons que l'on s'en peut bien ſervir, en cas que les autres viennent à manquer.

Les frais des voyages dans la Perſe ſont à fort bon marché, ne nous ayant coûté pour le port de cent mains, qui ſont environ cinq cent cinquante de nôtre poids de France, que dix piaſtres depuis Hiſpaham iuſqu'à Gomeron, ſans étre obligez à aucune nourriture, ny de mulets, ny de muletiers : Vn homme qui va ſur un bas ou ſur une demie charge de mule, eſt compté pour trente-vne mains ; s'il veut avoir une mule à ſoy, on le fait payer pour ſoixante ou ſeptante mains, qui eſt à peu pres les deux tiers de vingt piaſtres & demie : Quant à la dépence de bouche, elle eſt auſſi à un prix fort moderé, parce qu'il ſe faut contenter de manger du ris, quelques fruits, des herbages, ſi ce n'eſt que l'on trouve par intervale quelque volaille, ou quelque morceau de chévre ou de mouton.

On paye pour le paſſage de Gomeron à Surate quinze piaſtres par teſte, outre cela on fait encore payer ſelon la coûtume de ces

quartiers, la place que l'on occcupe dans les Vaiſſeaux, qui plus, qui moins, ſelon les lieux : nous délivrâmes au Capitaine ſoixante piaſtres pour les droits du paſſage de quatre perſonnes que nous étions, & vingt-vne piaſtres pour nos places : Ceux qui viendront apres nous ſe ſouviendront de convenir avec le Capitaine pour ce paſſage, & pour les places, & du lieu qu'ils auront dans les vaiſſeaux avant que de s'embarquer.

Mr l'Agent d'Angleterre continua toûjours de nous obliger par ſes civilitez, & apres avoir receu de luy tant de bien-faits il fut impoſſible à Mr de Beryte de luy faire accepter un preſent qu'il voulut luy faire.

Nous eûmes durant nôtre paſſage juſqu'à Surate vn ſpectacle qui ne nous fournit pas moins d'occaſion de rire que de compâtir à la ſimplicité ſuperſtitieuſe d'un Gentil, à qui ſa Loy donnoit tant d'horreur de toucher de la chair de pourceau, qu'un Marinier Anglois luy en ayant ietté au viſage par deriſion, ce pauvre homme crût avoir contracté une ſoüillure fort criminelle; & pour l'expier & la nettoyer il vouloit à toute force ſe precipiter en la mer, il en fut empéché, mais ceux de ſa Loy pour y ſuppléer, prirent quantité de ſceaux d'eau qu'ils luy verſoient ſur la teſte, afin d'effacer au

plûtôt

plûtôt la tache & l'infamie qu'il avoit encouruë. Les Mariniers Anglois se mirent de la partie, & de long-temps homme ne fut si bien lavé ny si bien purifié.

CHAPITRE VI.

Arrivée de Mr de Beryte à Surate, & sa marche par les Indes.

NOus arrivâmes au Port de Süali le vingt-troisiéme Decembre, distant de Surate, de quatre ou cinq iournées : je décendis avec Mr l'Agent des Anglois, pour aller au plûtôt à Surate prendre âvis des RR. PP. Capucins des moyens de nous garantir de la rigueur des Doüaniers de cette ville, que j'éprouvé telle que l'on nous l'avoit representée ; je ne fus pas si-tôt entré à la Doüane avec quelques autres Marchands Anglois, que ces gens-là nous visiterent avec tant d'exactitude, qu'il n'y avoit plis ny replis, ny endroits sur nous qu'ils ne foüillassẽt d'une maniere tout a fait choquante : ils vous feroient presque dépoüiller pour mieux chercher : D'abord que l'on expose un coffre ils le renversent, ils visitent premierement le coffre, puis ils deployent par le menu tout ce qui est dedãs, & font l'estimatiõ telle qu'il leur plaît, qu'un Secretaire registre, sur le pied de laquel-

le il faut payer : ils couperent en morceaux iuſqu'à du ſavon ; de crainte que l'on n'y eût caché des pierreries ou des perles ; c'eſt ce qu'ils recherchẽt avec plus de ſoin à cauſe des groſſes Doüanes qu'ils en font payer. Le ſeul remede eſt de ſouffrir, ou de faire venir de Surate par quelque chemin détourné, un amy qui emporte ſecretement ce que vous avez de pretieux.

Ils prennent 4. pour cent de l'or monnoyé ou non monnoyé, 2. pour cent de l'argent, 4. pour cent de tout ce qui eſt ſujet à eſtimation: s'il y a quelque choſe de curieux, il eſt malaiſé qu'il échappe, ou ils le prennent, ou ils n'en payent que ce qu'ils veulent: C'eſt en cette occaſion qu'il y a lieu de pratiquer à la lettre ce conſeil de nôtre Seigneur, que ſi on vous dépoüille il ne faut pas reſiſter.

Auſſi-tôt que nous fûmes à Surate, nous allâmes trouver les RR. PP. Capucins François, qui y ſont ſeuls Miſſionnaires fixes. Quand ils connurent qui nous étions, ils ſe mirent en devoir de nous aſſiſter : Vn d'eux emprunta le caroſſe du Commandeur des Hollandois, & par ſes conſeils & par ſon credit nous fit éviter une partie des rigueurs de cette terrible Doüane : En ſuite il nous mena loger en leur petite maiſon, qui eſt une hoſpice de charité pour tous les Miſ-

ſionnaires qui vont & viennent aux Indes.

Nous fûmes grandement édifiez de la bonne converſation de ces Peres, qui eſt vrayement Religieuſe & Apoſtolique. Il y a pluſieurs années qu'ils travaillent dans Surate ; ils ſont en eſtime aupres de tous, méme des Anglois & des Hollandois : ce qui leur attire plus de veneration, c'eſt l'application qu'ils ont à l'exercice de leurs fonctions, le bon exemple qu'ils donnent,& l'éloignement qu'ils font paroître des choſes temporelles.

Ce fut en ce temps que Mr l'Evéque de Beryte receut de Goa l'âvis des ordres qui étoient venus de Portugal aux Gouverneurs des Indes de ſe ſaiſir des trois Evéques François ; & de les envoyer à Lyſbonne à la premiere occaſion : cette nouvelle ne fiſt aucune impreſſion ſur l'eſprit de Mr l'Evéque de Beryte, tant parce qu'il n'étoit point obligé de paſſer par les terres dépendentes de Portugal pour continuer ſa route, que parce qu'il eſtoit preparé à tous les accidens qui luy pourroient arriver.

Pluſieurs voulurent l'intimider par la crainte de ces ordres, mais il a paſſé outre ſans s'étonner, croyant que puiſque l'Egliſe luy avoit donné Miſſion pour la Chine ; c'étoit à luy de tout ſouffrir pour s'y rendre, ne doutant point que Dieu ne le garantît des oppo-

ſitions dont on le menaçoit.

Nous avons appris depuis que ces ordres ont esté obtenus du Roy de Portugal à l'instance de quelques particuliers des Indes, ſous ce pretexte, qu'il étoit injurieux à la nation, Portuguaiſe, qu'on employe d'autres qu'elle à la predication de la Foy, parmy ces peuples de l'Aſie; & que ce qu'elle a executé autrefois pour l'établiſſement de la Religion dans les Indes, ſemble bien meriter, qu'on luy faſſe un droit, de ne ſe ſervir que d'elle à l'excluſion de tous autres pour continuer cette predication.

Ce n'eſt pas à moy d'examiner en ce lieu cette pretention, je ſçay le reſpect qu'on doit à tout ce qui vient de la part des Puiſſances Souveraines. Ie diray ſeulement que les conſequences que l'on veut tirer de ce droit pretendu, peuvent bien favoriſer la Nation qui les âvance, mais quelles peuvent auſſi extrémement preiudicier aux progrez de la Foy dans la ſuite. L'experience n'a fait voir que par des exemples trop funeſtes, les inconveniens qui arrivent quand on fait dépendre la publication de la Foy d'une ſeule Nation, parmy des peuples infideles, qui ne luy ſont point ſoûmis, puiſque ſouvent ils perſecutent les Predicateurs, & les baniſſent, non tant en haine de la Religion qu'ils publient, que de

la Nation qui paroist les envoyer; ce qui cause aussi-tôt des ombrages. C'est pourquoy le S. Siege s'est toûjours reservé la liberté d'envoyer successivement chez les Nations infideles qui ne dépendent que de leurs Princes legitimes, les Predicateurs qu'il y juge les plus propres, selon les ouvertures que permet la divine Providence. C'est elle qui ayant appellé les Evéques François en ces derniers temps, les ayant conduits au travers des Indes, & les ayant maintenus contre l'effort de leurs ennemis, au milieu de plusieurs dangers, fait connoître par de claires preuves, qu'elle veut les employer à la conversion des peuples du grand Empire de la Chine, dont elle leur a ouvert la porte, comme nous verrons dans la suitte de cette Relation.

Durant nôtre sejour à Surate, Mr de Beryte fut invité par les RR. PP. Capucins de faire les Saintes Huiles, de confirmer environ six vingt personnes, & de donner le Baptéme à trois Infideles.

Pour l'instruction des Voyageurs, il est bon de remarquer que le prix de l'or dans les Indes est different de celuy de Perse, où sur chaque pistolle d'Espagne nous perdîmes vingt-trois sols six deniers, au lieu que dans les Indes nous gagnions trois sols.

Surate est une grande Villle, riche à cause

de ſon commerce, où abordent des gens de tous les endroits de la terre : Les Anglois y envoyent tous les ans des Vaiſſeaux, ce qui eſt une commodité aſſurée pour ceux qui voudroient venir en ce pays, ou y adreſſer des paquets ou autres choſes : ils ne ſont que ſix ou ſept mois en leur navigation, & ne ſont point difficiles à obliger ceux qui s'adreſſent à eux. Quoy que Surate ſoit peuplée de riches Marchands, il eſt pourtant mal bâty & ſans défence, ce qui a été cauſe de ſa ruïne. Vn nommé Sivagi ſujet du Mogol, qui s'eſt depuis quelques années revolté, l'ayant ravagé l'an paſſé; en ſorte que le dégât qu'il y a fait a été eſtimé à trente millions. Les Maiſons des Hollandois & des Anglois étans fortes & bien munies, ont été exemptes de la fureur de ce Capitaine, par la bonne reſiſtance que les uns & les autres luy ont faite.

Il eſt difficile de parler exactement de la Religion des Indes, à cauſe de la diverſité des ſectes. Le Prince, la Cour & preſque toute la nobleſſe, eſt Mahometane ; les autres ſont Gentils & Idolâtres; & quoy que les plus éclairez d'entr'eux advoüent l'exiſtence & la providence d'un Dieu, dont toutes choſes dépendent : ils ne laiſſent pas de rendre un culte religieux aux Idoles : c'eſt choſe horrible quand on entre dans

leurs Temples, de voir les monſtrueuſes figures de leurs Idoles, qui repreſentent des animaux compoſez de toutes ſortes d'eſpeces; & on ne ſçait lequel eſt le plus étrange, ou de conſiderer ſur un autel une béte dont la teſte eſt d'un ſanglier, les cornes d'une vache, la queuë d'un crocodyle & les pieds d'un griffon, ou de voir des peuples en devotion rendre des reſpects à une ſi hideuſe figure, qui les rempliroit de frayeur ſi elle venoit à remuer & à faire paroître le moindre ſigne de vie.

Leur plus celebre Prophete s'appelle Ram, quelques-uns l'honnorent comme Dieu, d'autres pour s'excuſer d'Idolâtrie, diſent qu'ils honnorent Dieu qui reſide en ſa perſonne, quand ils ſe saluënt ils prononcent le nom de ce Ram.

Ils honnorent fort un certain arbre qui a une proprieté aſſez remarquable; qui eſt que ſes branches étant longues & ſe penchant à terre, elles prennent racine, d'où il ſort un autre arbre qui pareillement iette des branches qui font le méme effet, ainſi ſucceſſivement le premier arbre par ſes branches multipliées, forme comme un bois que ces Gentils croyẽt avoir quelque choſe de ſacré.

Ils ont de certains lieux plus celebres où ils font leurs pelerinages: ſur tout ils vont

au Gange, dont ils croyent que les eaux ont pouvoir de nettoyer les pechez. Il y a à Bengale un Idole celebre ; c'eſt aſſez pour étre ſaint que d'y avoir fait un voyage : On rend des honneurs particuliers à certains iours à cet Idole, & avec tant de ſuperſtition & de fureur, que quand on le porte en public ces peuples ſe tiennent heureux de ſe ietter ſous les roües du chariot:& s'ils en ſont bleſſez ou écraſez, ils ſe croyent les plus fortunez du monde : ils ont auſſi des communautez qui ſont employées au culte des Idoles, & qui ſont regies par des Superieurs : Nous en vîmes un à Surate, dont la converſation nous parût fort douce & honnéte. Ces communautez ont leurs exercices & leurs heures de meditation reglées, mais ils ne croyent pas que ce ſoit une diſtraction durant qu'ils la font de prendre du tabac.

La Morale qu'ils enſeignent eſt aſſez conforme à la iuſtice, comme de ne faire tort à perſonne, d'étre miſericordieux, de garder les cinq ſens, de crainte d'ouvrir la porte au peché, de nettoyer ſon ame des mauvaiſes penſées, de s'adonner à la priere, & ſur tout de tenir ſes mains nettes du ſang des animaux.

Ils ne croyent pas qu'il y ait un plus grand crime que d'ôter aux animaux la vie que Dieu leur a donnée, & que l'on ne peut

leur rendre apres les en avoir privez. A peine peut-on croire iusqu'où va leur ſimplcité & leur ſuperſtition en ce point. Ils retiennent ſouvent leur reſpiration de crainte d'attirer quelque innocent moucheron qui approcheroit trop prés de leur bouche. C'eſt pour cela auſſi qu'ils n'allument pas volontiers des chandelles, de crainte que le moucheron imprudent ne vienne s'y brûler, d'autres avant que de s'aſſeoir nettoyent l'endroit avec grand ſoin pour en éloigner iuſqu'aux plus petites beſtiolles.

Vne des bonnes œuvres qu'ils pratiquent de temps en temps, eſt de racheter à prix d'argent la vie des animaux que les Chrétiens & les Mahometans deſtinent à leur nourriture: Aux iours plus ſolemnels ils vont trouver les Gouverneurs, & leur font de grands preſens pour obtenir qu'ils faſſent défence que durant huict iours on ne tüe aucun animal. Quand les Portuguais n'ont point d'argent, ils attrappent quelques oyſeaux, les portent dans les rües, & diſent qu'ils les vont rôtir pour leur dîner: Ces bonnes gens les rachetent, pouſſez du zele de leur ſuperſtition. C'eſt ce qui fait que la vie qu'ils menent eſt fort ſobre & maigre, ne ſe nourriſſant que de ris, d'herbes & de legumes.

Leurs ſectes ſont la pluſpart differentes

entr'elles, non ſeulement par la diverſité des opinions & des ceremonies, mais auſſi par la diverſité de l'auſterité, & chacune eſt ſoigneuſe de ſe diſcerner des autres par des marques exterieures. Il y en a qui ont pour regle de ne manger que ce qu'ils apprétent de leurs propres mains, ce qu'ils font avec bien des myſteres, qui ſont ſi badins que je n'oze les rapporter: car il faut que ce ſoit dans un certain lieu & non pas dans un autre; il ne faut pas qu'ils ſoient veus de perſonne; ils s'enferment dans un eſpace qu'ils limitent avec un cercle, hors duquel ils n'ozent ſortir, durant qu'ils preparent ce myſterieux manger. Ie laiſſe pluſieurs autres choſes, de crainte d'ennuyer le Lecteur.

De toutes les ſectes, celle des Brachmanes eſt la plus eſtimée, comme étant la plus ſpirituelle. Elle croit auſſi poſſeder un degré de nobleſſe qui la releve au deſſus de toutes les autres ſectes; & pour ſe faire connoître, elle porte une marque particuliere, qui eſt un bâton, avec une banniere blanche, qui ſignifie la chaſteté qu'ils font profeſſion de garder. Ce ne ſeroit jamais fait, ſi je voulois décrire par le menu les particularitez de ces ſectes; l'auſterité des unes, ou l'extréme pauureté des autres eſt ſi pleine de vanité, que chacun en fait parade à l'envy. Nous l'apperçeûmes

bien, car lorſque ces pauures volontaires, nous demandoient l'aumône, c'étoit avec tant d'orgueil, qu'ils ſembloient nous menacer. Le Prince qui regne aujourd'huy dans l'Empire du Mogol, a bien fait voir quelle idée on doit conçevoir de ces Religieux Mandians : Comme il étoit un des fils de l'Empereur, & que durant pluſieurs années il avoit fait profeſſion d'étre fakir, c'eſt à dire homme retiré du monde, s'ennuyant à la fin de ſa retraitte, il forma le deſſein de ſe ſaiſir de l'Empire au prejudice de trois freres qu'il avoit, il trouva moyen d'engager à ſon party les Religieux de ces ſectes qui profeſſent la mendicité & l'auſterité. Il en compoſa une armée, avec laquelle il eſt venu à bout de ſes deſſeins, & poſſede aujourd'huy ces grands Eſtats, que l'on nomme les Indes. Mais ce ſeroit m'égarer de mon ſujet, & je reprens la ſuite de nôtre voyage depuis Surate.

Nous apprîmes là que dés que le mois de Mars eſt venu, il ne faut plus parler de voyager aux Indes, à cauſe des pluyes exceſſives qui rẽdent les chemins inacceſſibles pendãt 4. mois.

Pour prevenir ce temps, nous hâtâmes nôtre depart de Surate : ces pluyes ſont preſque continuelles; & quoy que ce ſoit alors que les Indes ont le Soleil à plomb, c'eſt pourtant la ſaiſon de l'Hyver, lequel eſt bien

different du nôtre, qui eſt cauſé par l'éloignement du Soleil, & celuy-la par ſa proximité. Nôtre Hyver dépoüille les arbres de leurs verdures, la terre de ſes moiſſons, & ſemble devoir éteindre toute la nature par la rigueur du froid & des glaces qui l'accompagnent. Mais l'Hyver des Indes a des effets tout contraires : Il rend la fertilité à la terre, les feüilles aux arbres, & cauſe le renouvellement de toutes choſes. Nous ſortîmes de Surate le vingt-uniéme Ianvier 1662. & en quarante-vn iours de marche par terre ſur des chariots du pays, nous traverſâmes pluſieurs Provinces de l'Empire du Mogol ; & le ſixiéme Mars nous arivâmes à Maſulpatan afin de ne pas manquer les Vaiſſeaux Mores, qui en ce temps vont à Tennaſſerim.

Nous loüâmes quatre chariots pour nous & nôtre petit équipage : On nous conſeilla de prendre deux valets & trois hommes de défence pour garder la nuict nos chariots & nous-mémes, qui devions y loger à chaque giſte, les Habitans du pays n'oſant iamais recevoir un Chrétien dans leurs maiſons, de peur de prophanation. Les chariots dont on ſe ſert dans les Indes ſont aſſez commodes : ils ſont couverts comme nos caroſſes d'Europe, ils n'ont que deux roües iuſtement poſées ſous le corps du chariot, qui demeure élevé

au dessus des roues : ils sont tirez par des bœufs du pays qui sont agiles, & vont fort viste, pour les gouverner on leur attache une bride dans les nazeaux, que l'on perce à cet usage dés qu'ils sont petits.

Les Anglois & les Hollandois qui ont dans Surate des carosses faits à la façon d'Europe, les attelent de ces bœufs, qui ont les iambes hautes & gréles, pour leur dõner de la grâce on orne leurs cornes de houpes de diverses couleurs ; on les garnit d'or, d'argent & de cuiure: Durant nôtre marche nous eûmes beaucoup à souffrir de la superstition des Indiens, qui ne nous voulûrent iamais vendre aucune volaile, sçachant bien que nous la demandions pour luy ôter la vie : Il faut donc se contenter de la nourriture du pays, qui peut bien suffire quand on n'est pas malade. Les Indes abondent en villages, où l'on trouve le ris, les legumes, les fruits, & méme du pain de froment. Dans les grandes Villes on se pourvoit des autres choses. Les Mahometans les vendent à bon compte : Ce n'est pas que sur les chemins, malgré la rigueur des Bagnanes on ne puisse se pourvoir de gibier, puisqu'il s'en trouve par tout en telle quantité que l'on peut aisément faire bonne chasse, comme le pays est chaud, il y multiplie beaucoup, & la superstition des Gentils fait que l'on ne luy fait point la guerre.

Sur nôtre route nous vismes diverses for-

tereſſes que la nature & l'art ont renduës de tres-difficile priſe; la plûpart étant ſituées ſur des rochers hauts & en pluſieurs endroits ſi bien eſcarpées que des murailles ne ſont pas plus droites. La pluſpart de ces fortereſſes ſont à preſent occupées par le rebelle Syvagi, dont nous avons déja parlé.

Nous paſsâmes à la veuë d'Oletabal bâtie ſur un rocher tout rond; on nous aſſura que cette ville a trois rangs de fortes murailles, qui font le tour du rocher: La premiere muraille enferme toute la ville & le rocher. Et la ſeconde une partie de la ville. La troiſiéme enferme l'extremité la plus élevée du rocher qui environne une autre partie de la ville, en ſorte qu'il ſemble que ce ſoient trois villes l'une dans l'autre, la plus haute ville défendant la deuxiéme, & la deuxiéme la troiſiéme; au haut du rocher il y a un magazin muny de toutes ſortes de proviſions.

Nous arrivâmes à Noringabal: Si la largeur de cette ville égalloit ſa longueur, que nous fûmes quatre heures à paſſer, elle ſeroit plus grande que Paris.

Nous y demeurâmes un iour pour avoir un nouveau paſſe-port, qui ne nous coûta rien, quoyque nous fiſſions offre de le payer aux Officiers qui nous l'accorderent avec beaucoup de civilité.

Ie ne puis obmettre de remarquer en ce

lieu le bon ordre & la discipline de la milice du grand Mogol : Nous campasmes une nuict au milieu de cinq mil Cavaliers, tant s'en faut que nous en ayons receu la moindre insulte, à quoy la qualité d'étrangers sembloit nous exposer, que nous ne receûmes pas méme la moindre inquietude, & ne perdimes rien ny de nos hardes, ny du repos de la nuit que nous passames au milieu de nos charettes en toute assurance : Au sortir de la ville comme nous manquames de montrer nôtre passe-port aux soldats qui étoient en garde ils coururent apres nous, nous soupçonnant d'étre espions ; mais ayant fait voir nôtre passe-port, ils nous traitterent avec civilité & se contenterent d'un petit present.

Nous arrivames à Deder ; mais cette ville étant d'importance, & une clef de la frontiere de l'Etat du Mogol, nous n'y pûmes entrer: Elle est sur une éminence, les murailles en sont belles & hautes, & couvrent toutes les maisons, elles sont chargées de tous côtez d'artillerie, & de pieces de fonte d'une grandeur extraordinaire. De toutes les villes que nous avons considerées, celle-cy nous a paru la plus reguliere ; Il nous y fallût payer le droit ordinaire par chaque chariot. Nous entrames dans les Etats du Roy de Golconde, & peu de temps apres dans la Ca-

pitale, qui porte le méme nom.

Il y a grande liberté en ce pays pour les Etrangers, ce qui nous obligea de renuoyer les hommes armez que l'on nous avoit conseillé de prendre à Surate pour l'assurance de nostre marche : Nous payames à Golconde, tant pour avoir un passe port, que pour l'entrée & la sortie de nos chariots, sept livres dix sols pour cent.

Golconde est une des plus belles Villes des Indes & des mieux basties ; elle est grande comme Roüen, mais elle est située dans un air bien plus pur, les rües sont droites & larges ; & les maisons sont presque egales : Au milieu de la ville il y a un édifice Royal, où sont renfermées comme d'illustres esclaves, les femmes du Roy, qui est Mahometan. Elles ne sortent iamais de ce lieu-là ; & ce Palais étant fort élevé, & ayant trois étages, la seule liberté qu'elles ont est de considerer la grande rüe de la ville, & tout ce qui s'y passe.

Au de-là du pont, l'on void sur une éminence le Palais où loge le Roy : il paroist magnifique ; on nous assura que les pentures, les verroux & ses barreaux sont d'or massif. Cela se peut croire d'un Roy qui possede en sõ Etat la mine de diamans, dont il tire des richesses qui égallent celles des plus grands Princes.

La mine dont on tire les diamans est à trois

ou

ou quatre iournées de Golconde, dans un pays ſterile; & parmy des montagnes d'un accés aſſez difficile. Pour trouver les diamans on prend de la terre que l'on croid propre à les former, qui eſt rougeatre, entrecoupée de veines blanches & remplies de cailloux; & de motes dures. On diſpoſe proche des endroits que l'on veut foüiller, une terre qui ſoit unie & égale: on y porte celles que l'on a tirées de la mine; on l'étend doucement, & on la laiſſe expoſée au Soleil durant deux iours; lors qu'elle eſt aſſez deſſechée, on la bat pour la reduire en poudre, & criblant cette terre ils trouvent les diamans, & reconnoiſſent les cailloux où la nature les a enchaſſez. Le Roy afferme ces mines ſix cent mille écus; le droit reſervé de tous les diamans qui paſſent dix Carats; il a des Officiers pour veiller à ce que ceux qui foüillent la mine ne les détournent. Il ſe trouve des diamans qui vont à trente-cinq & quarante Carats, & c'eſt là ſon grand treſor.

Nous obſerverons en ce lieu-cy pour l'inſtruction des voyageurs, que ſur le change de l'or, qu'on fait à Golconde, on gagne ſur chaque piſtolle douze ſols, & l'on peut gagner davantage ſur les écus d'or, les lys de France, & vieux ſequins de Veniſe.

CHAPITRE VII.

Suite de nôtre Voyage iuſqu'à Maſulpatan.

NOus arrivâmes à Maſulpatan le ſixiéme Mars ; cette ville eſt un port ſur la côte de Coromandel, ſituée au ſeiziéme degré. Il nous falloit paſſer ſur un pont de bois, qui a bien un mille de long, fort-bien entretenu : D'eſpace en eſpace il a de petits degrez pour décendre en bas. Sans ce pont il ſeroit impoſſible d'arriver à Maſulpatan, à cauſe que la marée venant à monter, couvre un grand pays marécageux où cette ville eſt ſituée. Vn de nos valets, qui étoit allé devant pour nous loüer une maiſon, s'adreſſa à un Chirurgien François qui étoit au ſervice de la Compagnie d'Hollande, il nous envoya un ſerviteur Hollandois, pour nous venir ioindre à la porte de la ville; cela fit que l'on nous prît pour des Hollandois ; & nous évitames la Doüane, parce que les Anglois & les Hollandois ne payent point de Doüane des marchandiſes qu'ils font paſſer, moyennant d'autres conditions dont ils ſont convenus avec le Roy de Golconde. On ne peut manquer de trou-

ver des François en cette ville, qui eſt le principal port du Royaume de Golconde, & qui n'eſt pas neantmoins des plus commodes, car à proprement parler, il n'y a point de port, mais ſeulement une plage ou rade où les Vaiſſeaux ſe mettent à l'ancre, éloignez de la Ville de plus de quatre heures de chemin; & encore ne peut-on embarquer les marchandiſes ſi l'on ne part de grand matin, à la faveur d'un vent frais qui s'éleve de terre & de la marée quand elle eſt pleine, cela n'empéche pas encore que pour peu qu'il faſſe de vent, & que la mer ſoit agitée, les bâteaux chargez ne touchent ſur le ſable; & pour lors on ne pourroit éviter le naufrage, s'il y avoit en cet endroit quelque pierre. Les environs de la ville ſont marécageux; les murailles n'en valent rien, le dedans de la ville eſt remply de quantité de petites maiſons preſſées & ſerrées les unes contre les autres, les rües ſont étroites & tortües, à la reſerve du quartier où demeurent les Mahometans les plus riches, où il y a de grandes maiſons bien bâties, & qui font quelques rües fort conſiderables. C'eſt une ville bien peuplée & riche, à cauſe du concours des Marchands qui y abordent de toutes parts. Les Anglois & les Hollandois y ont de grandes factoories ou comptoirs, les Etrangers ne s'ac-

commodent que difficillement à cet air, & luy payent presque tous un fâcheux tribut: On est saisi d'une dissenterie ou flux, causé par les mauvaises eaux que l'on y boit; il est vray que l'on y trouve un autre boisson qui pourroit passer pour un petit cidre, c'est une liqueur que ceux du pays tirent de certains palmiers qui ne portent point de dattes; on coupe une branche assez proche du tronc, ou bien on fait une incision à l'écorce de l'arbre, par où distille continuellement une liqueur blancheatre, & qui fait de la mousse ou écume comme de la bierre; pour recevoir cette liqueur ils attachent un pot de terre au bout de la branche ou à l'ouverture de l'incision; & tous les matins ils vont recueïllir cette liqueur, laquelle ils portent aussi tôt vendre, pour ne la pouvoir conserver plus d'un iour sans se gaster & s'aigrir. Ainsi ils la donnent à bon marché, ils nomment cette liqueur Tari ou Sur, & s'en seruent pour faire lever la paste, au lieu de nôtre levain: Ils ont encore une autre boisson qu'ils tirent d'une autre espece de palmiers, qui portent un fruit que l'on nomme Cok ou Coko, & que les Portuguais apellent Lagnas, quand elles sont encore fraiches & tendres; c'est dans ces Cocos que l'on trouve une eau blanche & douce, mais il faut étre accoûtumé à toutes

ces liqueurs, & je croy que les meilleures ne sont pas si bonnes que l'eau de la riviere de Seine pour la santé : L'air y est pendant quatre mois de l'année extremement chaud, & pendant dix ou douze iours d'une façon insupportable ; car l'air est tellement échauffé par les ardeurs du Soleil, qu'à peine peut-on durer la main sur les murailles, qui n'étant que d'une simple planche de bois, sont aussi tôt penetrées du rayon, & aussi brûlantes au dedans de la chambre que par dehors, le vent n'y contribuë pas moins ; car il est si chaud qu il suffoque, & l'on n'a point d'autres moyens pour vivre en ce tẽps-là, que de demeurer renfermez & à l'abry du vẽt dans les maisons où l'on iettte incessamment de l'eau de tous côtés, pour rafraichir les murailles & temperer l'air. Cette incommodité ne dure que peu de iours, & seulemẽt environ 8. heures chacun de ces iours, avant & apres le midy. Cela arrive au mois de May : voila cõme Dieu a voulu faire acheter cherement aux Marchands les richesses qu'ils cherchent dans les pays étrãgers, & combattre l'ardeur extreme qu'ils ont pour le gain par d'autres ardeurs extremes, puisqu'il est facile de voir qu'aux lieux où les Europeans se sont le plus attachez pour faire leur commerce, c'est là où la chaleur est le plus insupportable, comme à

Baſſora, Comoron, Ormus, Maſcati, Maſul-patan, &c.

Le pays ne laiſſe pas d'étre bon & fertile, la terre y portant deux ou trois fois l'année diverſes ſortes de grains; & comme les naturels du pays ſe contentent de fort peu de choſe, ſoit pour leurs maiſons, ſoit pour leurs vétemens, ſoit pour leur nourriture: Il y a abondance de vivres & à bon marché; ce qui fait auſſi qu'ils ſe rendent pareſſeux, & que le peuple ſe cõfiant à la bonté & à la fertilité de la terre, ſe met peu en peine d'amaſſer, d'où vient que quand il ſurvient quelques années de ſterilité par le defaut des pluyes, les peres & les meres ſont ſouvent contraints de vendre leurs propres enfans, pour trouver de quoy ſubſiſter; & ordinairement ils ne trouvent pas à les vendre à ceux de leurs pays, Mais ſeulement à des étrangers, leſquels ſe ſervant de l'occaſion apportent du ris & du bled dans la côte, pour rapporter des eſclaves en échange: & cela a ſi vil prix qu'ils trouvent ſouvẽt des enfans pour un ou deux écus.

On nous donna un âvis en cette ville au ſuiet duquel ie ſuis bien aiſe d'en donner un autre: Pluſieurs gens nous conſeillerent de donner nôtre argent à certains Marchands qui vont de Maſulpatan à Tennaſſerim, ſoûs l'aſſurance que ces negotians nous donne-

roient trente-cinq pour cent de profit, & ne manqueroient de nous rendre à point nommé nôtre argent avec ce gain, dés que nous serions à Tennasserim. Ie n'examine pas en ce lieu si cela se peut pratiquer en conscience, c'est l'usage du pays : I'âvertis seulement qu'on se mettroit fort en hazard de n'avoir ny le principal, ny ce grand profit, dont on flate les nouveaux venus pour les surprendre : Car étans arrivez à Tennesserim, nous apprîmes que les correspondans de ces bons negotians qui avoient promis des gains si considerables, étoient tellement pauvres, bien que l'on nous eût fait sonner fort haut leur credit, qu'asseurément nous eussions été contraints de repasser à Masulpatan pour courir apres nôtre argent : il ne faut donc pas se laisser charmer aux promesses de ces grands profits, outre qu'il est toûjours messéant à un Ouvrier Evangelique d'en accepter aucun qui ne luy vienne par des voyes non seulement permises, mais encore hors de tout soupçon de n'étre pas assez pures & conformes à la sainteté de sa condition. Durant nôtre sejour à Masulpatan, nous nous informâmes avec beaucoup d'exactitude de l'état de la Religion dans le Pegu, & si de-là on ne pouvoit pas se rendre à la Chine par terre. Nous apprîmes de tous ceux qui a-

voient demeuré dans Ava, Capitale de Pegu, que le Roy, quoy qu'Idolâtre, y permet l'exercice de nôtre sainte Religion que les Prêtres des Idoles & le peuple y écoutent avec joye les mysteres de nôtre sainte Foy, qu'il ne reste que d'y envoyer de dignes sujets qui ne cherchent que l'interest de Dieu, & le salut du prochain. Quant à ce qui regarde le passage d'Ava à la Chine, il est constant qu'il n'y a que vingt iournées par terre : Il est vray que ce chemin ne se pouvoit faire du temps que nous étions à Masulpatan, à cause de l'expresse défence du Roy de Pegu, qui ne vouloit pas que personne frequentât cette route pour la cacher au Tartare dont il redoutoit l'approche craignant qu'ayant occupé la Chine, il ne portât ses conquestes en ses Etats : C'est la raison qui durant ces dernieres années a empéché les Missionnaires & les Voyageurs de tenir cette voye, qui seroit facile de Masulpatan & de tous les ports situez sur les côtes de Coromandel iusques dans les Provinces Occidentales de la Chine : Mais comme cette défence n'est que par précaution; il n'y a pas d'apparence qu'elle dure toûjours, ce qui confirme cette verité, est que dans Ava il y a un grand nombre de familles Chinoises habituées, qui sont venuës de la Chine au Pegu par terre.

CHAPITRE VIII.

Embarquement de Masulpatan pour Tennasserim.

NOus sejournâmes vingt iours à Masulpatan, plusieurs bons Catholiques & entr'autres les RR. PP. Ephrem & Zenon Capucins qui sont à Madraspatan, forteresse qui appartient aux Anglois, nous inviterent de les aller visiter, nous assurant que nous ferions mieux de differer nostre embarquement iusqu'au mois d'Aoust suivant, que la saison seroit plus commode, & la navigation moins perilleuse: Cependant le desir de nous rendre au lieu de nos Missions ne nous permit pas de differer nostre voyage, nous partîmes le vingt-sixiéme Mars du port de Masulpatan sur un Vaisseau More. Nostre navigation fut douce & sans tempéte, nous souffrîmes seulement d'ennuyeux calmes, sur tout quand nous eûmes le Soleil au Zenit. Nous employâmes trente-trois iours en ce passage, & le vingt-huictiéme d'Avril nous moüillâmes au port de Merigui distant de quinze lieuës de Tennasserim: Plusieurs considerations nous obligent de rendre graces à

Dieu du bon-heur de nostre navigation, nous étions si mal équipez, que nostre vaisseau n'eût pû resister à une tempéte un peu forte. Nostre Pilote étoit un Portugais, mais peu habile, & qui méme ne vouloit pas étre instruit, de peur de manifester son peu de capacité; de sorte qu'ayant à se pourvoir d'un sous-pilote, il nous confessa qu'il avoit choisi le plus ignorant, de crainte (disoit-il) d'avoir un maistre au lieu d'un compagnon. Les vaisseaux Mores sont toûjours mal équipez, de plus, la mer que nous passâmes est fort orageuse, & plusieurs vaisseaux y font naufrage.

La conduite de nostre Pilote fut si mauvaise, que bien que favorisé d'un beau temps, il pensa nous mener échoüer au milieu des funestes Isles Andamans, qui sont fort redoutées en ces mers, à cause de la cruauté des Sauvages qui les habitent. Nous étions préts de donner dans la plus septentrionnale, quand un particulier qui sçavoit le pays apperceut (quoy que de nuict) le peril où nous étions: le Pilote en fut remply d'effroy, & avec sa sonde reconnût que nous étions proche de la terre, ainsi retournant promptement au midy, nous passâmes au milieu de ces Isles: c'étoit fait de nous si nous eussions brisé à terre, car les habitans en sont si faroûches

qu'ils mettent à mort & massacrent sans pitié les étrangers qui abordent leurs Isles, ou qui y sont portez par la tempeste, & font aussi-tot bonne chere de ceux qu'ils ont tuez.

Vn vaisseau qui partit en méme temps que nous du port de Masulpatan, éprouva la barbarie de ces gens-là; car ayant manqué d'eau & mal pris la route, il resolut d'aller s'en pourvoir dans quelqu'une de ces Isles. On fit descendre dans une chaloupe 37. personnes des plus resolus, entre lesquels il y avoit quelques Portugais: à peine eurent ils mis pied à terre, qu'une petite armée de ces Sauvages vient fondre sur eux, se saisissent d'abord de la chaloupe qu'ils brisent en pieces, puis les attaquent à coups de fléches, & quoyque les gens du vaisseau fussent fort bien armez, ils furent tous massacrez sur le champ, & rôtis & grillez, pour assouvir la fureur de ces barbares, un seul échappa dans le bois, & la nuit se retira à la nage dans le vaisseau, qui n'ayant pu se pourvoir d'eau, fut contraint de retourner à Masulpatan, parce qu'étant au dessous du vent, quoyque plus proche du port de Meriguy, il crut pouvoir y arriver en moins de temps. Quelques vaisseaux Hollandois qui vouloient reconnoître ces Isles, n'y furent pas mieux receus; car dés

qu'ils eurent mis à l'ancre à distance de ces Isles, ils se virent inopinément assiegez d'une multitude effroyable de petites barques, pleines de gens armez de fléches, qu'ils tirerent incessamment sur eux, & les obligerent à se retirer.

Les Isles Andamans sont en grand nombre, & s'étendent du Septentrion au Midy, depuis le degré de latitude, jusques En toutes ces mers il n'y a que ces Sauvages insulaires qui soient ainsi cruels, les autres peuples qui sont dans les terres fermes, soit de Siam, soit de Bengale, sont doux & traitables, font accueil aux étrangers, & trafiquent librement avec eux. Au reste de quatre vaisseaux qui partirent de Masulpatan en méme temps que le nôtre, luy seul a été exempt de tout accident; tous les autres ayant éprouvé diverses fortunes fâcheuses.

Durant nôtre route nous n'eûmes pas beaucoup à souffrir pour le corps; nous ésuyâmes pourtant de grosses pluyes; & comme nous avions le Soleil à plōb, par intervalles, nous souffrîmes d'extraordinaires chaleurs. Ce qui nous affligea & perça le cœur de douleur, fut la necessité que nous avions de voir les étranges superstitions que les Gentils, les Mores & autres pratiquoient à nos yeux pour

obtenir un vent favorable : Se trouvant incommodez par les calmes, ils eurent recours à leurs divinitez, d'abord ils fabriquerent un petit vaiſſeau de deux pieds & demy, avec ſes cordages, voiles & mats, qu'ils remplirent de proviſions, puis le jetterẽt en mer, & le ſuivirent de veuë tant qu'ils purent, ne ceſſant de jetter de grands cris : Cela ne ſuffiſant pas, ils eurent recours aux charmes & aux pacts, attachant de tous côtés de certains billets. Enfin ils firent une proceſſion, où tout l'équipage du vaiſſeau ſe trouva, chacun marchant en ordre avec de petits bâtons à la main qu'ils frappoient en cadence. Vn vieillard venerable ſuivoit cette Proceſſion, & encenſoit chaque maſt, tous eſtans en rang, & répondans avec un chant fort déſagreable, aux prieres qu'il recitoit. Ils allerent par toutes les chambres, nous empéchâmes qu'ils n'entraſſent dans la nôtre, les aſſeurant que nous pririons nôtre Dieu en nôtre particulier, qui étoit le Seigneur du Ciel & de la terre, & qui diſpoſoit de toutes choſes, ſelon les ordres de ſa Sageſſe. Saint François Xavier eut un ſemblable tourment à endurer. Nous tâchames d'offrir en ſecret, nos cœurs au Dieu vivant & eternel ; ce nous fut une peine plus grande qu'il ne ſe peut dire, de voir tant de prophanations,

ſans pouvoir les empécher, & d'entendre toutes les nuits, & preſque à chaque heure, le ſignal qu'un Mahometan donnoit à la compagnie du vaiſſeau, d'invoquer ſon malheureux Prophete.

Cependant il falloit prendre patience, & nous ne pouvions nous empécher de craindre que le mauvais eſprit qui poſſedoit ces gens là, ne leur miſt dans la téte que c'étoit nous qui arrétions le vent, & retardions la navigation, c'eût été aſſez que de le propoſer, pour étre immolez à leur fureur. Dieu par ſa bonté nous a retirez de ces dangers. Si-tôt que nous fûmes arrivez à Meriguy, les doüaniers qui ſont là établis pour l'intereſt des droits du Roy de Siam, vinrent viſiter nôtre vaiſſeau, faire procez verbal des perſonnes & marchandiſes qui y étoient, aprés quoy ils envoyerent un extrait de tout ce qu'ils avoient trouvé, au Gouverneur & aux Officiers de Tennaſſerim, qui donnent leurs ordres comme bon leur ſemble. Soit que le vaiſſeau monte juſqu'à Tennaſſerim, ſoit que l'on débarque les marchandiſes & les perſonnes dans les petits bâteaux, il faut toûjours avoir permiſſion, n'étant jamais permis à perſonne de voyager dans les terres du Roy de Siam, ſans paſſe-port du Gouverneur & des Officiers du lieu où on

aborde. La longueur des gens de ce pays étant extréme dans toutes leurs expeditions, nôtre vaiſſeau ne put arriver à Tenaſſerim plûtôt que le 19. May. Ayant eu dés le méme jour main-levée de nos perſonnes, nous allames deſcendre au logis du R. P. Iean Cardoza Ieſuite, Portugais de nation, qui pour ce ſujet avoit eu la charité d'envoyer au devant de nous ſa petite barque. Le lendemain nous eûmes licence de tirer nos hardes, leſquelles ayant été viſitées par le Gouverneur & par les Officiers aſſez legerement, ils ne s'arréterent que ſur des chapelets de corne peints de rouge, qu'ils crûrent étre de corail, dont ils prirent les droits du Roy, qui ſont de huict pour cent, que l'on pretend toûjours en eſpece, & iamais en eſtimation, comme on fait ailleurs : on ne foüille perſonne, on ne prend rien de l'argent monnoyé, & il n'eſt pas difficile à ceux qui voyagent de cacher les petites curioſitez que l'on apporte d'Europe, pour employer aux preſens que l'on eſt obligé de faire en pluſieurs occaſions. Les curioſitez conſiſtent en quelques montres, de petits tableaux, des ouvrages de Mathematique, des chapelets d'ambre & de corail, ces choſes ſervent à acrediter les Europeans. Les frais depuis Maſulpatan iuſqu'à Tennaſſerim pour noſtre fret & pour nos har-

des, n'ont pas été grands ; n'ayant coûté pour cinq personnes que nous étions qu'environ quarante-deux piastres.

Apres deux iours de sejour dans la maison du R. P. Cardoze, que nous trouvâmes chargé du soin de deux Eglises, iusqu'à ce qu'on luy eût envoyé quelqu'un en la place de celuy qui avoit le soin d'une des deux, & qui étoit mort dés le mois de Ianvier precedent nous allâmes loger en la maison de ce défunt Pere, où nous demeurâmes tout le temps que nous restâmes à Tennasserim. N'ayant pas été possible ny iugé à propos, de taire la qualide Mr de Beryte. Il fut prié par ce bon Religieux & par les Chrétiens qui étoient sous sa conduite, d'administrer le Sacrement de Confirmation, ce qu'il fist le Mercredy & le Samedy des Quatre-Temps de la Pentecoste: Cependant comme nous étions pressez d'avancer toûjours chemin, il nous fallût bien faire des efforts pour obtenir nos passe-ports, que nous n'obtinmes qu'avec peine, & moyénant dix écus pour en faciliter l'expedition. Ce fut là que nous apprismes au vray l'avanture des vaisseaux dont i'ay parlé, dont le premier qui portoit tous les ordres & les lettres des RR. PP. de la Compagnie de Iesus pour tous ces quartiers, a fait naufrage ; on a crû le méme d'un autre, à cause du long-temps

qu'il

qu'il y avoit qu'il étoit party, ſans en avoir receu aucune nouvelle : Vn troiſiéme a été tout à fait mal-traité par la tempéte, & reduit à l'extreme neceſſité: & des deux autres celuy dans lequel nous étions, a été exempt de toute infortune. Le peu de ſejour que nous avons fait à Tennaſſerim, ne nous a pas empéchez de nous informer des diſpoſitions qu'il y auroit à introduire la Foy dans ces quartiers. Il n'y manque qu'un nombre ſuffiſant d'ouvriers.

Tout le pays de Tennaſſerim fait profeſſion du Paganiſme & de l'Idolatrie, & vit dans une extréme ignorance des choſes de Dieu & du ſalut eternel. Nous allâmes rendre viſite à quelques-uns de leurs principaux Prétres, qu'ils appellent des Talapoins, avec un deſquels nous entrâmes en conference ſur les points de ſa croyance, par le moyen d'un interprete. Nous trouvâmes ce pauure homme tout plein de tenebres, de contradictions, & d'abſurditez; & ſur chaque propoſition qu'il nous faiſoit, nous n'en pûmes tirer d'autre raiſon, ſinon qu'il eſtoit ainſi écrit dans leurs livres. Au reſte il témoigna écouter avec aſſez de ſatisfaction, tout ce que nous luy propoſâmes de la majeſté du Createur, Seigneur univerſel de toutes choſes, de la ſainteté du Chriſtianiſme, de la fin derniere, & de la vie

future, & des moyens d'y arriver : Il nous fit entendre qu'il faisoit cas des Chrétiens, & qu'il croyoit leur Religion bonne, sans neantmoins condamner la sienne, & que l'estime que l'on fait en ce pays de la sainteté de la Religion Chrétienne, est la seule cause pour laquelle on y souffre en toute liberté ceux qui la professent. En effet la liberté ne peut pas estre plus grande; on y entend les cloches, on y voit les Eglises ouvertes, on y chante le service divin, & l'on y préche publiquement, sans aucune contradiction. C'est ce qui nous fait assurer que l'on peut fort bien cultiver cette terre, & la rendre Chrétienne, en y envoyant de dignes ouvriers, à quoy l'on sera peut-estre dautant plus excité, que les Estrangers sont bien receus en ce pays-là, & que le voyage soit par terre ou par mer n'en est pas difficile.

CHAPITRE IX.

Voyage de Tennasserim à Siam.

LE trentiéme de Iuin nous commençâmes nôtre voyage pour la ville capitale de Siam, qui se nomme en langage du pays,

Ioudia, & que nous appellons Siam. Nous voguâmes sur la riviere avec trois petits batteaux couverts de fueilles de palmier qui avoient chacun trois hommes pour les conduire: ces batteaux sont faits ordinairement tous d'une piece, de gros & grands arbres creusez par le feu, qui ont bien vingt pieds de long; Ils sont fort propres pour ces rivieres, qui sont rapides, & entrecoupées de sauts: c'est pourquoy les batteaux estant exposez à de rudes secousses, seroient bien-tôt brisez, s'ils estoient faits de diverses pieces. Comme l'on manque en France d'arbres de cette grosseur, il seroit difficile d'imiter l'artifice de ces batteaux, qui ont cela de commode qu'ils coûtent peu de façon. Nous donnâmes pour chacun environ douze écus: il faut preparer son manger, & dormir dans ces batteaux, estant trop perilleux de descendre, & de s'arrester à terre, à cause que ce sont des bois continuels remplis de lions, de sangliers, de tygres, & d'autres bestes carnacieres. Nous remontasmes la riviere avec bien de la peine, à cause de la rapidité de son cours, & des chûtes d'eau qui l'entrecouppent. C'est alors qu'il faut que les bateliers se mettent dans l'eau, pour faire monter les batteaux à force de bras, les uns les tirant avec des cordes, les autres les poussant avec de longues cannes, d'autres les

portant quasi sur les épaules, tant il est difficile de rompre l'impetuosité de l'eau, qui passe entre des rochers, & court comme celle des écluses de nos moulins. C'est ce qui fut cause du naufrage du batteau qui portoit Mr l'Evéque de Beryte, & un de ses Ecclesiastiques, avec les principaux coffres de nostre bagage. Les bateliers n'ayant pû soûtenir la violence de l'eau, le laisserent aller au gré des flots; & il s'alla briser à un grand arbre renversé dans le courant de la riviere. Dieu permit que Mr de Beryte rencontra cét arbre, pour s'y sauver heureusement, & se trouua dessus comme à cheval, & eut le loisir de voir abîmer son batteau & tout ce qui estoit dedans, cependant comme cét arbre estoit grand & avoit ses branchages cachez sous les eaux, la pluspart du bagage en fut soûtenu; de sorte que l'on en retira la meilleure partie, principalement la cassette, où estoient les papiers de consequence, Mr de Beryte avec son Ecclesiastique demeura assez de temps suspendu sur le tronc de cet arbre, battu de tous côtez des flots impetueux de cette riviere. Mais Dieu voulut, pour une nouvelle grace, qu'un batteau décendît du haut de la riviere: il fit signe aux bateliers de venir à luy, & convint avec eux pour le mener à Ialinga, dont il n'estoit éloigné que de

trois lieuës. Ce naufrage nous fut une preuve ſenſible de la protection de Dieu ; car ſans la rencontre de cét arbre, Mr de Beryte qui ne ſçait point nager, eſtoit perdu ſans reſource. Entre les choſes que nous ne pûmes recouvrer, ſe trouverent nos paſſe-ports ; ce qui obligea l'Eccleſiaſtique qui accompagnoit Mr de Beryte de retourner ſur ſes pas à Tennaſſerim, pour en faire expedier de nouveaux ; & enfin nous nous trouvâmes tous à Ialinga, qui eſt un village bâty dans une petite vallée fertile & agreable. Nous y loüaſmes une maiſon faite de cannes, & couverte de fueilles : c'étoit aſſez pour nous mettre à l'abry des pluyes qui eſtoient continuelles, & pour nous donner le loiſir de reparer les reſtes de noſtre naufrage. Nos petites curioſitez ſe trouuerent alterées ; ce qui nous fait donner cét avis, qu'il faut enfermer tout ce que l'on veut porter en des coffres forts & bien clos, qui puiſſent reſiſter à l'eau, & mettre en des boîtes d'airain tous les papiers d'importance, étant difficile de ne pas faire quelque naufrage, même dans les chemins qui ſont ſouvent ou inondez ou traverſez de faſcheux torrents.

Ce fut en ce temps-là que Mr de Beryte voulant accommoder un different qui eſtoit ſurvenu entre noſtre interprete, nos char-

tiers & d'autres chartiers du pays qui étoient yvres, qu'il receut trois coups de baston d'un de ces yvrognes : & ce fut en ce temps qu'il commença de se reconnoître pour Missionnaire, puisqu'il avoit eu le bien de souffrir quelque chose en satisfaisant aux devoirs de sa vocation.

Nous partîmes de Ialinga le vingt-septiéme jour de Iuillet, & le troisiéme jour de marche nous arrivasmes au village de Menam, où il faut montrer les passe-ports que l'on a de Tennasserim, comme celuy du Gouverneur de Ialinga : l'on ne donne rien lors qu'on n'est pas marchand : nous trouvasmes de nouvelles difficultez dans ce chemin de terre, & plus importunes que celles que nous avions éprouvées sur l'eau.

Il nous fallut marcher presque toûjours à pied, les charrettes dont nous nous estions pourveus étans bien plus propres à tourmenter les voyageurs qu'à les soulager. Il semble que ce soient des bieres, plûtôt que des chariots, car ces machines n'ont par l'endroit le plus large qu'environ trois pieds, & un peu moins par le plus étroit, il faut s'emboiter là dedans ; & elles sont posées sur un essieu, qui passe au travers de deux grandes roües, lesquelles venant souvent à se renverser à cause de l'inégalité des chemins, la charrette n'est

plus tirée par le mouvement de la circonference de la roüe, mais par l'extremité du moyeu. Alors il se rompt toûjours quelque piece de cette méchante machine : ce qui retarde extremement le voyage, de sorte que nous aimions bien mieux marcher à pied au travers des bouës, & des torrents. Nos charrettes nous servoient d'hôtelleries durant la nuit ; & comme souvent nous campions au milieu des eaux, on ne peut croire la rude guerre que nous faisoient les sangsuës, qui croissent en grand nombre en ces terres chaudes & humides, nous en estions continuellement assaillis, & avec tant d'importunité, qu'elles nous tiroient toûiours du sang, nôtre industrie ne pouvant suffire à nous en garantir entierement. Nous eûmes encore à souffrir de la part des bétes feroces, qui nous effrayoient le jour, & nous faisoient la guerre la nuit. Pour nous en defendre nous batissions tous les soirs une forteresse, qui étoit composée de nos charrettes mises en rond, ou en triangle : les bœufs qui les tiroient & nôtre bagage mis au milieu. Souvent il nous falloit fortifier nôtre camp de quelques hayes d'épines : nous ne laissions pas d'entendre roder autour de nous des lions, des sangliers, des rinocerots, & sur tout de cruels tygres, qui livrent une furieuse guerre aux bœufs ;

en ſorte que ces bétes étoient toutes effrayées à l'approche de ces tygres. Nous faiſions tirer des coups d'arquebuze, & faiſions des feux toute la nuit pour les écarter ; chacun étoit obligé de faire la ſentinelle à ſon tour; nous dormions cependant à l'aize au fond de nos petits tombeaux portatifs, ſans beaucoup nous agiter faute d'eſpace;& nous nous accoûtumions ainſi peu à peu aux fatigues & aux incommoditez qui ſont attachées à nos emplois. Durant le jour nous n'étions pas tout à fait exempts de la guerre des animaux : Les elephants qui ſont frequents au royaume de Siam, nous livroient de continuelles allarmes ; car rien n'épouvante ces bétes: Quand on en fait rencontre, il ne faut ny leur reſiſter, ny s'enfuyr : on ſe tient paiſible, ou l'on s'écarte tant ſoit peu du chemin, comme par reſpect que l'on porte à ce noble animal, qui ſouvent, ſans prendre garde aux perſonnes, continuë ſa route, rompant avec ſa trompe les extremitez des branches des arbres. Que s'il vient droit à vous, la pratique eſt de luy preſenter quelque choſe, comme un chapeau, une caſaque, ou quelque linge, qu'il ſaiſit avec ſa trompe, dont il ſe jouë, & comme s'il eſtoit content de cét apparent hommage qu'on luy rend, il paſſe outre. Que s'il eſt en colere, l'unique remede eſt de tour-

ner inceſſamment derriere luy vers le côté gauche, dautant que naturellement il ne ſe tourne jamais de ce côté-là, mais à droit, & le temps qu'il eſt à ſe tourner à cauſe de ſa peſanteur, donne aſſez de loiſir pour grimper à quelque haut arbre, ou pour ſe jetter en quelque foſſe ; ou de monter ſur quelque eminence eſcarpée ; ſi tout cela manque, ſe tenant toûjours à ſa queuë, & tournant auec luy, il ſe laſſe, & vous donne moyen d'échapper.

Le pays de Siam eſt tout entrecouppé de rivieres, & de gros ruiſſeaux que les pluyes font déborder ; de ſorte que ſouvent ne trouvant point de paſſage, ny de ponts, ny de batteaux, nous étions contraints de nous baigner malgré nous, & de paſſer des guez inconnus ſans guide.

Au ſortir du village de Menam, aprés avoir mis quelques jours à deſcendre une mõtagne ſi roide qu'il falloit lier les roües de nos charrettes, nous entrâmes dans un pays tres agreable ; & qui en comparaiſon de celuy dont nous ſortions, nous parut comme un nouveau monde, tant l'air y eſtoit pur, les campagnes unies, bien cultivées & fertiles. Ce climat nous ſembla ſi temperé, que bien que nous euſſions le Soleil à plomb ſur la téte, en ſorte que pour connoître s'il étoit

midy, nous n'avions qu'à prendre garde si l'ombre de nos chapeaux couvroit nos pieds ; toutesfois la chaleur ne nous incommodoit point, quoy que nous marchassions à pied : peut-estre que nous commencions déja à nous accoûtumer aux chaleurs de la zone torride où nous étions depuis neuf mois.

Six jours apres nous arrivâmes à Coüir, petite ville quarrée ; les murailles en sont de charpenterie, elle a bien deux cent maisons ; on nous y demanda nos passe-ports, sans nous faire rien payer : nôtre truchement qui estoit Mahometan creut faire plaisir au Gouverneur de l'avertir qu'étant Chrétiens & Prétres, nous donnerions ce que l'on nous demanderoit. Ce Gouverner nous fit demander trois teels, qui valent vingt-deux livres dix sols, nous ne laissâmes pas de prendre congé de nous mémes, sans rien donner, & ne fûmes suivis de personne. Deux jours aprés nous arrivâmes à Pram, où il nous fallut encore montrer nos passe-ports. Il y a quelque trafic en cette ville, à cause de la riviere qui est grande, & du voisinage de la mer. De Pram nous arrivâmes en cinq jours à Pipili le treziéme d'Aoust. Cette ville est grande, & a des murailles de briques, nous marchâmes presque toûjours dans l'eau, & nos charretes

flottoient plûtôt qu'elles ne rouloient : nous enfoncions ſouvent juſques à la ceinture en des fondrieres cauſées par les pluyes, qui en ces quartiers ont une merveilleuſe force à penetrer & détremper la terre, & à la rendre fertile. Auſſi-tôt que nous fûmes arrivez à Pipili, nôtre premier ſoin, aprés celuy de nous loger, fut de dreſſer un Autel, pour dire la ſainte Meſſe le jour de l'Aſſomption de la glorieuſe Vierge. Ce bon-heur fut ſi grand pour nous, qu'il nous fit aisément oublier toutes nos fatigues & toutes nos peines, qui n'en ont que le nom, mais qui en effet sont de veritables ſujets d'une extréme conſolation. Le lendemain nous nous embarquaſmes dans un batteau, pris exprés pour nous conduire à Siam, capitale du Royaume, pour le fret duquel nous payaſmes quinze écus. Nous marchaſmes environ un jour entier juſqu'à la mer, puis allant terre à terre environ vingt-quatre heures de marche, nous vinſmes à l'embouchure de cette grande & belle riviere de Siam, que nous montaſmes toûjours juſqu'au iour de nôtre arrivée, qui fut le vingt-deuxiéme du méme mois. Nous ne reſſentîmes d'autres ſouffrances exterieures en ce petit voyage, que la perſecution de certaines petites moûches fort piquantes, qui paroiſſent auſſitôt que le Soleil eſt couché, &

qui ne s'en retournent que sur les sept à huit heures du matin. Durant tout ce temps-là il n'est pas possible qu'un homme puisse dormir, parce qu'on est perpetuellement occupé à se deffendre de la guerre que font ces petits animaux, dont le nombre est infiny.

CHAPITRE X.

Relation sommaire du Royaume de Siam.

LE sejour d'un an que nous avons esté obligez de faire dans Siam nous a donné le temps de nous instruire des particularitez du pays, c'est pourquoy nous en ferons la description plus exacte que des autres lieux où nous n'avons fait que passer.

Le Royaume de Siam a plus de trois cent lieües de longueur du Septentrion au Midy, mais il est plus étroit de l'Orient à l'Occident.

Du côté du Septentrion il est borné par le Pegu, du côté du Couchant par la mer du Gange, du Midy par le petit Estat de Malaque, qui fut premierement enlevé au Roy de Siam par un de ses Vassaux, qui étant foi-

ble ne pût le deffendre contre les Portugais, & qui l'ont possedé plus de soixante ans ; les Hollandois en possedent aujourd'huy la principale forteresse qu'ils prirent sur les Portugais du temps de leurs guerres contre les Hollandois. Du côté d'Orient, il a pour bornes d'une part la mer, & de l'autre les montagnes qui le separent de Camboje & de Laros.

La situation de ce Royaume est avantageuse à cause de la grande étendüe de ses côtes, se trouvant comme entre deux mers qui luy ouvrent passage à tous les pays voisins. Ces côtes ont cinq à six cent lieües de tour, on y aborde de toutes parts, du Iapon, de la Chine, des Isles Philippines, de Chiampa, de Camboje, des Isles de Iava, de Sumatre, de Golconde, de Bengale, & de toute la côte de Coromandel. Pour cette raison les Hollandois y ont leurs magazins, & les Anglois les y ont rétablis en mille six cent soixante-deux.

Le Royaume est partagé en onze Provinces ; sçavoir Siam, Martavan, Ternacerim, Iansalom, Keda, Pera, Ior, Paam, Parana, Ligor, Siara.

Ces Provinces avoient autrefois la qualité de Royaumes, elles sont aujourd'huy sous la domination du Roy de Siam, qui leur donne

des Gouverneurs qu'il destituë comme il luy plaist.

Siam est la principale Province & donne son nom à tout le Royaume, & à la ville capitale qui est située au quatorziéme degré & demy de latitude, sur une riviere parfaitement belle qui porte les vaisseaux tout chargez jusqu'aux portes de la ville ; quoy qu'elle soit éloignée de la mer de plus de soixante lieües.

La Province de Martavan est située au Nord-oüest de celle de Siam dont la ville principale est située au seiziéme degré, & porte le méme nom que la Province entiere, ce qui est commun à toutes les autres Provinces. Ternacerim suit Martavan tirant vers le Midy & au Sud-oüest de Siam, elle est située à l'onziéme degré.

Iansalom est scituée sous le huitiéme degré, Keda au sixiéme, Pera qui est terminé par l'Estat de Malaque est sous le quatriéme, suit la Province de Ior dont la capitale de méme nom est située au deuxiéme degré & à quelques minutes, & enfin tournant la côte & remontant à Siam suivent les Provinces de Paam, Patana, Ligor & Siara. Ces quatre dernieres peuvent encore retenir le nom de Principautez, dautant que les Gouverneurs ne dépendent pas absolument du Roy de

Siam, mais ſeulement luy payent quelque tribut, de ſorte que ce qui compoſe proprement l'Etat de Siam ne s'étendant que depuis le ſeptiéme degré juſqu'au dixhuitiéme ne tient que deux cent ſeptante-cinq lieües d'étendüe depuis le Midy juſqu'au Septentrion.

Tout le Royaume joüit d'un air aſſez pur, les Etrangers s'y accoûtument aiſément & s'y portent aſſez bien, & quoy qu'il y faſſe chaud en quelques ſaiſons, la chaleur n'en eſt pas mal-ſaine comme ailleurs Les côtes de la mer ſont aſſez peuplées, on y voit force villages & des villes que le commerce rend conſiderables, le terroir n'en eſt pas ſeulement fertil, mais encore fort bien cultivé, à cauſe de la facilité qu'ont les habitans de debiter leurs danrées aux Etrangers qui les viennent acheter de divers endroits. La péche du poiſſon qui fait la principale nourriture du pays y eſt merveilleuſement abondante. Ce qui contribuë à la fertilité du pays, ſont les inondations des rivieres cauſées par des pluyes qui durent 3. ou 4. mois de l'année, & qui tiennent les campagnes, qui ſont aſſez unies, toutes noyées: c'eſt une regle generale que plus l'inondation eſt grande, plus abondantes & heureuſes ſont les recoltes des Siamois qui ne ſe plaignent jamais que de la trop grande ſe-

chereſſe. Le ris qui eſt leur principal aliment & leur froment n'eſt iamais aſſez arroſé; il croît au milieu de l'eau, & les campagnes où on le cultive reſſemblent plûtôt à des marêts, que non pas à des terres qu'on laboure avec la charuë. Le ris a bien cette force que quoy qu'il y ait ſix ou ſept pieds d'eau ſur luy il pouſſe toûiours ſa tige au deſſus, & le tuyau qui la porte s'éleve & croît à proportion de la hauteur de l'eau qui noye ſon champ. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'on ne cultive point le froment en ce pays qui veut une terre ſeche & moderément humectée.

Quoy que tout le pays de Siam ſoit fertil, il y a cependant bien des terres en friche & negligées faute d'habitans, qui ont été extremement diminuez par les guerres precedentes, outre que les Siammois étans ennemis du travail n'aiment que les choſes aiſées, & laiſſent incultes de fort belles campagnes que nous avons paſſées, qui produiroient à merveilles, & ſeroient capables de nourrir un grand peuple ſi on les faiſoit valoir. Ces plaines abandonnées & ces épaiſſes forêts qu'on voit ſur les montagnes ſervent de retraite aux elephans, aux tigres, aux bœufs & vaches ſauvages, aux cerfs, aux biches, aux rhinocerots & autres animaux qui s'y trouvent par bandes.

Le

Le Royaume de Siam étant riche de tant de biens que l'Autheur de la nature luy a donnez, il invite les Marchands étrangers à le venir visiter pour leur faire part de ses richesses. Il y a peu de villes dans tout l'Orient où l'on voye assemblées plus de Nations differentes qu'à Siam, on y parle plus de vingt langues differentes.

On trouve dans Siam beaucoup d'or, mais il est de bas aloy; de l'argent, de l'étain, du plomb, de l'acier, du salpétre, de fort belle yvoire dont on fait grand trafic; des cuirs & des peaux de cerf bien preparées, de l'Indigo, du bois de Sapaon pour les teinturiers, les forêts en sont remplies. On y achete le poivre, le benjoin, la gomme laque, le ris & quantité de fruits qui sont fort excellents. Cette abondance de biens attirant chez eux le commerce, ils ne manquent point aussi des choses qui croissent ailleurs & qui leur sont apportées par les vaisseaux du dehors, car les Siamois ne sont pas grands navigateurs, & ne vont gueres en haute mer.

Ils se passeroient fort bien du commerce de leurs voisins, dautant que trouvant déja chez eux tout le necessaire, ils se mettent peu en peine de tout le reste, qui n'est qu'une superfluité importune à leur égard. Ils sont seu-

lement curieux d'avoir des étofes de ſoye bien travaillées, dont ils ſe parent aux jours de feſte & de ceremonie.

CHAPITRE XI.

Des fruits du Royaume de Siam.

RIen ne fait tant connoître la bonté d'un pays que la varieté, la delicateſſe, & l'abondance des fruits qui y croiſſent : je feray donc le denombrement des principaux de ceux que j'ay veus & goûtez au Royaume de Siam.

Ie commenceray par le plus eſtimé qui eſt le Durion, ce fruit eſt de la groſſeur & de la figure d'un melon ordinaire, l'écorce en eſt dure & raboteuſe, il croiſt au haut du tronc de l'arbre au deſſous des branches, & parce qu'il ſeroit difficile de l'ouvrir à cauſe de la dureté de ſon écorce lors qu'il eſt meur, la Nature a voulu qu'il s'ouvrît de luy-méme par le bas en trois ou 4. endroits, on acheve de le rompre avec force : on trouve dans ce fruit des morceaux d'une certaine chair tendre & delicate enfermée en de petites cellules, cette chair égale la neige en blancheur, & ſurpaſſe en la delicateſſe de ſon goût tout

ce que nous avons de meilleur en Europe, & aucun de nos fruits n'en approche : chaque Durion porte cinq, ſix, ſept & huit de ces morceaux de chair blanche, la figure eſt comme celle d'une amande verte, mais quatre ou cinq fois plus groſſe. Ce qui eſt de ſingulier en ce fruit merveilleux, eſt que ſon odeur eſt fort deſagreable & méme inſupportable d'abord qu'on la ſent, reſſemblant à celle d'une pomme pourrie. Ce fruit eſt extremement chaud, les Europeans qui en mangent avec excés ſont contraints pour moderer l'ardeur qu'il cauſe d'aller incontinent ſe baigner.

Vn autre fruit non moins eſtimé ſont les Iacques, ſa groſſeur eſt comme celle d'une citroüille, c'eſt pourquoy il ne croiſt qu'au tronc de l'arbre. Il renferme en ſon écorce une chair jaunâtre & ferme & d'un goût aigre-doux fort agreable : cette chair tient à un noyau gros comme le poûce, quand on entr'ouvre ce fruit avec un coûteau, il en ſort un lait ſi gluant, qu'on n'en peut nettoyer le coûteau qu'avec de l'huyle & la pierre ; on ne mange pas ce fruit s'il n'eſt preparé, quand on en mange trop il cauſe un flux purgatif qui pourroit nuire à la ſanté ſi on ne l'arrétoit en diligence, à quoy la Nature toûjours ſage a pourveu, mettant le remede à cette

mauvaiſe qualité dans le fruit méme qui la cauſe. Ce ſont ces noyaux où eſt attachée la chair ; on les prend rôtis ; & ils ſont ſouverains pour cét effet ; une Iaque a quelquefois juſqu'à cent de ces petits noyaux.

Les Mangouſtans ſont de la groſſeur d'une petite orange commune. L'écorce eſt d'un rouge enfoncé par le dehors, mais plus clair par le dedans, toute unie, tendre, & qui renferme une liqueur & une chair ſemblable à celle de l'orange, mais beaucoup plus agreable. Les oranges de Siam ſurpaſſent en bonté celles que nous avons en Europe, méme les oranges que nous nommons de Portugal n'en approchent pas, on les mange comme on fait les pommes, mais avec moins de crainte que la trop grande quantité ne nuiſe, elles durent ſix mois l'année.

Il y a auſſi des figues, mais de differente eſpece de celles d'Europe, ce fruit ſeroit plus eſtimé s'il n'eſtoit tres-commun dans tout le pays de Siam, où il s'en voit de tant de ſortes & en telle abondance, qu'elles ſe donnent preſque pour rien. Elles ſont de differentes grandeurs, les unes ſont longues comme la moitie de la main, les autre comme la main entiere, elles ont trois poûces en rondeur, leur diverſité en goût n'eſt pas moindre, leur douceur égale celle du ſuccre, & leur odeur

est fort agreable ; il y a neantmoins de ces figues qui n'ont aucune odeur.

L'arbre qui porte ce fruit a cela de particulier qu'il n'a point d'autres branches que de grandes fueilles à l'extremité du tronc, qui ont souvent une aûne & demie de longueur ; cette fueille sort du tronc & y est attachée par un tendon qui est fort, elle est verte & épaisse, c'est pourquoy elle sert à bien des usages, comme à enveloper tout ce qui se porte au marché, & souvent de nappes & de serviettes pour la table : chaque fueille sortant de cét arbre fait comme une branche, quelques-uns ont crû que c'étoit de ces fueilles dont se couvrit Adam. Cét arbre a encore cette proprieté bien remarquable qu'il ne produit qu'une fois du fruit, c'est pourquoy il pousse tous les ans un rejetton de son pied qui luy succede, & qui croît si promptement qu'en moins d'un an il devient un arbre parfait, qui produit son fruit en la quantité & dans la perfection qui luy est convenable; ainsi cét arbre se renouvelle tous les ans, & comme il meurt bien-tôt, la Nature a pourveu que celuy qui luy succede croîsse en fort peu de tẽps. Ie m'étẽdrois à décrire les merveilles du cocos, si je ne sçavois que les Autheurs qui parlẽt des Indes se sont appliquez à en represẽter avec soin toutes les proprietez. Il n'y a point

d'arbre en toute la nature qui soit utile à tant de choses, & qui fournisse à plus d'usages. Son tronc sert à bâtir les maisons, son fueillage à les couvrir, on fait des cordages de son écorce; des vaisseaux à boire & à contenir des liqueurs, de la coque qui enferme son fruit, qui fournit pour boisson une liqueur blanche qui est agreable, & pour manger une chair ferme & savoureuse qui ressemble aux noisettes, dont on exprime une huile fort bonne ; enfin sa fueille estant tissuë fait des panniers assez forts & commodes méme pour contenir de l'eau, & cét arbre seul est un abregé de merveilles & de commoditez pour la vie des hommes.

L'Aréca est un fruit de la grandeur & figure d'une grosse prune, son écorce renferme plusieurs filets où se trouve une noix assez dure qui ressemble à celle de la muscade, son goût est fort acre, mais elle fortifie l'estomach. De ce fruit joint à la fueille de betlé on fait une composition avec de la chaux d'écailles d'huitres brûlées, aussitôt qu'on en a un peu mâché, les lévres paroissent teintes d'une couleur vermeille, les Siamois & les autres peuples de ces Regions usent presque à toute heure de cét aréca, qu'ils estiment souverain pour la santé à cause qu'il ayde la digestion, fortifie

la chaleur naturelle, & corrige l'humidité des aliments qui leur ſont ordinaires, qui ſont le ris qui eſt froid & humide, le poiſſon, les fruits & l'eau pure qui leur ſert de boiſſon: on voit les riches comme les pauvres depuis le matin juſqu'au ſoir occupez à mâcher ce fruit: & quand ils ſe ſaluënt, le premier acte de civilité eſt de ſe preſenter l'un à l'autre l'Areca & de le mâcher auſſi-tôt.

La Manque eſt un des meilleurs fruits pour le goût qui ſoit dans Siam, il eſt de la groſſeur d'une poire de bon chrétien, ſa couleur par le dehors eſt jaune,& rouge par le dedans, nous n'avons point de fruits qui luy reſſemblent: je ne parle point de l'Ananas qui eſt fort commun en ces quartiers, tous ces fruits ſont tous fort chauds à l'eſtomach, qui a beſoin d'étre fortifié en ces contrées plus qu'aux regions froides; c'eſt pourquoy la Nature les a pourveus de cette grande diverſité de fruits qui excellent en cette vertu de le fortifier.

CHAPITRE XII.

Des mœurs & des coûtumes des Siamois.

LEs peuples de Siam ſont bien faits de corps, ils ſont olivâtres & non pas noirs quoy qu'ils ſoient ſous la Zone torride, ils ont le nez plus court que ceux d'Europe, leur naturel eſt doux, affable aux Etrangers qu'ils reſpectent plûtôt qu'ils ne les mépriſent, quoy qu'ils leur ſoient inconnus. Ils aiment le repos & ne travaillent que dans la neceſſité : les gens de travail ſont mépriſez parmy eux, & ils n'y employent que leurs eſclaves ; leur grande maxime eſt d'avoir peu avec le repos ; une pauvreté tranquille leur étant plus agreable qu'une abondance de biens accompagnée d'inquietude, & l'on peut bien dire d'eux qu'ils ſont dans le ſentiment de ceux qui diſent chez le Sage au chap. quatriéme de l'Eccleſiaſtique, *Melior eſt pugillus cum requie, quàm plena utraque manus cum labore.* Leurs habits, leurs meubles, leurs maiſons & leur nourriture ſe reſſentent de cette pauvreté : ils vont toûjours pieds & têtes nuës, les Grands & les plus ayſez vont par terre ſur des elephants, & par eau en des barques qui ſont fort commodes ; ils ſe cou-

vrent auſſi la téte de paraſols de toile de coton cirée, il ne coûte pas beaucoup de façon pour leurs habits, qui ne conſiſtent qu'en une étofe deliée toute blanche, ou marquée de fleurs vives de diverſes couleurs, dont ils s'enveloppent le corps, & prend la forme d'un habit, comme qui s'envelopperoit la téte d'une ſerviette : ils ne ſe couvrent les épaules que d'une caſaque de toile legere & tranſparante qui deſcend juſqu'au genoüil, les manches en ſont courtes, mais larges, ils ne portent cette caſaque qu'en ville ; les femmes ſont preſque vetuës comme les hommes. Ils ſe raſent les cheveux & s'arrachent la barbe : ils ſont fort curieux de ſe tenir nets, & ſe lavent ſouvent en des eaux parfumées. Dans les aſſemblées des ceremonies ils ſe parent d'étofe de ſoye en broderie d'or & d'argent.

Les maiſons du commun ſont aſſez commodes pour leurs uſages, elles ſont ayſées à bâtir n'étant faites que de bois & de fueilles. Les murailles ſont des cannes jointes enſemble liées avec des fueillages, à peine ont ils des fenétres ; les maiſons ſont poſées ſur des piliers élevez qui les defendent des inondations qui ont de coûtume de noyer tous les ans le pays, les perſonnes riches ont des bâtimens ſolides faits de brique & couverts de

tuiles. Quant à leurs meubles ils ne consistent qu'en quelques tapis & des coussins. Ils n'ont point l'usage ny de sieges, ny de tables, ny de lits, ny de tapisserie, ny de cabinets, ny de peinture: mais d'autant qu'ils se passent de plus de choses, d'autant les doit-on estimer plus riches. Ils sont assez propres dans leurs maisons ; leur nourriture ordinaire consiste en du ris, & en des fruits, que le pays leur fournit en abondance. Ils ne manquent ny de poules, ny de bœufs, ny de venaison, ny de gibier ; mais comme ils croyent que c'est un mal que d'ôter la vie aux animaux, ils n'en mangent point pour l'ordinaire, non qu'ils croyent que ce soit un peché que de manger de la chair d'une béte déja morte, mais bien de la tuer pour la manger. Mais comme dans le Royaume de Siam il se trouve assez de gens qui méprisent cette superstition, ou ne craignent point de se charger du peché qu'il y a de tuer les animaux, il arrive qu'il y a assez de chairs à vendre, & les Siamois ne refusent pas d'en manger, tirant ainsi du profit du peché de leurs fréres.

Ils ne sont pas si scrupuleux à manger le poisson ; d'autant qu'on ne luy ôte pas la vie d'une maniere cruelle comme aux animaux, ce qui se fait avec effusion de sang, des cris pitoyables, & par le moyen d'un fer barbare

qu'il leur faut enfoncer dans les entrailles ; le poiſſon au contraire ſe prend avec des filets & meurt comme de luy-méme ; voyla comme raiſonnent les Siamois.

Le poiſſon ſuivant leur principe eſt leur mets le plus ordinaire. Ils en ont en abondance & de fort bons à cauſe de la multitude & de la grandeur des rivieres qui arrouſent le pays.

Leur boiſſon eſt l'eau claire, ils compoſent neantmoins une eau de vie de ris qu'ils laiſſent aigrir dans l'eau avec une fueille qu'ils nomment nipre, qui eſt tres-forte, & enyvre comme le vin.

Durant nôtre ſejour à Siam aprés nos repas qui eſtoient pour l'ordinaire de poiſſon, nous prenions le Thé qu'on boit tres-chaud avec un peu de ſuccre ; nous nous en trouvions fort bien, & comparant auec les effets du vin, ceux que produit ce Thé quand on s'en ſert dans ces pays, où l'eſtomach eſt affoibly par la chaleur, & ſa force combattuë par la qualité de la nourriture : on peut douter qui des deux doit obtenir la preference, tant cette fueille, dont l'uſage eſt ſi commun en ces pays a d'excellentes proprietez, dont la plus remarquable eſt celle de de s'enyvrer. En quoy elle eſt bien differente des autres liqueurs dont uſent les hommes,

qui eſtans priſes avec excés, leur ôtent ou leur affoibliſſent la raiſon, & le Thé la fortifie, & la dégage des vapeurs qui empéchent ſes fonctions.

Comme on vit à bon compte dans Siam, que le peuple y eſt doux, qu'on connoît leur inclination au repos, & qu'il y a grande liberté ſoit pour la Religion, ſoit pour le commerce, de là vient qu'il y aborde quantité d'Etrangers, les uns comme artiſants, d'autres pour le trafic, & d'autres pour la douceur de la vie, c'eſt ce qui me fait remarquer que ſi nos François qui penſent au commerce veulent s'établir à Siam, ils feront bien d'y envoyer quantité d'artiſants de toutes ſortes, ils acrediteront la Nation, & y gagneroient beaucoup pour leur compte, pourveu que ce ſoient gens reglez & non pas inſolents.

Les Siamois n'ont aucuns exercices pour ſe rendre adroits ny aux armes, ny à monter à cheval, ny à danſer ; ils n'ont point d'étude ny de Philoſophie, ny de Medecine, ny de Mathematique. Leur Theologie conſiſte en quelques Fables, toute leur ſcience eſt à bien écrire & à ſçavoir les loix du Gouvernement & de la Iuſtice. Au lieu de la Medecine raiſonnée ils ont l'experience de divers remedes, dont ils gueriſſent aſſez heureuſe-

ment les maladies communes. Ils ſont ſujets à recourir à la magie quand leurs remedes n'operent pas ; & ſans s'informer ce que c'eſt que cette magie ils ſe ſervent de pacts, de billets, de figures & de paroles myſterieuſes. Ils ſe montrent auſſi fort curieux de ſçavoir l'advenir, & non moins credules à ſe laiſſer ſurprendre aux impoſteurs qui ſe vantent d'exceller en l'art de deviner.

Leur écriture approche aſſez de la nôtre, ſoit pour le caractere, ſoit pour le nombre de lettres & la façon d'aranger leurs mots qui eſt de la gauche à la droite. Ils n'écrivent qu'avec du crayon ſur du papier qui eſt foible, & qui a beſoin qu'on le colle à une ou deux autres fueilles pour le ſoûtenir. Vn grand livre n'eſt ſouvent qu'une ſeule fueille de papier de pluſieurs aûnes de long, qui ſe plie & replie à peu prés comme les paravans de nos chambres.

Tout l'Etat eſt Monarchique & eſt parfaitement bien gouverné. Le Roy eſt abſolu ; & s'il aſſemble ſes Officiers pour regler les affaires, ce n'eſt que pour les conſulter, ou leur ſignifier ſes intentions, afin qu'ils les facent executer, à quoy ils ſont tres-ponctuels & fideles.

L'avantage de leur gouvernement conſiſte principalement en la ſubordination qui eſt

entre le Roy & ses sujets. Le Roy fait entendre ses volontez aux Officiers de son Conseil, ceux-cy aux Gouverneurs des Provinces, les Gouverneurs à d'autres Officiers subalternes, & ceux-cy à d'autres Maistres qu'ils appellent Najas ; chaque Najas est comme un Prefet proposé sur un certain nombre de personnes qui est plus ou moins grand selon la faveur du Najas, il doit respondre des personnes qui sont sous luy, qui luy rendent un particulier respect. Le Gouvernement paroît assez reglé & represente assez bien le vray usage de la puissance souveraine, chacun fait son devoir, & il ne se passe rien avec violence, & les manquemens des Chefs inferieurs sont suppleez ou corrigez par la diligence des superieurs.

En un mot la dépendance qui est entre les uns & les autres s'observe avec exactitude, tous ceux qui sout sous un autre, obeïssants comme des esclaves ; chacun rend compte en certain temps aux officiers superieurs & par degrez tout remonte au Roy. Deux choses contribuent le plus à la bonne administration du pays, l'une est que tous les Officiers sont destituables au gré du Prince qui les établit, il les dépose comme il luy plaît ; ce qui fait que chacun pense à bien faire son devoir: l'autre chose est, que dans la distribution des

charges, l'on a principalement égard aux merites, aux emplois & aux ſervices qu'on a rendus, & non point à la naiſſance; ce qui fait que chacun s'applique à ſe rendre digne de la faveur du Prince, par la recommandation de ſon merite perſonnel. Les reſpects qu'ils rendent au Roy ſont fort grands & paſſent les bornes que la condition d'une creature y doit mettre, l'honorant à l'égal d'une divinité, en quoy ils montrent leur aveuglement, ils ne parlent au Roy qu'à genoux, les mains jointes élevées ſur leurs tétes, ce qui eſt la marque du plus profond reſpect & tous courbez contre terre ſans ozer l'enviſager. Ils le qualifient Roy des Rois, Seigneur des Seigneurs, le Maître des eaux, le Tout-puiſſant de la terre, le Dominateur de la mer, l'Arbitre du bon-heur & de l'infortune de ſes ſujets. Voyla de quelle ſorte la flatterie des hommes attribuë aux Grands, des qualitez qui n'appartiennent qu'à Dieu. La Religion Chrétienne enſeigne des ſentimens plus modeſtes, & commandant de la part de Dieu aux ſujets d'obeïr à leurs Souverains, elle apprend aux mémes Souverains à craindre Dieu & à ſe reconnoître pour hommes, qui n'ont receu de luy la puiſſance qui les éleve, que pour le bien des ſujets qui leur ſont ſoûmis.

Ce qui contribuë davantage à augmenter le respect religieux que les peuples de Siam rendent à leur Souverain, est la pratique qu'il a de ne se faire voir que rarement aux peuples, & seulement à certains jours de ceremonie, & avec le plus d'éclat & de põpe qu'il est possible. Il ne se montre ordinairemẽt que deux fois l'année, l'une sur terre, l'autre sur l'eau; toute la Cour superbement parée l'accompagne, lors qu'il sort par terre il est porté sur un elephant dans une Tour toute éclattante de pierreries, le nombre de sa suitte va à dix mille personnes, mais la sortie la plus pompeuse est celle qui se fait par eau à cause du grand nombre de galeres qui l'accompagnent, qui est de trois à quatre cent, qui sont dorées par dedans & par dehors, & qui portent chacune trente ou quarante rameurs dont quelques-uns ont les bras & les épaules dorées. Ces rameurs fendent les vagues avec une incroyable vitesse, & les rivages de la riviere de Siam retentissent au loin du bruit des flots agitez par le mouvement des rames.

La galere qui porte le Roy est éclatante d'un or tres-fin, elle en est enrichie jusques sous l'eau, dessus on éleve un thrône magnifique; le Roy y paroît revétu d'habits pretieux, & couvert d'une couronne toute

d'or,

d'or, garnie de fins diamans. A cette couronne pendent deux ailes d'or, qui battent les épaules du Roy ; tous les Seigneurs & les Officiers de la Couronne suivent le Roy chacun dans vne galiote, parée à proportion de sa puissance, de ses moyens & de ses charges. Les rivages sont bordez des peuples qui accourent en foule, & qui font retentir l'air de cris d'allegresse. Le Prince pour ne paroître pas moins pieux qu'Auguste, ne manque pas en ces jours de ceremonie de visiter quelque Temple fameux, & de faire de magnifiques presens aux Sacrificateurs qui en entretiennent le culte. La fin qu'on se propose, & le fruit qu'on remporte de ces ceremonies, est de maintenir le peuple dans la veneration de la Majesté Royale, étant certain qu'il a besoin d'avoir les yeux éblouis de l'éclat des magnificences exterieures, pour estre retenu dans le respect & dans la soûmission.

Ie diray un mot des monnoyes; il y a beaucoup d'argent à Siam, & celuy de leur principale monnoye est fort fin & d'une figure presque ronde marquée au coin du Prince, qui s'appellent Ticals, qui valent trente-sept sols de nôtre monnoye de France.

Il y a une autre monnoye nommée Mayon, qui vaut la moitié d'un Tical ; ils ont aussi des Fouants qui valent la moitié d'un Mayon,

& des Sampaya qui valent la moitié des Fouants; l'argent de ces monnoyes est fort rafiné.

Nous avons déja remarqué que les Etrangers trouvent un facile accés en tout ce Royaume, soit pour s'y établir & y vivre selon leurs loix, soit pour y exercer le trafic ou les arts ausquels ils excellent. J'ajouteray seulement qu'on ne les gesne en quoy que ce soit, pourveu qu'ils ne fassent rien contre l'Etat & l'authorité du Prince, & pour prevenir les desordres que pourroient causer les Etrangers, ils ont soin de preposer à chaque Nation un peu considerable, un Chef d'entre eux, qui doit répõdre de tous ceux de son pays; de plus le Roy nomme un Seigneur de sa Cour ou de ses Officiers pour étre comme le Protecteur & le Patron particulier de cette Nation. C'est à ce Seigneur que doit s'addresser ce Chef, soit pour apprendre les volontez du Roy sur les requétes qu'il presente, soit pour ses interests & les affaires qui regardent sa Nation. Outre cela comme la ville de Siam est partagée en plusieurs isles par les canaux que forme la riviere, on a soin de ranger chaque Nation & de la placer en quelque isle ou quartier separé, ce qui fait qu'il y a peu de querelles qui sont souvent excitées par le mélange des Nations

qui ont des antipaties naturelles. Ils obligent encore tous les Etrangers qui s'habituent en Siam, de renouveller tous les ans dans un certain jour solemnel le serment de fidelité qu'ils jurent au Roy. Cette ceremonie s'observe avec soin, tous les Officiers de la Couronne & les Etrangers y doivent assister. Le Roy monté sur un thrône reçoit ce serment, que chacun luy preste selon son rang; aprés quoy on luy donne à boire d'une eau qu'ils nomment eau de jurement, qui est estimée sainte parmy eux, & pour cét effet a esté preparée par les Sacrificateurs des Idoles avec des ceremonies remplies de superstition. Les Sacrificateurs tenant la pointe d'une épée dans cette eau, lancent plusieurs imprecations contre les parjures, dans la croyance que tous ceux qui ne promettront pas au Roy fidelité avec un cœur sincere, periront à l'instant & seront suffoquez par cette eau sacrée. On peut bien conclurre qu'ils sont tous ou fort sinceres, ou que cette eau à peu de vertu, puisqu'on n'en voit jamais mourir aucun aprés la ceremonie.

CHAPITRE XIII.

De la Religion de Siam.

IE ne crois pas qu'il y ait pays au monde où il ſe trouve plus de Religions & dont l'exercice ſoit plus permis que dans Siam. Les Gentils, les Chrétiens & les Mahometans, qui tous ſe partagent en differentes Sectes, ont toute liberté pour ſuivre tel culte qui leur ſemblera le meilleur. Les Portugais, les Anglois, les Hollandois, les Chinois, ceux du Iapon, les Peguans, des gens de Camboje, de Malaque, de la Cochinchine, de Ciampa & de pluſieurs autres lieux du côté du Septentrion, ont leurs établiſſemens à Siam. Il y a prés de deux mille Catholiques, la pluſpart Portugais, qui de divers endroits des Indes, dont ils ont été chaſſez, ſe ſont refugiez à Siam, où ils ont un quartier ſeparé qui fait un faux-bourg de la ville. Ils ont deux Egliſes publiques, dont l'une eſt ſous la conduite des RR. PP. Ieſuites, & l'autre eſt gouvernée par de RR. PP. de S. Dominique. Ils y ont autant de liberté pour leur Religion qu'ils en auroient à Goa: on fait l'Office divin, on préche, on porte en proceſſion le tres-ſaint Sacrement, les Payens

n'oſeroient y trouver à redire. De nôtre temps un certain fut aſſez mal-aviſé pour inſulter aux Chrétiens tandis qu'ils aſſiſtoient à une ceremonie, qui pour n'étre pas entenduës par cét homme, l'excita à rire, dont un Portugais zelé s'étant offencé, il le maltraita de coups. Cét homme s'alla plaindre à la Cour de l'inſolence du Portugais, & voulut en faire une affaire d'Etat, croyant qu'étant ſujet du Roy on prendroit ſa cauſe contre un Etranger, il ne receut point d'autre réponſe ſinon qu'il appriſt à vivre, & qu'il ne fût pas une autrefois ſi inſolent que de troubler qui que ce fût dans ſa Religion.

Ie me ſuis quelquesfois enquis d'où venoit que le Roy de Siam ſe rendoit ſi facile à permettre dans ſon Etat, & dans ſa ville capitale tant de differentes Religions, puiſque c'eſt une maxime receuë des meilleurs Politiques qu'il ne faut en permettre qu'une, de crainte que venant à ſe multiplier, la diverſité des creances ne partage les eſprits, & qu'elle ne ſoit occaſion de troubles.

On m'a répondu que c'étoit par une autre maxime de politique que ce Prince en uſe de la ſorte; car comme il tire un grand profit du ſejour que les Etrangers font dans ſes Etats, ſoit pour les arts, ſoit pour le debit des

marchandises du pays, soit pour l'abord de celles de dehors, il les invite par cette liberté qu'il accorde à tous, à s'établir chez luy & à y continuer leur commerce. Il y a encore une autre raison de cette conduite, c'est l'opinion qui regne parmy les Siamois que toute Religion est bonne, c'est pourquoy ils ne se montrent contraire à aucune, pourveu qu'elle puisse subsister avec les loix du Gouvernement du pays.

Ils disent donc que le Ciel est cõme un grand Palais où plusieurs chemins vont aboutir, les uns sont plus courts d'autres plus frequentez, d'autres plus difficiles, mais tous enfin arrivent au Palais de la felicité que les hommes cherchent; que ce seroit une chose d'une discussion trop difficile, que de vouloir determiner quel de ces chemins est le meilleur, d'autant que les Religions estant en grand nombre l'examen de toutes seroit fort ennuyeux, & on consummeroit toute sa vie en cette recherche, avant que de se bien resoudre. Et comme ils croyent la pluralité des Dieux, ils adjoûtent qu'étant tous de Grands Seigneurs, ils exigent des hommes des cultes differents, & veulent étre honorez en plusieurs manieres.

Ceux qui ont observé avec plus de soin le sentiment des Siamois sur la Religion, assu-

rent que l'indifference ſur ce point, eſt une des maximes des plus receuës & des plus approuvées parmy leurs Docteurs. La douceur de leur naturel, l'abord & la frequentation de tant d'Etrangers, la condeſcendance politique qu'ils ſont obligez d'avoir pour eux, les ont engagez en cette pernicieuſe opinion, qui fait que deſeſperant de trouver la verité, ils ne ſe ſoucient nullement d'en faire la recherche. Cette indifference eſt un des plus grands obſtacles à leur converſion: car quand les Docteurs Chrétiens leur propoſent nôtre ſainte Foy, & qu'ils leur expliquent les raiſons qui en prouvent la verité, ils ne contrediſent pas; & avoüant que la Religion des Chrétiens eſt bonne ; ils repreſentent ſeulement qu'il y a de la temerité à rejetter les autres Religions, & puiſqu'elles ont pour but d'honorer les Dieux, qu'il faut croire qu'ils s'en contentent. Voyla de quelle façon raiſonnent les Siamois, en quoy ils decouvrent leur aveuglement; puiſque leur indifference pour la Religion ne procede que de l'ignorance de l'Vnité de Dieu, qui ne peut étre honoré par des cultes contraires & oppoſez.

Cette indifference eſt cauſe, que ne s'étudians à quoy que ce ſoit, ils témoignent une grande froideur pour les choſes mémes

qu'ils professent de croire, dont ils ne paroissent pas fort persuadez; c'est ce qui fait qu'il est mal-aisé de bien declarer quels sont les points de leur Religion ; leurs Sacrificateurs mémes n'en parlent qu'avec doute, & aiment mieux vous renvoyer à leurs livres , que de s'engager à répondre.

Les Siamois sont Idolâtres, ils ont des Idoles en grand nombre , & leur multitude n'est pas moins étrange que leur figure & leur grandeur. Vous verrez sur un Autel jusqu'à cinquante ou soixante Idoles qui ont plus de quarante pieds de haut ; elles sont faites de brique & de pierre,& sont dorées par le dehors. Dans les maisons des Sacrificateurs on voit des galeries où il y a trois à quatre cent Idoles de differente grandeur & figures , toutes dorées & d'un fort bel éclat.

Les Temples qu'ils bâtissent à ces Idoles sont tres-somptueux , on diroit que les Siamois n'ont d'adresse & du bien que pour ces ouvrages, & autant qu'ils sont moderez pour leur dépense & tout ce qui les concerne , autant ils se montrent prodigues pour bien loger leurs Pagodes : ces edifices sont solides,& sont à peu prés comme nos Eglises. Ils ont une grande entrée dont les portes sont dorées,le dedans du Temple est peint,la lumiere y entre par des fenétres étroites & longues

priſes dans l'épaiſſeur du mur, de ſorte que le jour n'y entre qu'avec peine. Au fond du Temple dans le lieu le plus éloigné de la porte eſt l'Autel, auquel on monte par pluſieurs degrez qui s'élevent en amphiteatre, ſur lequel ſont poſez les Idoles. Prés de ces Temples ſont les Convents des Sacrificateurs qui ſont ordinairement les mieux logez de tout le pays : ils ont leurs dortoirs & leurs cellules où ils vivent en commun : ils ont auſſi leurs cloîtres pareils à ceux de nos Religieux ,tout autour ſont rangées des ſtatuës humaines. Il y a au milieu du cloître une piramide d'une extreme hauteur, toute brillante d'or, ſi bien appliqué ſur la brique, que les injures de l'air n'en terniſſent jamais l'éclat. La coûtume eſt de renfermer ſous ce piramides les cendres de quelque grand Seigneur.

Le ſimple peuple & les Talapoins (qui ſont les Preſtres) s'aſſemblent à certains jours de feſte dans les Temples pour rendre leurs honneurs aux Idoles. Comme ils croyent que c'eſt un mal que de tuer les animaux, Ils ne ſacrifient rien qui ait vie : mais ſeulement ils offrent & donnent aux Idoles des fruits de la terre, du ris & des étofes, leſquelles apres qu'elles ont demeuré expoſées quelque temps devant les Idoles, ſervent aux Tala-

poins. C'eſt une choſe digne de compaſſion de voir ces peuples abuſés rendre tant d'honneurs à des maſſes de pierre. I'ay eſté ſurpris de voir leur devotion exterieure, & les marques qu'ils donnent du reſpect & de la confiance religieuſe qu'ils rendent à ces Idoles.

Ie ſçay que quelques-uns d'eux ont voulu ſe juſtifier du crime de l'Idolatrie, diſant qu'ils reconnoiſſent & qu'ils honorent un Dieu, ſupréme Seigneur de toutes choſes; & que s'ils ont des figures, ce n'eſt que pour conſerver l'image & la memoire des grands hommes qui ont vécu ſaintement ſelon leur loy, afin qu'en conſiderant leurs portraits, ils ſoient excitez à imiter leurs vertus par le ſouvenir de leurs perſonnes.

C'eſt à la verité ce que quelques Prétres Siamois répondent aux Chrétiens qui les attaquent ſur l'impieté de leur Idolatrie, pretendant n'étre pas plus Idolâtres qu'eux dans l'uſage qu'ils font des images, qu'ils expoſent à la veneration des peuples.

Il eſt pourtant aſſuré que cette réponſe qu'ils ont empruntée des Chrétiens, ne peut les juſtifier de l'Idolatrie: car en premier lieu il eſt conſtant que ces peuples ſont treschancelants dans la croyance de l'Vnité d'un Dieu, ils n'ont aucun culte determiné pour ce premier Eſtre, leurs livres n'en font aucune

exacte mention : de plus les honneurs divins qu'ils rendent aux Idoles se terminent absolument à l'Idole méme, sans qu'ils soient raportez par eux à quelque autre sujet qui soit different d'elles : & lors qu'ils invoquent l'Idole, ils luy demandent absolument sans aucun rapport à Dieu les choses qui ne dépendent que de sa volonté, comme sont la vie, la santé & le succés de leurs affaires. Et quand il seroit vray qu'ils honoreroient leurs statuës, non comme des Idoles, mais comme des images de personnes illustres, ils seroient toûjours inexcusables de rendre des honneurs divins à ceux qu'ils sçavent n'avoir point reconnu le vray Dieu, unique Createur & Seigneur de toutes choses, comme en effet les Siamois aveuglez par leur Idolatrie continuent de ne luy rendre aucun honneur particulier & determiné.

C'est ce que nous avons assez reconnu par le moyen de nos truchements Chrétiens aux occasions que nous avons recherchées d'entrer en conference avec les Talapoins. I'en rapporteray en ce lieu un exemple, Mr l'Evéque de Beryte étant à Tenacerim alla visiter un des principaux Prétres de ce lieu-là, un Portugais luy servit d'interprete ; aprés l'avoir salué à la façon du pays, pour ne pas étonner ce vieillard, il l'interrogea comme

s'il eût voulu apprendre de luy sa Loy. Cét homme commença son discours en nous disant qu'il falloit poser pour principe qu'il y avoit sept Dieux, que leur demeure étoit au Ciel, que c'étoit une terre delicieuse qui regorgeoit de plaisirs, où il falloit arriver aprés la mort. Mr de Beryte luy proposa de son côté les articles de sa croyance, sans s'arréter à refuter ses extravagances, ce qu'il témoigna écouter avec satisfaction, & avoüa enfin qu'il croyoit la Religion Chrétienne fort bonne, & que le Dieu des Chrétiens & le sien étoient freres, que le sien étoit l'aîné & plus puissant que son cadet : ce qui parut, disoit-il, dans un different qu'ils eurent ensemble, lequel les ayant obligez d'en venir aux armes entre eux, ce cadet avoit été vaincu, pris & mis à mort en punition de sa revolte. Voyla la réverie que nous conta ce Docteur, qui fait assez voir combien ces peuples sont éloignez de la connoissance du vray Dieu.

Nous nous persuadâmes que le fondement de cette histoire si extravagante pouvoit étre de ce qu'il avoit ouy dire que le Dieu des Chrétiens avoit été mis en croix & y étoit mort ; ce qu'ils ne peuvent pas ignorer, dautant qu'ils voyent sur nos Autels l'image du saint Crucifix. Mr de Beryte prit de là occa-

ſion de luy parler de la reſurrection, luy propoſant une objection qui fut telle, qu'il s'étonnoit comment il pouvoit croire en méme temps que la Religion des Chrétiens fût bonne comme il l'avoüoit, & que cependant le Dieu qu'adore cette Religion fût mort, étant difficile de croire qu'une Religion ſoit bonne qui n'a point de Dieu, & que ſi le Dieu des Chrétiens eſt mort il n'eſt plus, ou il faut qu'il ait été reſſuſcité s'il eſt encore.

Cette objection qui ne luy fut faite que pour luy donner entrée au diſcours de l'Incarnation du Verbe Eternel, & luy faire entendre comme le Dieu des Chrétiens avoit été mortel & immortel ſelon les deux Natures qu'il uniſſoit en ſa divine perſonne, cette objection, dis-je, l'embarraſſa tellement, qu'il ne s'en pût tirer qu'en finiſſant luy-méme l'entretien, & nous renvoyant à la lecture des livres qui traitent de leur Religion; cependant ce Prétre étoit un des plus conſiderables du pays, il étoit Superieur de pluſieurs Talapoins, & gouvernoit un fameux Temple, on nous avoit addreſſé à luy comme à un perſonnage d'erudition qui pouvoit ſatisfaire à nos demandes, & reſoudre nos doutes. Nous en avons encore ſondé quelques autres; & quand on leur demande ce qu'ils pen-

ſent du nombre des Dieux, aucuns ne répondent qu'il n'y en ait qu'un; mais les uns répondent ſept, les autres neuf, & d'autres un autre nombre; ce qui prouve ce que nous avons avancé que les Siamois ſont Idolâtres, puiſqu'ils transferent le culte qui eſt deu au vray Dieu à des Idoles qui ſont l'ouvrage de leurs mains, & à des hommes mortels qui ſont l'ouvrage de ce méme Dieu ſouverain & unique, auquel ſoit gloire & honneur à jamais.

Les Siamois étans ſi peu fermes en leur propre Religion, ils n'ont pas de grands ſentimens de la vie future; on ne peut pas dire qu'ils croyent l'immortalité de l'ame, car ils n'en aſſurent rien; ils ne diſent pas auſsi qu'elle finiſſe avec le corps, au contraire ils ſont dans cette opinion qu'elle le ſurvit; c'eſt pourquoy dés leur vivant ils ont ſoin de ſe pourvoir pour les beſoins de l'autre vie, ils font amas d'argent, ils épargnent tout ce qu'ils peuvent & le cachent en quelque lieu retiré avec tout le ſecret poſsible, en ſorte que le mary ne le dit pas à ſa femme, ny le pere à ſes enfans, ny l'amy à ſon plus affidé: on ne peut dire le nombre d'argent que cette folle opinion fait cacher tous les jours, en ſorte que cela peut monter à des ſommes immenſes; & pour empécher qu'on ne les cher-

che, ils fortifient cette premiere opinion d'une autre qui n'eſt pas moins ridicule, que le plus grand ſacrilege qu'un homme puiſſe commettre c'eſt de derober l'argent des morts.

Ils pourroient pourtant ſe deſabuſer de cette opinion, qui les incommode durant leur vie, & ne leur ſert de rien aprés la mort, s'ils obſervoient la datte des temps qu'on a mis en depôt ſous la terre ces ſommes de reſerve deſtinées à l'uſage des pauvres ames errantes, car ils verroient, ou qu'elles n'en ont aucun beſoin, ou qu'elles oublient le lieu où ces threſors ont été cachez, puiſque jamais les ames ne reviennent les querir. Cette opinion n'eſt pas ſeulement dans la téte du peuple, les grands Seigneurs & les Princes ont auſsi ſoin de ſe pourvoir pour l'avenir, mais ils ne cachent point leurs threſors en des lieux inconnus, ils font bâtir de belles & grandes piramides, au pied deſquelles ils enfoüiſſent l'argent qu'ils ſe reſervent, & les Talapoins veillent à la garde de ces piramides, qui ont cela de commode pour les ames de ces illuſtres morts, qu'elles leur ſervent de marque & d'adreſſe pour mieux retrouver le lieu de leurs threſors. On voit par là que les Siamois croyent qu'apres la mort il y a

une autre vie : mais puiſqu'ils penſent avoir beſoin d'argent pour ſubvenir aux neceſsitez de leur future condition, ils ne penſent pas que l'ame de ſa nature étant ſpirituelle, aprés eſtre ſeparée du corps, n'a plus beſoin de proviſions de la qualité de celles qui ne ſont employées que pour le ſoûtien de la vie qui nous eſt commune avec les bétes.

Les preceptes que la Religion des Siamois preſcrit pour le reglement des mœurs, ſont conformes à la Loy naturelle que Dieu a gravée dans l'ame des hommes pour la conduite de leurs actions. Ces preceptes ſe reduiſent à deux qui comprennent les autres, éviter le mal & pratiquer le bien ; & quant à l'obſervation du premier les Siamois ont en horreur l'injuſtice, ils ne ſont ny malicieux, ny cruels, ny fourbes ; & pour le ſecond precepte ils ſont tres-portez à le pratiquer, exerçant la charité envers tout le monde, principalement envers les étrangers, les paſſants, les animaux, & les morts.

Ils ſont à la verité ſuperſtitieux en ce qui regarde les animaux, ils ne leur font iamais de mal, ils ne les tuent point, ils ont ſoin de les nourrir ; & quelques-uns ont cette pratique avant que de prendre leurs repas de reſerver toûjours la part qu'il deſtine pour la nourriture des animaux, qu'ils leur font

ſervir

servir sur une table proprement preparée, sur laquelle les oyseaux la viennent prendre en toute liberté

Les Talapoins qui sont leurs Prétres, se ressentent de leur charité plus qu'aucun autre : quoy qu'ils soient pauvres par leur profession, ils sont les mieux pourveus par l'abondance des aumônes qui leur sont journellement distribuées. On leur donne rarement de l'argent, mais on leur est liberal des choses qui croissent dans le pays ; de sorte qu'il leur reste assez dequoy en donner aux autres : & moy-méme passant par une maison de Talapoins dans mon voyage de Siam à Ternacerim, j'éprouvay leur charité ; ils me logerent & me regalerent de leurs presents ordinaires, qui sont du ris, des fruits, & autres rafraichissemens. Pour recueillir les aumônes ils envoyent par la ville les jeunes Talapoins, qui les demandent de porte en porte. Il y a des jours de feste où le peuple a la devotion de les porter luy-méme, sur tout quand il va à quelque pelerinage.

Durant une inondation qui noyoit la ville nous nous retirâmes à une lieuë de Siam sur une eminence où il y avoit un Pagode celebre, nous y vîmes un grand concours de pelerins qui apportoient force presents pour enrichir le Temple, l'Idole & les Talapoins,

qui ne ſont jamais oubliez.

Entre les choſes que ces bons pelerins reveroient dans ce Temple étoit la figure de la plante d'un pied humain d'une grandeur extraordinaire : elle avoit bien trois pieds de long & quinze pouces de large. Ils diſent que c'eſt la figure de la plante du pied du premier homme, qui s'imprima ſur une pierre qui eſt gardée dans ce Temple, lors que d'une ſeule enjambée il porta ſon autre pied ſur une haute montagne qui eſt dans l'Iſle de Ceylan. Il ne faut pas s'étõner qu'ils ayent des Pagodes de quarante pieds de haut, puiſqu'ils croyent qu'un homme a pû mettre en méme temps ſes deux pieds ſur deux montagnes diſtantes de plus de mille lieuës. Nous vîmes à loiſir tous ces devots pelerins apporter leurs preſents à cette plante de pied du premier homme, qui apres avoir été ſanctifiez par l'offrande qu'ils luy en faiſoient, paſſoient auſſi-tôt dans les mains des Talapoins pour étre employez à leurs uſages.

Les Siamois exercent encore la charité envers les morts, & ſont tres-ſomptueux en la celebration de leurs funerailles; c'eſt en quoy ils font plus de dépenſe. Ils employent quelquesfois une année entiere à en faire les preparatifs, & diſpoſer des lieux convenables, pour recevoir les cendres des defunts, dont

ils ont une adreſſe particuliere d'embaumer les corps.

Les ſepulchres ſont environnez de plusieurs tours quarrées, qui ſont faites de bois de cyprés, & revétuës de carte de gros papier de pluſieurs couleurs, qui ſont mélées avec un artifice qui plaît à la veuë: ils mettent quantité de feux d'artifice au deſſus des tours; tout étant preſt, une partie des Talapoins qui aſſiſtent à la ceremonie ſe rend au lieu des funerailles, l'autre va querir le corps au logis, qu'on enferme dans une bierre ou quaiſſe dorée, ſur laquelle s'éleve une piramide ornée de divers enrichiſſemens de menuiſerie pareillement dorée. Quelquesfois ils font des cercueils d'autres figures. Nous vîmes celle d'un celebre Talapoin, dont on avoit gardé le corps un an entier, ſon cercueil avoit la forme d'un dragon d'une grandeur extraordinaire, en ſorte qu'un homme pouvoit entrer dans ſa gueule pour faire ouvrir ou refermer la machine. Quand le corps eſt arrivé on le tire de la quaiſſe pour le poſer ſur le bûcher, les Talapoins font pluſieurs tours autour du corps, durant qu'il ſe conſume par les flames, on fait jouer les feux d'artifice, au bruit deſquels ſe joint celuy des inſtruments de muſique. Apres que le corps

eſt brûlé on met repoſer les cendres ſous la pyramide. Ainſi ces peuples ont ſceu ôter aux funerailles ce qu'elles ont de lugubre ; & par l'appareil des ceremonies dont ils les accompagnent, elles ſont moins une occupation de dueil qu'un ſpectacle agreable pour diminuer l'horreur de la mort & divertir les aſſiſtans.

Avant que de finir ce Chapitre j'adjoûteray quelques remarques touchant leurs Prétres, leurs mœurs & leur difference.

Les Portugais leur ont donné le nom de Talapoins, ils ne ſont jamais vétus que de toile de coton peinte en jaune, leurs habits pour la figure ſont comme ceux du peuple, ſinon qu'au lieu de caſaque ils portent comme un baudrier de toile rouge, qui va de l'épaule gauche couvrant l'eſtomach juſqu'au côté droit. Ils marchent pieds & téte nuë, portant en la main un éventail de fueille de palmier dont ils ſe couvrent la téte pour reſiſter aux ardeurs du Soleil.

Ils vivent tous en commun ſous la conduite d'un chef, leur nourriture eſt pauvre & auſtere, & ne font qu'un repas par jour, ne leur étant permis de manger le ſoir que du fruit. Quoy que ce jeûne continuel ſoit rude pour eux, il eſt un peu adoucy par l'uſage

qu'ils font de la composition d'Aréca, dont nous avons fait la description cy-dessus; elle donne grande force à ceux qui s'en servent. Entre les points de doctrine que ces Talapoins inculquent le plus souvent au peuple est celuy qui enseigne, que le plus court & le plus assuré moyen de parvenir à un état heureux dans l'autre vie est de faire du bien aux Talapoins: en effet ce precepte se trouve inseré entre ceux de la Loy, dont ils sont les interpretes, & le peuple étant persuadé que selon le degré de liberalité qu'il aura exercé envers ces imposteurs, il possedera dans l'autre monde plus ou moins de felicité, il a soin de leur faire tout le bien qu'il peut selon ses richesses.

Ces Prétres sont obligez de garder la continence & de se priver du mariage tandis qu'ils portent l'habit de leur profession: mais comme il est libre de le quitter, ils peuvent aussi se marier quand ils s'ennuyent de vivre sous l'obeissance, & quittant leurs vétemens de couleur jaune, ils sont libres de tous leurs liens, & c'est en ce pays où l'habit fait le Talapoin.

Ils ont aussi leurs exercices de communauté, dés la pointe du jour & sur le soir ils s'assemblent au son de la cloche pour faire leurs

prieres, au milieu desquelles & à diverses poses, ils repetent souvent les plus importants preceptes de la Loy, dont le premier est de ne point tuer les animaux, le second est de faire du bien aux Talapoins, pour le retrouver vn iour augmenté & multiplié par leur credit en l'autre vie. Comme ils pretendent qu'on leur fasse toûjours du bien, ils se montrent justes en ce point qu'ils en veulent aussi faire aux autres; pour cét effet ils exercent l'hospitalité à tous ceux qui se presentent,& ont au devant de leurs maisons des salles voûtées,proprement disposées,où ils les reçoivent,& leur font part d'une façō modeste & religieuse de ce qu'ils ont de meilleur.

Les peuples qui ordinairement sont admirateurs des choses qui ont de l'apparence, les ont en grande veneration, les considerants comme ceux par qui apres leur mort ils peuvent parvenir à la possession assurée de tres-grandes richesses; & le respect qu'ils leur portent empéche qu'ils ne s'apperçoivent des desordres secrets qui regnent parmy eux & qui sont une suite necessaire de la vie oysive qu'ils menent, d'où vient aussi qu'ils laissent ces bonnes gens en une fort grande ignorance; en sorte que confondant toutes les Religions, ils vont indifferemment faire leurs

prieres, tantôt dans les Temples des Idoles,& tantôt dans les Eglises des Chrétiens.

Entre ces Talapoins, les uns sont seulement pour vivre en particulier, les autres ont quelques fonctions qui regardent le public, d'autres ont soin des Temples & de faire observer les ceremonies ; ceux-là se nomment Sancrats, qui est la plus noble race de tous; & sont sous la iurisdiction d'un Sancrats, qui est un personnage de grande consideration, c'est luy qui preside au Pagode du Roy qui est à deux lieuës de Siam, & pour cela il est grandement respecté de ce Prince, en sorte qu'il a l'honneur de s'asseoir auprés de luy quand il luy parle, & se contente de luy faire une mediocre inclination de téte : ce qui est un privilege de son eminente dignité, tous les plus grands Seigneurs de l'Etat ne parlant iamais au Roy qu'à genoux & le visage panché vers la terre. Quoy que les Siamois, soit les Talapoins ou le peuple ne soient pas beaucoup zelez pour leur Religion, qui n'est qu'une superstition inveterée, à laquelle ils sont accoûtumez dés leur naissance, on ne peut pourtant nier en un sens, qu'ils n'y ayent une forte attache, estant difficile de la leur faire quitter pour en suivre une meilleure; non, comme ie dis, qu'ils estiment beaucoup le culte qu'ils professent, ou qu'ils le croyent

plus saint ou plus assuré que ceux qu'on leur propose, mais parce qu'ils se sont de tout temps persuadez qu'un culte peut bien étre meilleur qu'un autre, sans qu'on soit obligé de le suivre, posant, comme i'ay dit, pour maxime, que plusieurs Religions quoy que differentes & opposées, peuvent estre également bonnes; & s'ils donnent quelque preference à la leur, c'est principalement à cause de sa modestie, en ce qu'elle ne iuge pas qu'il faille condamner & reietter les autres, & au contraire s'ils conçoivent de l'aversion pour la Religion Chrétienne, c'est principalement pour cette raison qu'elle pose ce principe, qui neantmoins est tres assuré, que comme il n'y a qu'un Dieu il ne peut y avoir qu'une seule Religion veritable.

Ceux qui traitent avec les Siamois pour les attirer à nostre Foy, observent cette conduite, de ne pas agir par voye de dispute avec eux, & de ne pas attaquer directement leurs opinions, mais s'accommodant à leur disposition, on leur propose seulement les avantages de la Religion Chrétienne par dessus toutes les Sectes qui leur sont connuës, on leur fait entendre l'excellence de la fin qu'elle propose, la sainteté de ses loix, les merveilles qui ont accompagné sa publication au monde, & toutes les preuves qui font voir

clairement aux esprits qui cherchent la verité, qu'elle est l'ouvrage du vray Dieu, qui seul a pû donner aux hommes une Religion si parfaite. En un mot les Siamois écoutent avec satisfaction les discours qu'on leur tient de la maiesté du Createur, mais ils ne souffrent pas aisément qu'on les desabuse de leurs superstitions; & quand ils s'apperçoivent que vous pretendez leur donner du scrupule sur ce qu'ils croyent, ils n'ont plus d'oreilles pour vous écouter : plaise à ce Seigneur de les éclairer par sa grace, afin qu'étant convertis, ils quittent la vanité des Idoles, & s'attachent au service & au culte du Dieu vivant.

CHAPITRE XIV.

Le sejour de Mr l'Evéque de Beryte dans Siam, & le commencement de sa Mission.

MR l'Evéque de Beryte, ne fut pas plûtôt arrivé à Siam, que le bruit s'en répandit aussi-tôt dans le quartier des Chrétiens; ce qui l'obligea d'aller rendre civilité au Capitaine de la Nation Portugaise, qui le reçeut fort bien, prit le soin de luy faire

trouver un logis proche du ſien, & ayant fait donner âvis à tous les Prétres & Religieux qui ſont en cette ville de ſon arrivée, la pluſpart d'eux vinrent luy rendre leurs viſites, ſelon la coûtume du pays.

Aprés avoir ſatisfait aux devoirs de la civilité, nous ne pensâmes qu'à nous prevaloir du repos que nous offroit le ſejour de la ville de Siam. Il y avoit plus d'un an que nous ne faiſions que marcher, avec beaucoup de fatigue & de diſtraction d'eſprit; c'eſt pourquoy nous crumes avoir beſoin de nous retirer de la converſation, & de garder la ſolitude. Mr l'Evéque de Beryte nous en donna le premier l'exemple, par une retraitte d'un mois, durant laquelle il s'appliqua à prevoir & à diſpoſer les choſes qui regardoient la Miſſion dont il étoit chargé, & de laquelle il étoit ſi proche, nous l'imitâmes de nôtre côté; & aprés nous étre un peu renouvellés par les exercices de la retraitte, tout nôtre ſoin & nôtre occupation fut de nous adonner à la lecture & à l'étude de la langue de la Chine, & de la Cochinchine, dont nous n'étions éloignez que de trois ſepmaines. Dieu nous fit trouver deux Chrétiens de ces deux Nations, qui entendoient la langue Portugaiſe, & qui s'offrirent de nous enſeigner ces deux langues.

Ces deux bons Chrétiens nous apprirent qu'il y avoit dans Siam plusieurs Cochinchinois, dont les uns étoient Chrétiens, les autres Idolâtres, & quelques-uns renegats. A cette premiere découverte Mr l'Evéque de Beryte crut qu'il étoit de son devoir de donner commencement à sa Mission, par l'instruction de ces Cochinchinois, qui étoient ses oüailles. C'est pourquoy aprés les recherches necessaires qu'il en fit, il trouva bien cent de ces Cochinchinois: aussi-tôt on âvisa aux moyens de leur donner connoissance de nôtre Seigneur Iesus-Christ crucifié, en quoy consiste la vie eternelle. Mr l'Evéque de Beryte fit connoître au chef de cette Nation, qui étoit Chrétien, ses intentions, & à plusieurs autres, qui reçeurent les offres qu'il leur faisoit, de traitter avec eux du salut eternel, avec bien de la joye & du respect. Pour ce sujet on convint avec eux d'une maison, où Mr de Berithe alla dire la Messe de minuit, leur fist une exhortation en Portugais, que plusieurs entendoient, & laquelle fut expliquée à ceux qui n'entendoient pas cette langue, par l'entremise de quelques Interpretes. Ces commencemens quoyque petits, n'ont pas laissé d'avoir des suittes assés heureuses, pour recompenser les peines & les travaux que nous avions pris pour arriver à

Siam. On appeçeut bien-tôt les fruits que porte la parole de Dieu, quand elle eſt annoncée pour ſon amour. Ce petit troupeau de Cochinchinois, ramaſſé comme par hazard dans une ville étrangere, témoignoit une ardeur incroyable à entendre parler de nos myſteres : ce qu'il faiſoit aſſez connoître par l'aſſiduité & l'exactitude avec laquelle ils ſe rendoient tous aux jours deſtinez à l'inſtruction, dans la Chapelle que nous avions fait dreſſer. Quoyque pauvres, ou engagez aux affaires de leur commerce, ils quitoient tout pour nous venir entendre. Il me ſeroit difficile de repreſenter quelle étoit nôtre joye, de voir en ces payens, de ſi bonnes diſpoſitions; & quelle étoit nôtre ardeur pour ſeconder le zele qu'ils faiſoient paroître. Alors nous commencions de goûter le bon-heur de nôtre vocation, & de comprendre combien s'étoient trompez ceux, qui vouloient nous détourner de nôtre entrepriſe, lorſque nous étions en France ; & combien les raiſons avec leſquelles ils s'efforçoient de combatre nôtre reſolution étoient vaines & mal-fondées. Ils nous alleguoient la difficulté des chemins, & nous nous trouvions au bout de nôtre courſe en une parfaite ſanté : ils nous diſoient que nous quitions des emplois aſſeurez pour des

entrepriſes incertaines, & nous faiſions l'experience du contraire par la facilité que nous trouvions à faire goûter les veritez du ſalut aux Cochinchinois de Siam. Quelqu'un ſera peut-étre curieux de ſçavoir de quelle maniere nous leur propoſions les articles de nôtre Religion, & ſi nous nous ſervions de raiſonnemens ſubtils & relevez. Certainement il nous eût été difficile de nous en ſervir, ne nous expliquant que par interprete, & par la langue Portugaiſe que nous ne ſçavions qu'à demy, il nous étoit impoſſible de mettre en vſage les beaux diſcours que nous euſſions pu emprunter de la Theologie, & ſur leſquels nous étions preparez dés la France. Nous étions dans la neceſſité de ne nous prevaloir que de la ſimplicité de la Foy. L'éloquence nous devint inutile, & nous y renonçâmes de bon cœur pour nous appuyer davantage ſur Dieu, auquel ſeul appartient de toucher les cœurs, & de donner efficace à la parole qui eſt annoncée en ſon nom & pour ſa gloire. Nous avons remarqué que la nuë & ſimple propoſition des veritez de nôtre ſainte Religion, porte d'elle méme une impreſſion divine, en ſorte que l'eſprit des payens quoyque rebelle & plein de tenebres, en eſt extraordinairement touché, & s'ils y reſiſtent, c'eſt moins

par le defaut de perſuaſion qu'elle ne ſoit veritable, que par l'oppoſition ſecrette de leurs cœurs, qui ſont engagez en des affe-ctions vicieuſes & deſ-ordonnées. Cependant il y a trois choſes qui font plus d'impreſſion ſur les Infideles ; la premiere eſt quand on leur fait comprendre la vanité, la miſere & l'impieté de l'Idolatrie ; la ſeconde quand on leur fait bien connoitre la ſainteté des loix que propoſe la Religion Chrétienne ; & la troiſiéme eſt quand ceux qui les préchent ne démantent point par leurs actions, cette méme ſainteté ; & au contraire quand leur vie, leurs diſcours & leur conduite ſont une expreſſion fidelle de la pureté, de la ſainteté & des vertus qui ſont ou commandées ou conſeillées par nôtre Seigneur Ieſus-Chriſt, qui ne manque pas, ſelon les diſpoſitions de ſa miſericorde, d'ouvrir interieurement les yeux de l'eſprit de ces pauvres aveuglez, par des graces incomprehenſibles, pour leur faire connoître la verité des choſes qui leur ſont annoncées. Le Chriſtianiſme contient de ſi grandes merveilles, que l'on découvre auſſi-tôt que c'eſt l'ouvrage de Dieu ; c'eſt aſſez que d'ouvrir les yeux, & de contempler la diſpoſition de l'Vnivers, pour étre perſuadé de l'exiſtence, & de la grandeur de ſon Autheur. Quand l'eſprit aydé de la

grace considere les veritez qui nous sont proposez par le Sauveur du monde, il découvre en elle des marques secrettes que Dieu en est l'autheur, il adore ces veritez, il les croit, & s'y soûmettant, il éprouve qu'elles operent des effets miraculeux en luy, qu'il ne peut attribuer qu'à une cause surnaturelle.

Donc pour traiter utilement avec les Cochinchinois, nous leur proposions les obligations qu'ont tous les hommes de reconnoistre Dieu leur Createur, de l'adorer, de le servir, & de l'aimer. Nous leur representions les soins continuels de sa Providence, qui n'est pas moins magnifique, que liberale à les combler de bienfaits pour les convier à son amour. Apres nous leur donnions une brieve idée de la sainteté des loix de ce méme Dieu, & de la necessité de se soûmettre à ces loix si justes & si saintes, pour arriver à la vie eternelle. Apres nous leur annoncions nôtre Seigneur Iesus-Christ, sa naissance, sa vie, ses miracles, sa doctrine, & enfin les mysteres de sa Passion, & la charité infinie qu'il a fait paroistre à tous les hommes, aux pecheurs & aux Infideles, mourant pour leur salut, & principalement afin de bannir du monde les cultes impies de l'Idolatrie, qui détruisent l'honneur qui est deu à Dieu son Pere, souverain Seigneur de toutes choses.

Ces Cochinchinois témoignoient une incroyable avidité pour étre instruits plus à fond de la verité de ces choses, & quoy qu'éloignez d'une lieuë, venoient trois fois la semaine pour asisister à nôtre Catechisme. Nous n'eûmes pas continué nos exercices quelque temps, que plusieurs d'entre eux demanderent publiquement le saint Baptéme, & d'estre admis pour estre instruits en particulier sur les points de nôtre croyance. Il est certain que si nous eusions voulu condescendre à l'extréme envie de ces bons Neophytes nous leur aurions donné le Baptéme aprés deux ou trois jours d'instruction : cependant diverses considerations nous obligerent d'en user autrement, car il est de consequence de n'admettre pas legerement les Payens au saint Baptéme.

Cette precaution nous a semblé dautant plus necessaire en ces quartiers-là, que la porte pour retourner à l'Idolatrie & au vice est toûjours ouverte ; que la Religion reçoit beaucoup de prejudice de l'inconstance de ceux qui viennent à la quiter, ou qui en dementent la sainteté par leur vie dereglée, & qui ordinairement en deviennent les ennemis, la decreditent, & en détournent les autres. Nous n'admîmes au saint Sacrement de Baptéme que ceux que nous vismes bien

instruits

instruits, & touchez du desir de se convertir & de perseverer. Suivant cette maxime nous éprouvâmes assez de temps les trois premiers qui se presenterent au Baptéme, dont le premier fut nommé Ioseph: c'est un homme âgé de trente ans, nous apperceûmes quelque chose d'extraordinaire en luy; & depuis son Baptéme il a toûjours fait de nouveaux progrés en la vertu : peut-estre qu'en consideration qu'il est le premier sujet de la Mission, il a receu les prerogatives que donne ordinairement le droit d'aînesse.

Aprés avoir apporté la diligence necessaire à bien preparer au Baptéme ceux qui le demandoient, nous n'avons rien trouvé de plus avantageux pour leur salut, que de leur enseigner l'usage des pratiques solides de la pieté Chrétienne; comme sont les differentes manieres de bien prier, les actes d'adoration, d'amour de Dieu, de contrition de ses pechez; comme aussi de mediter les bienfaits divins, l'amour que nous devons à Nostre Seigneur Iesus-Christ, & de faire un saint usage des Sacrements qu'il a instituez pour nôtre santification. Ils goûtoient ces enseignemens avec bien de l'affection, & les mettoient aussi-tôt en pratique, & par le frequent usage qu'ils faisoient de ces choses, ils devenoient de plus en plus fervents & attachez à

la Religion qu'ils venoient d'embraſſer, & fortifiez contre la tentation de l'Idolatrie. Peu de temps aprés ces exercices pluſieurs Gentils s'adreſſerent à nous, pour nous propoſer leurs doutes, & nous demander le Baptéme. Vn pere & une mere payens vinrent auſſi nous declarer qu'ils vouloient eſtre Chrétiens; & pour gage de leur bonne & ſincere intention, ils prierent que l'on baptizât un enfant unique qu'ils avoient, en attendant qu'eux-mémes ſeroient en état de recevoir la méme grace, qu'ils deſiroient de tout leur cœur. On leur accorda cette juſte demande avec bien de la joye, qui fut ſuivie bien-tôt d'une autre miſericorde de nôſtre Seigneur, qui ayant deſſillé les yeux de pluſieurs payens, ſix d'entr'eux firent la méme proteſtation, en ſuite de quoy ayant eſté inſtruits, & ayant fait connoître en eux de ſuffiſantes marques de la converſion de leur cœur, ils furent baptizez, ſuivant l'ancienne pratique de l'Egliſe, le Samedy Saint, receurent le lendemain le Sacrement de Confirmation, & communierent le Dimanche ſuivant: nous en remiſmes pluſieurs autres, pour n'eſtre pas aſſez inſtruits.

Vne choſe qui nous a le plus fait connoître ce que Dieu opere, & que les hommes operent peu pour la converſion des ames, eſt

de voir la maniere dont plusieurs Gentils ont embrassé la Foy.

Quelques-uns sur la simple proposition des veritez premieres de nostre Religion, sans autre examen ; ont declaré qu'ils vouloient l'embrasser ; & comme nous n'étions pas encore accoûtumez à ces conduites du saint Esprit, nous avions peine à les croire ; mais la suite ne nous en convainquoit que trop. Ce seroit ignorer le pouvoir de Nostre Seigneur Iesus-Christ, & ce qu'il a fait autrefois, que de douter de l'efficace de ses inspirations ; pour appeller un de ses Apôtres, il ne disoit que cette seule parole, *Suy-moy ?* Nôtre Seigneur continuë de parler le mesme langage au cœur des payens, il leur dit secrettement, mais d'une maniere puissante : *Suy-moy ? c'est à dire, renonce aux Idoles, adore le vray Dieu.*

Il est vray que tous n'ont pas témoigné tant de docilité & de promptitude ; plusieurs ont fait paroistre une opposition formelle ; cependant par l'assiduité qu'ils ont donnée à entendre la parole de Dieu, leur repugnance a esté vaincuë, & ils se sont soûmis au joug aimable de nostre Seigneur Iesus-Christ.

Vn des Missionnaires ayant apperceu une femme payenne prés de la maison, luy fit de-

mander ſi elle n'agréeroit pas d'entendre parler de la Religion du vray Dieu, & de ſe faire Chrétienne. Elle répondit qu'elle ne comprenoit pas bien ce que c'eſtoit que cette Religion du vray Dieu; que cependant c'eſtoit la Religion que ſon cœur deſiroit, & que l'on eût à l'en inſtruire. On fit une pareille propoſition à un Gentil Cochinchinois qui paſſoit par la ruë: il répondit qu'il ignoroit ce que c'eſtoit que la Religion Chrétienne; mais que ſi on vouloit l'inſtruire, qu'il étoit preſt de l'embraſſer, ſi elle luy paroiſſoit raiſonnable. On accepta volontiers ſon offre, on aſsigna un temps & un lieu pour luy parler, & apres de ſuffiſantes inſtructions, & pluſieurs conferences, il renonça au Paganiſme, receut le ſaint Baptéme, & fut nommé Luc.

Nôtre premier Chrétien Ioſeph ne nous donnoit pas de moindres preuves de ſa ferveur que de ſon innocence; comme il logeoit au delà d'une groſſe riviere, il la paſſoit à la nage afin de ſe rendre à l'inſtruction, & depuis ſon Baptéme il évitoit avec tant de ſoin le peché, que ſa plus grande peine étoit de ſe preparer à ſa confeſſion faute de matiere, bien qu'il s'examinât avec l'exactitude requiſe.

I'obmettray beaucoup de choſes de cette

nature qui ſe ſont paſſées au ſujet de l'inſtruction de ceux qui ont eſté baptiſez : Et ſi je rapporte la converſion de ce petit nombre de payens, ce n'eſt que pour en donner la gloire à Dieu ſeul, & afin que ceux qui croyent que le ſalut des Infideles eſt ſi difficile, ſe deſabuſent, & qu'ils reconnoiſſent avec ſaint François Xavier, que ſi dans les terres des Payens pluſieurs periſſent, c'eſt parce qu'il ne ſe trouve pas des Predicateurs qui leur enſeignent le chemin du ſalut eternel : & quoy que ce ſoit une verité conſtante que l'homme ne peut pretendre aucune part dans l'ouvrage de la converſion du cœur de l'homme, c'eſt principalement de celuy d'un payen, ſur tout dans les circonſtances de celles que nous avons veuës, & dont nous ne faiſons icy le rapport que pour l'edification du lecteur Chrétien & zelé pour la propagation du Royaume de Nôre Seigneur Ieſus-Chriſt. Nous étions Etrangers à Siam, & méme mal-voulus de quelques Chrétiens, qui par un zele de Nation ne nous voyoient qu'avec peine. Nous n'entendions point la langue Cochinchinoiſe ; nous apprîmes un peu de Portugais pour begayer les Myſteres de nôtre ſainte Foy à ces premieres de nos oüailles vers leſquelles nous étions envoyez ; & cependant Dieu a voulu pour donner con-

fiance à nos cœurs, & en bannir toute crainte, que les premiers essays de nos Catechismes ayent eu de si bons effets, qu'une grande partie de ces Cochinchinois a esté baptizé, & un grand nombre d'entre eux qui étoient Chrétiens, & qui manquoient d'instructions, ou qui les avoient oubliées, ont été de nouveau instruits, & tous confessez.

De tout cecy l'on peut tirer deux consequences; la premiere qu'il y a de tres grands biens à faire pour la conversion des Infideles, dans ces Royaumes Orientaux, où nous avons été envoyez, & la seconde, que pour faire ce bien, il faut moins de talens d'esprit que de bonne volonté, & plus d'appuy en Iesus-Christ qu'en sa propre suffisance; & que l'on avancera d'autant plus la conversion des payens, que ceux qui seront appellez à ces emplois y viendront munis de solides vertus, preparez à souffrir pour Dieu, & resolus de se consumer pour le salut de leurs freres.



CHAPITRE XV.

Suite de nos emplois dans Siam jusqu'au depart de Mr de Beryte pour la ville de Cantom, premier port de la Chine.

COmme nous ne pensions qu'à nous embarquer pour nous rendre au plûtôt aux lieux de nos Missions, plus nous avions trouvé de disposition dans l'esprit des Cochinchinois pour embrasser la Foy, plus nous sentions augmenter en nous le desir d'entrer dans leur pays. Nous apprîmes en ce temps-là de plusieurs Marchands Chrétiens qui venoient de Ternasserim, & qui étoient partis au mois de Septembre de Masulpatan, qu'ils auoient laissé en ce lieu là des Ecclesiastiques françois, & qu'un Euéque y estoit mort ; & qu'ils estoient sur le point de s'embarquer pour Ternasserim. Ils nous dirent ces nouvelles avec tant de circonstances, que nous y adioûtames foy: ce qui donna lieu à vne deliberation, qui fut que n'ayant point receu de lettres par cette occasion de nos amys qui s'estoient engagez de nous écrire, & restant encore assez de temps pour aller à Tennasserim pour s'informer là plus exactement de

la verité du rapport qui nous étoit fait, on crut qu'il étoit à propos d'y envoyer exprés. Ie fus chargé de la part de Mr de Beryte d'y aller en diligence, & j'arivé en 20. jours de chemin à Tennaſſerim, où durant quelques jours i'eus aſſez à ſouffrir d'vn Portugais, qui empécha l'Orãta(qui eſt celuy,qui fait l'office d'interprete des étrangers) de me faire expedier mes paſſeports, ſon intẽtion étant que,ie ne peuſſe reioindre M^r l'Evéque de Beryte aſſés à temps pour l'accompagner dans ſon embarquement pour Cantom, premier Port de la Chine; ce pendant i'obtins ce que ie demandois, & j'obligay ce Portugais à me remettre ces lettres, qui eſtoient pour Mr de Beryte, qu'il vouloit retenir.

Pendant mon abſence on continua de s'appliquer à l'inſtruction & à la converſion du petit troupeau que la Providence de Dieu nous avoit donné; ſur tout à tirer deux femmes payennes de leur extréme aveuglement, prés deſquelles on n'auoit pû rien gaigner pendant plus de quatre mois, leſquelles avoient toutes deux publiquement declaré, que bien qu'elles reconnuſſent que la Religion Chrétienne fût veritable, neantmoins elles aymoient mieux s'expoſer à étre damnées, que de l'embraſſer. Ce pendant Dieu, qui eſt le conquerant des cœurs, leur fit ren-

dre les armes de cette ſorte.

Vne d'elles, mariées à vn de nos Neophites, étoit tombée dans vne fiévre continuë; vn des Miſsionnaires l'alla voir pour luy témoigner la part qu'il prenoit en ſon affliction, & luy faire offre de ce qui dependoit de ſon ſeruice. Il luy repreſenta le danger où elle étoit de la mort temporelle & eternelle, l'âvertit de ne ſe rendre pas davantage rebelle aux inſpirations de Dieu, & que ſi elle vouloit promettre de ſe faire Chrétienne il luy bailleroit vn remede qui avec l'aſsiſtance de Dieu pouvoit la guerir. Ce fut aſſez que cette femme ne s'opposât pas formellement à ce qu'on luy dit. Le lendemain on luy envoya gros comme un pois d'un certain medicament, lequel ayant pris, la fiévre la quitta. Le jour d'apres l'Eccleſiaſtique l'alla viſiter, & ſans autre plus long diſcours cette femme d'elle méme luy fit connoiſtre qu'elle étoit entierement reſoluë de ſe faire Chrétienne, ce qu'elle accomplit avec beaucoup de fidelité. Cette converſion combla de joye tous nos Cochinchinois Chrétiens, & remplit de confiance les Miſsiõnaires. Enuiron quinze jours aprés l'autre femme veufve qui eſtoit fort attachée aux ſuperſtitions payennes, vint declarer, que Dieu l'avoit enfin touchée, & que déteſtant les Idoles, & toutes ſes mauvaiſes

ſuperſtitions, elle vouloit embraſſer la Religion du vray Dieu. La joye que l'on receut de ces deux converſions fut ſuivie d'une autre, qui fut cauſée par le retour d'environ vingt Cochinchinois que l'on avoit pris pour aller à la guerre au commencement du mois de Février, dont pluſieurs étoient Chrétiens, deux deſquels avoient été baptizés le jour méme qu'on les obligea de partir. C'avoit été une douleur bien ſenſible aux Miſsiõnaires de voir ſi-tôt diminuer leur troupeau par le depart inopiné de ces Soldats Cochinchinois nouvellement convertis, & que l'on croyoit avec ſujet n'étre pas encore aſſez confirmez. Ce qui nous porta à faire d'inſtantes prieres à Dieu tãt en public qu'en particulier pour leur prompt retour, dont nous eûmes bien-tôt nouvelle, au grand contentement de toute nôtre Egliſe; l'ordre ayant été donné aux troupes où étoient enroolez ces Soldats, de revenir. Le retour de ces bons Chrétiens nous combla d'aiſe, lors qu'à la premiere entreveuë d'un des Miſſionaires, ils ſe ietterent tous à ſon col, les Chrétiens l'apellant leur pere, & les Gentils criant qu'ils ne vouloient plus d'Idoles, qu'ils deſiroient étre Chrétiens, qu'ils avoient appris pour ce ſujet les prieres des Chrétiens, les articles du Symbole, les dix Commandements de Dieu,

& que ſoir & matin ils les avoient recitez en leur compagnie.

Aprés Dieu on doit cette converſion à leur Capitaine Cochinchinois, qui étoit Chrétien, lequel deux fois chaque jour dans ſon vaiſſeau, à la veuë de toute l'armée, faiſoit reciter les prieres à ceux de nôtre ſainte Religion ; & étant interrogé du General pourquoy il faiſoit des oraiſons particulieres & inuſitées à leur Nation, il répondit d'une maniere fort agreable, que faiſant cela il ne craignoit point les balles de mouſquet. Quoy que ce Capitaine ne forçât pas les Soldats payens qui étoient ſous luy de dire nos prieres, toutefois étant touchez de ſon exemple, ils vouloient de leur bon gré imiter la pieté de leur chef, & ils promirent qu'auſſi-tôt qu'ils le pourroient ils ſe feroient baptizer.

Quoyque Siam ne fût point de nôtre Miſſion, & que Mr de Beryte ne s'y arrétât qu'en attendant l'occaſion de partir pour la Chine, dont il n'étoit éloigné que d'un trajet de mer qui ſe fait en trois ſemaines ; il creut de ſon devoir de faire tout le poſſible pour ſeconder la pieté de ces nouveaux Chrétiens qu'il venoit d'acquerir à Ieſus-Chriſt, pour leſquels il conçeut d'autant plus de tendreſſe, que c'étoient les prémices de ſon Apoſtolat. C'eſt pourquoy il reſolut de faire bâtir une

petite Chapelle à peu de frais, où ce peuple pût les jours de feste entendre la sainte Messe, & s'assembler en commun, afin d'y vaquer à la meditation des veritez chrétiennes, suivant la maniere qu'il leur avoit enseignée. Ce Prelat fournit l'argent qu'il fallut pour acheter les materiaux, & ces nouveaux Chrétiens zelez autant qu'on le peut étre, la bâtirent eux-mémes avec tant de diligence, qu'elle a été en état d'étre benîte avant le depart de Mr de Beryte, on y fit construire un petit retranchement pour y loger un Ecclesiastique, où se retira celuy qui le premier eut le soin de travailler à l'instruction de ces Catechumenes, tout le temps qu'il fut necessaire pour les disposer à recevoir les saints Sacrements, tandis que Mr de Beryte mettoit ordre à toutes choses afin de pouvoir s'embarquer, dés que je serois de retour de mon voyage de Ternasserim où j'étois allé pour rencontrer Mr l'Evéque d'Heliopolis, que l'on y croyoit arrivé avec sept ou huit Missionnaires de sa compagnie.

Cette Chapelle a été mise sous la protection du glorieux saint Ioseph, parce que l'on a creu qu'étant le patron du premier de nos Chrétiens dans la personne duquel on avoit remarqué des graces singulieres, il n'étoit pas moins avantageux pour la benedi-

ction de la Mission, que les premices de cette Chrétienté naissante fussent soûmises à ce grand saint. Quelques-uns de ces nouveaux Chrétiens étant éloignez de leur pays, tomberent par quelque accident dans la necessité, l'on distribua quelques aumônes aux uns, & l'on préta de l'argent aux autres; & cette maniere d'ẽ user avec eux ne servit pas peu pour leur faire connoître que nous n'avions quitté nôtre pays, & n'étions venus de si loin, que par un esprit de charité, qui ne se trouve qu'en la Religion Chrétienne, laquelle enseignant à mettre tout son appuy en Dieu, oblige d'autant plus les Missionnaires à se montrer non seulement des-interessés, mais encore prests à embrasser avec joye les occasions de s'apauvrir pour enrichir les autres. Et quoy que les dépences que l'on avoit faites durant plus de deux ans de marche semblassent exiger une plus grande épargne, cependant Mr de Beryte n'hesita point à mettre en pratique ce precepte du Sage, *De faire tout le bien qui se peut quand l'occasion s'en presente.* La Providence Divine luy en fist naître une qu'il embrassa avec joye; ce fut au sujet d'un vaisseau du Roy d'Espagne, qui ayant ordre d'aller à Ternate, fut contraint de relâcher au port de Siam par un vent contraire: Ce navire arriva fort en desordre, & tout ruiné par la

tempéte qui l'avoit batu durant plusieurs jours, il étoit sans vivres, sans munition, & qui pis est sans argent, & sans trouver à en emprunter, ainsi il étoit sur le point de souffrir la derniere misere. Mr de Beryte entendant cette disgrace crut que la charité chrétienne l'obligeoit de préter quelque assistance à cét infortuné vaisseau. Il envoya donc par un de ses Ecclesiastiques offrir au Capitaine qui le conduisoit deux cent escus, & luy témoigner la part que les Ecclesiastiques François prenoient en sa mauvaise fortune, & qu'ils étoient bien fachez que l'état de leurs affaires & le besoin de la Mission dont ils étoient chargez, ne leur permettoient pas de luy offrir davantage. Ce Capitaine Espagnol receut tout à fait bien cét effect de leur bonne volonté, & eut cette moderation, sçachant que cét argent étoit destiné purement pour le service de Dieu, de n'en prendre que la moitié, âjoûtant qu'il ne l'acceptoit que dans son extréme besoin; qu'au reste il publieroit par tout cette action de generosité Françoise & Chrétienne, & qu'il ne seroit pas plûtôt de retour à Manille, qu'il n'en donnât avis à Mr le Gouverneur & à Monseigneur l'Archevéque. L'on pourroit peut-étre penser que cette promptidude à donner exposoit cette Mission à

s'apauvrir dans un temps où elle n'avoit rien de trop, veu ce qui luy restoit à faire, qui étoit de s'établir au milieu de la Chine, sans aucun appuy humain, & sans ésperance de recevoir de long temps aucun secours d'Europe : Mais il faut considerer que ces Espagnols ne pouvoient trouver à emprunter, parce que cest l'usage du pays de ne préter que sous bons gages, & à grosses vsures : de plus c'est une maxime qu'un peu de pauvreté volontaire ne peut nuire à celuy qui qui veut vrayement participer à l'esprit Apostolique, tout ce que l'on donne en cette veuë croist au centuple ; & il étoit facile de juger que si Dieu dans une telle conioncture pourvoyoit à un équipage de navire, que ne devoyent point esperer ceux qui pour se consacrer à son service avoient quitté toutes choses, si iamais ils se trouvoient en une pareille necessité.

Il y avoit en ce temps-là neuf Cathecumenes qui demandoient le Baptéme ; on le donna seulement à trois, le depart de Mr de Beryte pour aller à la Chine l'ayant empéché de le donner aux six autres qu'il ne jugea pas encore assez instruits, & qu'il reserva pour l'Ecclesiastique qui étoit allé à Ternasserim, & auquel il laissa l'ordre d'achever de les instruire, pour les faire partici-

pans de cette grace.

Mr l'Evéque de Beryte étoit dans l'attente de mon retour, pour apprendre des nouvelles de la route que tenoient Mr l'Evéque d'Heliopolis & les Prétres qui le ſuivoient; lors qu'il ſe preſenta une occaſion favorable pour aller à Cantom, qui eſt un des ports de la Chine : ce pendant comme elle preſſoit, il ſe reſolut de ne la point manquer, d'autant que c'étoit le dernier vaiſſeau, qui de Siam devoit faire voile à ce port, en ayant laiſsé partir trois autres pour le méme lieu; à cauſe qu'il attendoit des nouvelles de Mr l'Evéque d'Heliopolis qu'il ſçavoit étre proche. Et comme il avoit été jugé expedient qu'un de leurs Eccleſiaſtiques repaſſât en Europe pour les affaires de leurs Miſsions, il laiſſa les dépeches & les lettres dont il devoit étre le porteur. Pluſieurs raiſons ont obligé d'envoyer en Europe : il étoit neceſſaire de recevoir du S. Pere & de la Sacreé Congregation la deciſion de pluſieurs difficultez qui étoit neceſſaire pour la conduite de cesEgliſes naiſſantes, où il eſt d'autant plus dangereux de faire des fautes, qu'il eſt plus difficile d'y apporter remede dans la ſuite; parce que les abus introduits dans un pays avec la Religion, prennent aiſément force de loy par la coûtume; & il n'eſt pas moins

important

important de faire decider ces difficultez par une authorité ſuperieure, afin que châcun s'y ſoûmettant, l'uniformité ſoit mieux obſervée.

On étoit encore fort en peine de n'avoir receu aucunes lettres depuis trois ans que l'on étoit party de France, & il y avoit lieu de craindre que celles que l'on nous avoit écrites n'euſſent été interceptées, comme auſſi celles que nous avions envoyées de pluſieurs lieux. Il n'étoit pas moins utile d'informer au vray & en détail de la route que nous avions tenuë, & comme de jour en jour par les frequents voyages des Europeans elle devenoit plus aiſée. L'on penſoit encore combien c'étoit peu de choſe de commencer une Miſſion d'Eccleſiaſtiques François, ſi l'on ne ſongeoit au moyen de la ſoûtenir, & de la perpetuer par l'envoy de nouveaux ouvriers qui fuſſent preparez de longue main aux fonctions Apoſtoliques. Ces conſiderations obligerent Mr de Beryte à faire repaſſer l'Ocean à un de ſes Eccleſiaſtiques, & cependant il diſpoſa ſon depart pour la Chine, où il eſperoit arriver en trois ſemaines; & afin de ne rien obmettre des choſes qui pouvoient étre utiles à ſa Miſſion, il écrivit une lettre de civilité à Mr l'Archevéque de Manille, & au Gouverneur general

des Philippines. Il fit la meſme choſe à Monſieur le General de la Compagnie de Hollande, qui reſide toûjours à Batavie, luy demanda l'honneur de ſa protection, qu'il ſe promettoit d'autant plus de ſa generoſité, qu'il l'aſſuroit que les Eccleſiaſtiques François n'avoient d'autres veües en leur entrepriſes, que la converſion des ames, & l'établiſſement du culte du vray Dieu. Il écrivit encore au P. Vice-Provincial des Ieſuites qui demeure à Macao, pour l'informer des intentions du ſaint Siege, par l'envoy des Evéques Vicaires Apoſtoliques dans les lieux des Miſſions dont il avoit la direction ; comme auſſi à pluſieurs Ieſuites François qui travaillent actuellement avec fruit en ces grandes Miſſions. Ce nous a eſté un ſujet de conſolation de voir la grande eſtime où ſont en ces quartiers nos Ieſuites de France ; c'eſt une preuve que noſtre Nation peut eſtre employée utilement en ces Miſſions. Les Portugais qui ne ſont pas fort grands admirateurs d'autruy, & qui ne donnent des loüanges qu'à ceux qui les ont bien meritées, nous diſoient tout le bien poſſible, de ces Peres François : ce qui les rend le plus recommandables en ces pays ſont deux vertus d'un grand uſage en ces Miſſions. La patience dans les travaux Apoſtoliques, & la morti-

fication religieuſe, elles ſont d'autant plus neceſſaires aux ouvriers Evangeliques, qu'ayant à vivre parmy les Infideles, ils ont à reſiſter à deux tentations aſſez ordinaires, dont l'une eſt l'oyſiveté, à cauſe que la converſion des Payens ayant ſes difficultez, on s'en rebute, & on prefere le repos à des travaux qu'on croit inutiles, ou l'on s'employe à toute autre choſe. L'autre tentation eſt celle du relâchement, ou l'on ſe laiſſe facilement aller ſi l'on n'eſt ſur ſes gardes, par l'exemple de la vie des Payens qui n'ont pour guide de leurs actions que la nature, & pour loy que la convoitiſe des biens de cette vie. Pour éviter ces deux écueils il faut de bonne heure ſe preparer aux travaux, & ſe determiner de ne point quitter les exercices de la mortificationChrétienne, puiſque c'eſt elle qui conſerve les vertus. Pour cét effet dés qu'on entre aux Indes il eſt bon de penſer qu'on entre dans un pays dõt l'air a un merveilleux pouvoir pour corrõpre les eſprits, par la contagion du mauvais exemple; il n'eſt pas moins utile de s'accoûtumer de bonne heure à ſe paſſer de beaucoup de choſes que l'uſage y a renduës communes, comme ſont de prendre ſouvent les bains, marcher par les ruës & aller chez les Grands avec ſuite d'eſclaves, vétus avec éclat, employer bien du temps à evaporer du ta-

bac pour se des-ennuyer, prendre à diverses heures du jour le Thé avec des confitures, mâcher à tous momens à la façon des seculiers la fueille ou composition d'Areca ; & enfin pratiquer d'autres choses, dont l'usage n'étant pas assez reglé, diminüe d'autant plus le credit & l'estime en laquelle se doit maintenir un ouvrier Evangelique. Ce que j'ay bien voulu remarquer en passant pour l'instruction de ceux que Nostre Seigneur appelleroit à travailler en ces Provinces Orientales.

Ie finiray ce Chapitre par deux avis qui regardent les voyageurs, ausquels je me propose principalement d'estre utile ; le premier est touchant le change de l'or, qui est environ trente sols par pistolle d'Espagne plus bas au Royaume de Siam que dans toutes les Indes. L'on dit avec grand fondement, qu'il va toûjours diminuant, tant plus on va en avant, soit à la Cochinchine, soit au Tonquin, parce qu'on l'apporte de la Chine & de Manille à Siam, & en ces autres lieux. Ainsi il se faut defaire de tout ce que l'on a d'or dans les Indes, & le changer en argent monnoyé du pays, qui est aussi fin que celuy marqué au poinçon de Paris, d'où vient que quand on fait faire quelque orpheverie, on donne poids pour poids de celuy qui est mon-

noyé contre celuy qui eſt mis en œuvre, & ainſi il ne reſte que la façon à payer. On trouvera à Maſulpatan de l'argent de Siam de méme aloy que celuy des Indes, ſans qu'il en coûte rien pour le change. Il eſt fort à propos de ne pas manquer cette occaſion, parceque l'ordinaire eſt de donner cinq pour cent à Siam pour le ſeul change contre l'argent des Indes, qui eſt auſſi fin que celuy de Siam.

Le ſecond avis regarde le voyage qu'on peut faire en ces quartiers par la voye d'Angleterre, laquelle envoye tous les ans en droiture des vaiſſeaux à Bantan, d'où en ſuite ils viennent à Camboje, où ils rétablirent en mille ſix cent ſoixante-deux vn magazin. On trouve en ce dernier lieu aſſez d'occaſions pour la Cochinchine & divers autres endroits; mais quand on ne trouveroit pas de navire Anglois pour Bantan, on en trouve toûjours pour Achem, d'où il ne manque jamais d'occaſion pour Camboje, qui eſt maintenant une province de la Cochinchine, & auſſi pour d'autres ports de cette côte d'Aſie, on trouve encore ſouvent à Bantan des vaiſſeaux qui vont droit à la Chine. On pourroit encore rechercher les vaiſſeaux de Hollande, & on pourroit eſperer cette grace de la civilité de Mrs de cette Na-

tion, pourveu que l'on peût leur perſuader qu'il ſe peut trouver des hommes aſſez deſintereſſez pour aller à la Chine, non pour y exercer aucun trafic & s'y enrichir, mais plûtôt pour s'y faire pauvre, en y conſumant ſon argent & ſa vie pour le ſalut des ames, & pour le ſeul amour de nôtre Seigneur.

CHAPITRE XVI.

Depart de Siam, & l'embarquement de Mr de Beryte pour la Chine.

SVivant la reſolution priſe par Mr l'Evéque de Beryte de ſe rendre au plûtôt à la Chine, aprés avoir pris congé des Cochinchinois, & mis le meilleur ordre qu'il pût à leur Egliſe naiſſante dans Siam, il ſe mit ſur la riviere le douziéme Iuillet: le dix-ſeptiéme il arriva au vaiſſeau qui étoit à la rade, éloigné environ deux lieuës du port, le vingt-uniéme on fit voile; le vent ayant été favorable, on avança juſqu'à la nuit du trentiéme aſſez bien; mais étans arrivez à l'élevation de l'onziéme degré, au lieu où ſe joignent les mers de la Chine & de Camboje, on rencontra des courants d'eau ſi violents, & un vent ſi contraire, qu'en moins d'un quart

d'heure on fut hors d'esperance d'échapper du peril : on plie les voiles, & on jette en mer tout ce qui étoit superflus pour soulager & debarrasser le vaisseau. Cependant quelque ordre que l'on pût apporter, on jugea qu'il n'y avoit pas moyen de sortir d'un si grand danger ; ce qui redoubla la consternation des esprits, étoit que venant à relâcher,& à ceder au vent, le vaisseau étoit porté violemment du côté de terre, & dans un lieu tout plein d'écueils, neantmoins apres avoir deliberé sur ce que l'on pouvoit faire, on crût que ne pouvant donner fond, il valoit mieux se laisser aller au gré du vent, qui pourroit peut-étre changer. Cette resolution ayant été executée, on marcha un jour & deux nuits vers la terre dans une agitation de mer si furieuse & si continuë, que l'on pensoit à chaque moment que le vaisseau qui faisoit déja eau s'entr'ouvriroit. Durant ce temps les Missionnaires eurent dequoy s'occuper aux confessions, & à consoler les Chrétiens qui se trouverent dans le vaisseau. Pour leur particulier ils se mirent en oraison, & tâcherent de profiter d'une occasion qui ne se trouve pas tous les jours, comme est celle de voir la mort devant les yeux, hors de tout espoir humain. ce fut durant ces bien-heureux intervalles que les Missionnaires firent l'épreuve du

combat qui se forme entre la partie raisonnable de l'ame & la partie inferieure. Si l'agitation est grande au dehors par la vehemence dela tempéte, elle n'est pas moins forte au dedans par la peine que souffre l'homme sensuel qui veut toûjours vivre, de se trouver si proche de la mort; c'est aussi en ces momens que l'homme spirituel se conforme à Iesus-Christ son Seigneur & son modele, sacrifiant de bon cœur tout ce qu'il est au bon plaisir de son Dieu, qui se joüe de la vie des creatures comme des flots de la mer.

Le vent continuant sa violence, porta le vaisseau bien-tôt proche de terre: on jetta la sonde, & ayant trouvé fond, on se mit à l'ancre; mais comme la mer étoit si rude en cét endroit, & que la force des vagues étoit violente, on étoit en de continuelles craintes que le navire ne se mît en pieces On envoya aussi-tôt douze hommes à terre avec la chaloupe demander secours aux villages voisins, afin de décharger promptement les marchandises, & de sauver les personnes, abandonnant le navire à la mercy des flots. Ce conseil, qui apparemment étoit celuy qu'il falloit suivre, fut inutile, parce que la chaloupe arrivant à terre fut brisée: de sorte que ces douze hommes voyant qu'ils ne pouvoient plus rapporter au vaisseau aucune

nouvelle, ny amener le ſecours ainſi qu'ils avoient eſperé, delibererent d'aller porter les avis à Siam. Trois iours s'étans paſſez ſans rien apprendre de ces douze perſonnes, les gens du vaiſſeau crûrent qu'ils les avoient abandonnez, & qu'ayant laiſſé le vaiſſeau dans l'état où il étoit, ils s'étoient eſtimez bien-heureux d'en étre dehors. Dans cette extremité, & commençant à manquer d'eau, on s'aviſa de rompre les côtez du navire, pour faire une ſeconde barque, laquelle étant en état, le Capitaine du vaiſſeau accompagné d'un des Miſſionnaires, & de cinq autres perſonnes, allerent à terre chercher de l'aide à quelque prix que ce fût. Ils trouverent heureuſement quatre ou cinq Cochinchinois, dont deux d'entr'eux étans Chrétiens n'apperceurent pas plûtôt l'Eccleſiaſtique qu'ils avoient veu à Siam, qu'ils ſe jetterent à ſes pieds, & ayant ſçeu le peril où étoit Mr de Beryte qui étoit reſté dans le vaiſſeau, trois d'entr'eux entreprirent de l'en venir tirer, luy menant un petit bateau pour cét effet. Ils executerent cette reſolution avec une generoſité qui eſt particuliere à cette Nation : & ayant déia fait deux lieuës en mer, & étant à une lieuë du vaiſſeau, il s'éleva une tempéte ſi furieuſe, qu'elle les obligea non ſeulement de relâcher, mais qui reduiſit leur bateau en

pieces ſi-tôt qu'ils toucherent la terre. Voyla de quelle façon on commença à perdre toute eſperance, ne voyant venir perſonne, la tempéte au lieu de s'appaiſer devenant toûiours plus furieuſe, & tout l'équipage étant en langueur par la crainte & par la ſoif qui le tourmentoit. Neantmoins la bonté de Dieu qui ne manque iamais à ceux qui recourent à luy avec une confiance filiale, voyant l'extremité où ce pauvre vaiſſeau étoit reduit faute d'un peu d'eau, envoya deux grands orages qui en donnerent ſuffiſamment, & quelques iours apres deux barques arriverent à leur ayde, qui venoient de Siam en ſuite de l'avis qu'on y receut des perſonnes de la premiere chaloupe. Deux iours auparavant le Capitaine ayant trouvé le Gouverneur des villages favorable, revint à ſon bord accompagné de l'Eccleſiaſtique qui l'avoit ſuivy. Ainſi Mr de Beryte ſortit du vaiſſeau pour retourner à Siam; où il arriva pour la ſeconde fois le quinziéme Septembre.

Si tôt qu'il fut arrivé il alla deſcendre au quartier des Cochinchinois, où il trouva de retour l'Eccleſiaſtique qu'il avoit envoyé à Ternacerim : Mr de Beryte employa ſoixante-cinq jours dans la nauigation qu'il fit ſur cette mer orageuſe de la Chine. Comme il eut appris que Mr l'Evéque d'Heliopolis étoit pro-

che de se rendre à Ternacerim, il envoya au devant de luy deux personnes avec les passeports necessaires pour faciliter sa marche par terre. Il prit aussi resolution de l'attendre à Siam, afin qu'étans reunis, ils peussent mieux prendre leurs mesures & leurs resolutions pour la conduite de leurs Missions, outre que c'étoit une necessité d'attendre, le temps des embarquemens étant passé pour cette année. Au reste Mr l'Evéque de Beryte ne tira pas un petit avantage de ce voyage qu'il fit par mer en la compagnie de quarante Portugais : il sçavoit qu'en consequence de quelques ordres venus de Portugal, les Portugais de Siam ne le voyoient point de bon œil, & leurs ombrages allerent si avant, qu'ils formerent entr'eux un party pour le perdre, dont ce Prelat ayant eû avis, il fut obligé de quitter leur quartier, & de chercher un azyle asseuré contre leur mauvais dessein, dans le voisinage du quartier de Mrs de Hollande.

Mr de Beryte eût pû craindre de se mettre dans un vaisseau où il voyoit plusieurs ennemis, ils n'étoient pas pourtant les maîtres du navire; c'est pourquoy se confiant en Dieu, cõme s'il eût ignoré tout ce qui s'étoit passé, il ne laissa pas de traiter avec eux, & de leur rendre tout le service qu'il pût pour leur faire connoître la pureté d'intention des Ec-

clesiastiques François, & comme sans sujet, sous pretexte d'un interest de natiõ, on avoit donné une méchante idée de leur conduite. Ce qui les gagna fut le soin que l'on prit chaque jour, soir & matin, hors le temps de la tempéte, de faire reciter les prieres, les jours de feste de dire la sainte Messe, & de faire le Catechisme & la Predication en leur langue, & de leur parler avec charité des choses du salut eternel. Ces petits offices eurent assez de pouvoir pour les changer, & d'ennemis qu'ils étoient les rendre amis & tout à fait traitables. Tous se confesserent & communierent, & plusieurs plus d'une fois. Ce fut alors qu'ils declarerent publiquement les circonstances de la conspiration qu'ils avoient formée contre la personne de Mr de Beryte, dont ils luy témoignerent du déplaisir, promettant que s'ils retournoient à Siam, ils feroient prendre d'autres sentimens à ceux de leur nation; & c'est ce que l'on espere de leur charité & de leur justice. Mr de Beryte eut la consolation à son retour à Siam, de voir son troupeau augmenté de plusieurs Cochinchinois, & depuis il a continué de cultiver cette Eglise avec de plus grandes benedictions.

CHAPITRE XVII.

Retour en Europe par l'Ocean, & la mort de Mr l'Evéque de Metellopolis arrivée à Londres.

SVivant l'ordre que j'avois receu de Mr l'Evéque de Beryte, & pour les raiſons que j'ay déja rapportées ie me diſpoſay pour repaſſer en Europe. Ce me fut un ſujet de douleur bien ſenſible de me voir obligé de m'éloigner du lieu de nos Miſſions dont je me voyois ſi proche & deſquelles j'avois déja goûté les douceurs. Ie ne crûs pas pourtant m'en éloigner tout à fait, puiſque mon retour n'avoit pour but que l'utilité & le ſervice des meſmes Miſſions. Cependant depuis mon depart quelque effort que j'aye fait ſur moy-méme pour me ſoûmettre aux ordres qui m'ont eſté donnez, je ſens que je ſuis hors de mon centre, & me voyant comme banny en mon propre pays, ie ne me conſole que par l'eſperance d'un prompt retour, & dans la penſée que i'ay tâché de faire connoître durant mon ſeiour l'importance de nos Miſſions, pour y inviter un bon nombre d'ouvriers.

Ie partis de Siam le quatorziéme d'Octobre ſur les huit heures du ſoir pour aller ioindre un vaiſſeau Anglois qui faiſoit voile à Madras: fort qui appartient à la Compagnie du commerce d'Angleterre ; ie fis trente-cinq lieuës ſur la riviere de Siam en vingt-quatre heures, & trouvé le vaiſſeau déia à la voile à ſon embouchure. Il n'oſoit pourtant avancer à cauſe de la rencontre de trois vaiſſeaux Hollandois armez en guerre qui remontoient cette riviere. Deux Portugais avec qui i'étois eurent tant de peur de cette rencontre, qu'ils retirerent auſsi tôt les effets qu'ils avoient dans le vaiſſeau Anglois qu'ils croyoient devoir bien-tôt tomber entre les mains des Hollandois. Vn valet que i'avois pris pour m'accompagner me quitta ſi-tôt qu'il eut veu la mer, ie demeuray donc ſeul de ma Religion & de ma profeſsion dans le vaiſſeau Anglois, dont le Capitaine étoit aſſez incertain de ce qu'il avoit à faire, ne pouvant d'une part differer de partir, & de l'autre n'oſant s'expoſer aux Hollandois dont l'intention ne luy étoit pas connuë. Cependant il s'avança vers le plus grand de ces trois vaiſſeaux, qu'il ſalua de pluſieurs coups de canon. Nôtre Capitaine ſceut de celuy des Hollandois qu'ils étoient là pour obliger le Roy de Siam à leur faire raiſon

de quelque insulte qu'ils disoient en avoir receuë. Mon bonheur voulut que ie fisse rencontre sur ces vaisseaux Hollandois d'un amy qui me favorisa d'une lettre de recommendation pour le Gouverneur de Malaca. C'est un secret en ces voyages de ne negliger aucune occasion de pratiquer des amis, on trouve toûiours occasion d'en retirer du service & de l'asſistance.

Le quatriéme Novembre nous fismes rencontre de trois hommes exposez sur une méchante barque en fort mauvais état, qui s'étoient sauvez du naufrage de leur vaisseau, ils alloient au gré de l'eau sans route & sans provisions ; on les receut à bord, & sans doute qu'on sauva la vie à ces pauvres malheureux. Le treziéme nous arrivâmes à la veuë du détroit de Sincapur & de Petra-banca. Comme le vent nous étoit contraire nous ne peûmes passer ce Cap que le vingtiéme du mois, le vingt-septiéme nous entrâmes au port de Malaca sur le soir. En ce temps on publia la paix qui étoit conculë entre le Roy de Portugal, & Mrs les Etats des Provinces-unies. Il y avoit autrefois tant à Malaca qu'aux environs grand nombre de Catholiques, les Hollandois s'étant rendus maistres de cette place les ont presque tous chassez, il n'en reste pas cinq ou six cent, qui n'ont au-

cune liberté pour leur Religion, & sont dépourveus de toute assistance spirituelle.

Vn peu avant nôtre arrivée à Malaca nous avons rencontré la flotte des Hollandois qui retournoit du Iapon, de huit vaisseaux qu'ils y avoient envoyé cinq y étoient arrivez & les trois autres avoient fait naufrage, & des cinq autres deux ont pery au retour, les trois qui restoient avoient leurs grands mâts tous brisez, & cependant on nous assuroit qu'il restoit encore assez de richesses en ces trois vaisseaux pour dédommager la perte que la flotte avoit faite, & pour ne pas se repentir d'avoir fait le voyage du Iapon, tant on tire de thresors de cette isle.

Le sixiéme de Ianvier nostre vaisseau arriva à la rade de Massulpatan, j'allay d'abord rendre mes respects à M^r l'Agent des Anglois qui me receut avec beaucoup de civilité nonobstant le déplaisir que ces M^rs témoignoient avoir receu de M^r l'Evéque d'Heliopolis, lequel avoit quelque temps auparavant donné la Confirmation à quelques familles de Catholiques qui demeuroient aux environs de leur forteresse de Madras, où nous arrivâmes en suite en quatre ou cinq iours de navigation. Ie trouvay sur le port le R. P. Ephrem de Nevers, qui ayant receu avis de mon arrivée eut la charité de venir au devant de

moy. Mr Dom Edoüart étoit Gouverneur pour les Anglois dans le fort de Madras, il me fit tout l'accueil possible, & luy ayant dit mon dessein de revenir en France, il me promit de traitter de mon passage avec les Capitaines de la flotte Angloise qui étoit sur le point de retourner en Europe.

I'appris à Madras deux nouuelles dont l'une me causa bien de la joye, ce fut celle de l'heureux voyage de M l'Evéque d'Heliopolis, & son depart de Masulpatan pour se rendre à Ternacerim de sorte que je jugay qu'il pouvoit se reünir en peu de temps à Mr l'Evéque de Beryte qui l'attendoit à Siam, & n'avoit differé son voyage à la Chine que dans l'esperance de le voir bientôt avec les Ecclesiastiques qui l'accompagnoient.

L'autre nouvelle qui me combla de douleur fut celle de la mort de Mgr l'Evéque de Metellopolis arrivée au bourg de Palacol à deux journées de Masulpatan il y avoit environ un an, s'étant trouvé malade à Masulpatan on l'avoit porté à ce bourg pour le mettre entre les mains du sieur de Montval Chirurgien François qui étoit au service de Mrs de la Compagnie d'Hollande. Il en receut toute l'assistance qu'on pouvoit attendre d'un François, d'un tres-honnéte hom-

me, & d'un Catholique zelé. Mais la maladie de ce Prelat ne souffroit plus de remedes lors qu'il arriva à Palacol, une fiévre continuë avec un flux de sang ayant épuisé ses forces & l'ayant reduit à l'extremité: & ainsi il ne pensa qu'à se disposer à mourir, & à finir en esprit d'hostie le sacrifice qu'il avoit commencé dés qu'il s'étoit engagé dans l'entreprise du voyage de la Chine. On peut assurer que le zele a consommé ce Prelat, la grande diligence qu'il avoit faite pour se rendre en moins d'un an depuis Paris jusques sur la côte de Coromandel, jointe à l'austerité de sa vie, fut apparemment la cause de sa mort. L'avãtage de la route qu'on tient par la voye de la mer Mediterranée, de la Turquie & des Indes n'étant pas d'aller fort vîte, mais plûtôt de la faire avec poses, & de s'arréter par intervalles pour se delasser des fatigues du chemin, qui sont si penibles & si nouvelles à ceux qui sortent d'Europe qu'elles sont capables de ruiner les meilleures santez, si on ne sçait en ménager les forces. M^r l'Evéque de Metellopolis mourut le seiziéme d'Aoust mille six cent soixante-deux, le vingtiéme jour de sa maladie, un an apres son depart de France: il fut enterré à Palacol, il receut ses derniers Sacremens de la main d'un de ses Ecclesiastiques, qui a témoigné la constan-

ce chrestienne & la grande resignation avec laquelle il receut la nouvelle de la mort, qui luy fut d'autant plus douce qu'elle luy arrivoit au milieu,d'une terre étrangere, où il se vit destitué de tout secours humain. Il repetoit souvent qu'il n'étoit point fâcheux de mourir quand on a tâché de servir Dieu durant sa vie. Il ne cessa point durant tout le cours de sa maladie de dire la sainte Messe excepté le iour qu'il mourut que ne pouvant se soûtenir, il communia de grand matin, & expira à six heures les yeux attachez au Ciel, & le Crucifix à la main, & le cœur abymé dans une profonde paix & une tranquillité admirable, redisant de temps en temps ces paroles, *Qu'il est bon de servir Dieu quand on le peut* : on eût dit dans l'excés de l'amour sacré qui le possedoit, qu'il se détachoit doucement de luy-méme pour s'élancer dans le cœur de son Createur. Il seroit difficile d'exprimer l'égalité d'esprit qu'il conserva jusqu'au dernier soûpir. Sentant approcher son heure, les forces venant à luy manquer tout à coup par la violence de la fiévre & par l'effusion de son sang; *Tout va bien*, disoit-il, *l'Eternité est proche, nous serons toute l'Eternité ce que nous avons été durant nôtre vie.*

Il étoit âgé de trente-un an, il fut fait Prétre à vingt-trois par dispense du saint Sie-

ge pour administrer la principale Cure de la ville d'Aix en Provence, dans le gouvernement de laquelle il fit paroître une rare prudence, une pieté exemplaire jointe à un zele infatigable pour le salut & pour l'avancement des ames qui étoient sous sa conduite.

On peut juger de la grandeur de nôtre perte par celle du merite de ce vertueux Prelat, qui possedoit dans un haut degré les qualitez requises pour remplir avec succez la dignité dont il avoit été honoré par le saint Siege d'être le premier Evéque de la ville imperiale de Pequim & de la province Septentrionale de la Chine, la plus considerable de ce grand empire où reside la Cour, & le plus ordinaire sejour de la Noblesse & des Officiers de l'Etat, & où la Religion Chrétienne a fait de plus grands progrez.

Il a plû à Dieu pour des raisons que nous devons adorer d'appeller à luy ce sien serviteur, & de le recompenser au milieu de sa course, pour exercer la confiance des autres & rendre leur abandon aux ordres de sa Providence plus parfait & plus soûmis, & tant s'en faut que la veuë de cette mort doiue intimider les ouvriers zelez, qu'elle leur doit servir d'un plus puissant attrait pour suivre leur vocation, qui a cela de propre & d'avantageux par dessus toutes les autres qu'elle est

une continuelle profeſſion de mort pour la gloire de Ieſus-Chriſt, & pour le ſalut des ames qu'il a rachetées au prix de ſa vie & de ſon ſang répandu pour elle. Mr l'Evéque d'Heliopolis ne fut pas plûtôt arrivé à la côte de Coromandel qu'il alla à Palacol, & avec la permiſſion des Hollandois de qui dépend ce bourg, fit lever de terre le corps de Mr de Metellopolis, le fit porter à Maſulpatan, où il eſt en depoſt dans une Egliſe juſqu'à ce que l'occaſion ſe preſente de le faire porter dans une ville Catholique. Mais il eſt temps de reprendre la ſuite de nôtre voyage, puiſque je ne me propoſe pas d'inſerer en ce lieu ce qui ſe peut dire des vertus de ce Prelat, qui demanderoient une relation particuliere; & mais ce ſoin eſt reſervé à quelque autre qui aura plus de loiſir que moy pour traiter ce ſuiet comme il merite.

Quelque bonne volonté que le Capitaine Edoüart eût de m'obliger, neãtmoins il trouva de la reſiſtance de la part des Capitaines Anglois, qui vouloient me faire acheter la grace que ie leur demandois de repaſſer avec eux en Europe. Enfin ie cõvins avec un d'eux, qui ſe contenta de ſoixante & dix Pagodes, qui valent cent quarante écus de nôtre monnoye. Le depart fut ſi prompt que ie n'eus qu'un demy iour pour me fournir des provi-

ſions neceſſaires pour la longue navigation que i'avois à faire, & principalement pour le temps de Caréme que i'avois à paſſer ſeul de ma Religion, avec un équipage de vaiſſeau qui tous eſtoient Proteſtans. Il fallut s'abandonner entre les mains de Dieu. Ie receus à mon depart beaucoup de civilité de M^rs^ les Portugais qui m'accompagnerent iuſque ſur le port, & me ſuivirent de veuë dans la chaloupe qui me portoit au vaiſſeau tant qu'ils pûrent. Nous fiſmes voile dés la mi-nuit, & le vingthuitiéme Decembre nous paſſâmes à la veuë des montagnes de l'iſle de Zeilan, que nous laiſsâmes à main droite, apres avoir été retardez aſſez long-temps par des courants d'eau, dont il eſt difficile d'expliquer ſa cauſe nous paſſàmes la ligne le cinquiéme Ianvier. Nous fuſmes arrétez par d'ennuyeux calmes, & quoy qu'on rencontre le vent au quatorziéme degré, nous ne le trouvâmes qu'au 20. ce que nos mariniers aſſuroient n'arriver jamais. Ce qui nous fit deſeſperer de pouvoir doubler le Cap de bonne-Eſperance, & craignions fort d'étre obligez d'aller paſſer l'hyver à Madagaſcar, c'eſt pourquoy on commença de ménager les proviſions & principalement l'eau. Enfin nous fûmes en tel état que comme on ne put paſſer

le Cap de bonne-Esperance au plus tard qu'au commencement d'Avril, il ne nous restoit que trente jours pour faire prés de quinze cent lieües de mer selon l'exacte supputation de nos Pilotes.

Cependant le huitiéme Avril contre toute nôtre esperance il plut à la divine Providence de nous donner vn si bon vent que nous avançâmes toûjours nôtre chemin d'une course presque égale, & fismes chaque iour autant de lieües qu'il s'en peut faire lors que tout conspire à une heureuse navigation.

Le septiéme Avril nous doublâmes le Cap de bonne-Esperance, & commençâmes à dresser nôtre route vers l'isle de sainte Helene, que nous apperceûmes le uingt-sixiéme sur le soir, & n'osâmes en approcher de crainte de la nuit. Le lendemain nous y arrivâmes du matin, & nous trouvâmes là trois vaisseaux Anglois qui nous y attendoient assez à propos pour nous ioindre à eux & achever nôtre course de compagnie. Comme on ignore la disposition des affaires, d'Europe, & qu'on craint qu'il n'y ait guerre entre ceux qu'on avoit laissez en paix lors qu'on en est party, les vaisseaux Anglois ont de coûtume de se ioindre en cette isle dont ils sont à present les maîtres : cy-devant elle étoit commune à tous les navigateurs des Indes.

L'isle de sainte Helene est un rocher qui a environ soixante milles de circuit qui sont vingt lieuës de France. Elle est inaccessible de toutes parts excepté en deux endroits par où le rocher s'ouvre & fait deux vallées par où coulent continuellement des eaux douces. Dans la plus grande vallée est la forteresse, & dans l'autre est un petit rempart avec quelques pieces de canon. Sur le haut de ces rochers il y a quelques plaines de terre fort fertile, qui fournissent quantité de bons herbages & de legumes, tant pour ceux qui habitent l'isle qui sont environ cinquante personnes tant hommes que femmes tous Anglois, que pour les vaisseaux qui vont là moüiller l'ancre pour prendre de l'eau dans leur retour des Indes. C'est une merveille que la fertilité & la bonté de cette isle, puisque un ou deux pieds de terre qui couvrent la surface du rocher sont d'un si bon rapport qu'on y cultive presque les mémes semences qu'en nôtre terre d'Europe, & ses habitans separez par de si vastes mers du commerce de toutes les autres terres, y vivent en repos & se passent de ce qu'elle leur donne. Il y a force citrons & beaucoup de chévres, que les Portugais lors qu'ils estoient maîtres du commerce des Indes y ont autrefois portées, qui y ont beaucoup multiplié depuis. C'a

été une de leurs pratiques de transporter par tout des animaux utiles à l'homme pour le secours de leurs flottes : le mal-heur est qu'ils y ont aussi laissé des chiens, qui ayant multiplié & étant sauvages causent une grande incommodité aux Anglois, si ce n'est qu'elle leur est une occasion de s'occuper à leur chasse, dans le grand loisir que leur fournit la solitude de cette isle, où ils ne voyent gueres d'Europeans qu'une fois l'année, quand la flotte de la Compagnie d'Angleterre revient des Indes, ou quand quelques autres vaisseaux que la tẽpéte, ou le vent, ou la necessité de s'y pourvoir d'eau fraîche y conduit. Cét entrepos est plus delicieux qu'on ne le peut imaginer, lors qu'apres avoir essuyé trois mois de continuelle navigation, on peut mettre pied à terre, se promener, boire de l'eau pure & claire, se desalterer de quelques fruits & prendre quelque boüillon avec des herbes nouvellement cueillies dans un jardin. C'est pour cette raison que les Anglois se sont saisis de cette isle, à cause de sa fecondité, qu'elle est au milieu de l'Ocean & qu'elle est presque seule où on se puisse rafraîchir comodémant.

Apres nous étre pourveus des bonnes eaux de l'isle de sainte Helene nous reprîmes la route de la mer pour arriver à l'isle de l'Ascension, où nous arrivâmes le cinquiéme

May, & fiſmes rencontre de deux vaiſſeaux Anglois qui nous attendoient depuis 2. jours.

L'iſle de l'Aſcenſion eſt une terre ſterile, ſeche & brûlée qui a ſoixante & dix milles de circuit, & toute remplie de montagnes hautes : il y en a entr'autres une qui cache ſon ſommet dans les nuës & paroît toûjours couverte de gros broüillards. Cette iſle n'eſt point habitée, & ne fournit rien pour la commodité de la vie, n'ayant ny arbres ny aucunes eaux douces. Les navires n'abordent en ce lieu que pour la péche de la Tortüe; c'eſt une merveille que cette péche dans la ſaiſon que ces animaux viennent ſur terre pour faire éclorre leurs œufs, elles ſortent du milieu des eaux de la mer durant la nuit, & couvrent comme des armées tout le rivage. Il y a des Tortües qui peſent trois cent livres, d'autres cinq cent, elles ne ſortent de la mer que la nuit, & viennent cacher leurs œufs dans des foſſes aſſez profondes qu'elles creuſent dans le ſable, puis elles ſe retirent dans la mer. L'inſtinct de ces animaux eſt bien remarquable: car comme ils font quantité d'œufs ils auroient peine à les faire éclorre dans la mer, tant parce que les poiſſons n'en laiſſeroient gueres échapper, qu'à cauſe de la froideur des eaux; la Nature les a enſeignez à venir chercher un lieu de ſeureté en cette iſle de-

ſerte ; qui leur offre un ſable chaud, propre pour faire naître ces petites Tortües ; qui ne ſont pas plûtôt écloſes qu'elles prennent la route de la mer pour ſe guarantir de la guerre des oyſeaux, qui ne laiſſent pas d'en ſurprendre un grand nombre en paſſant.

Pour prendre les grandes Tortües les mariniers vont environ minuit ſe cacher en des rochers, ils ſe donnent le ſignal, & tous courent en méme temps avec le plus de vîteſſe qu'ils peuvent ſur le rivage, & rencontrent les Tortües qui ſortent de la mer, ou qui ſont occupées à leur beſogne, ils les tournent ſur le dos, & les laiſſent ainſi renverſées juſqu'au lendemain ; car cét animal ne ſe peut plus tourner à cauſe de ſa peſanteur. La chair en eſt aſſez bonne & propre pour la ſanté, on croit manger du veau : elles vivent trente & quarante jours dans le vaiſſeau ſans mourir, ſur la fin elles maigriſſent ; nos mariniers en une ſeule nuit en prirent cent ſoixante & dix, on n'en prend ordinairement que pour vingt jours, d'autant qu'elles ne font que ſe tourmenter par apres, & cauſent de l'incommodité. Il y a en cette iſle force chevres, qui y ont été apportées par les Portugais, mais elles ſont difficiles à attraper à cauſe que ce ne ſont que rochers où on ne peut grimper.

Depuis nôtre départ de l'isle de l'Ascension jusqu'à nôtre arrivée en Angleterre, nôtre navigation a été toûjours heureuse, nous n'avons rencontré que trois vaisseaux Hollandois, dont deux alloient aux Indes Orientales, le troisiéme passoit de Guinée aux isles Barbades pour y porter des esclaves. Nôtre flotte arriva en Angleterre le vingtiéme Iuillet, je fus à Londres pour y chercher les moyens d'établir quelque correspondance aux Indes, pour envoyer les choses qui étoient necessaires pour nos Missions: ce fut là que j'appris le grand & noble dessein qu'on traittoit en France pour y établir le commerce. Ie jugé dés-lors qu'il étoit inutile de chercher chez les Etrangers les avantages que je pouvois desormais attendre de la nouvelle Compagnie qui s'étoit formée à Paris par les ordres du Roy pour la navigation & pour le trafic des Indes Orientales; & je rendis graces à Dieu qu'il eût inspiré une si belle entreprise à ce grand Prince, dont le succés ne sera pas seulement une source de biens pour le Royaume, mais encore sera un moyen avantageux d'étendre la Foy en toutes les parties du monde, puisqu'il n'y a point d'Etat d'où puissent sortir tant d'Ouvriers zelez pour la propagation du Christianisme que de France.

Ie ſerois ingrat ſi je ne rendois des témoignages de la recõnoiſſance que je dois à la civilité de Mrs les Anglois, qui m'ont fait durant tout mon voyage tout le bon traittement que j'aurois pû me promettre de mes meilleurs amis, entr'autres le Capitaine du vaiſſeau où j'étois avoit pour moy une bonté particuliere que je ne puis aſſez reconnoître. C'eſt le plus honnéte homme, le plus obligeant & le plus reglé qu'on puiſſe voir parmy les gens de ſa profeſſion. Il ne ſe contenta pas de me donner la grande chambre du vaiſſeau pour moy ſeul, il avoit de plus un ſoin particulier de ma perſonne, m'envoyoit viſiter par ſes ſerviteurs, & y venoit luy-méme pour s'informer de mes beſoins. Quoy qu'il n'eſtimât pas beaucoup nôtre Caréme à cauſe de la Religion dont il fait profeſſion, il ne manqua pas de me pourvoir de poiſſon durant tout ce temps, & faiſoit tendre les hameçons pour la péche. Il avoit étably un bel ordre dans ſon vaiſſeau. Il puniſſoit ſeverement les juremens, & nul ne s'y laiſſoit aller qu'il ne fût auſſi-tôt mis à l'amende, il faiſoit faire les prieres en commun ſoir & matin, luy-méme les recitoit à haute voix; les jours de Dimanche il aſſembloit tout ſon monde & le tenoit plus de deux heures en prieres, & au defaut de Predicateur il liſoit

ou faisoit lire des Sermons imprimez dont il étoit pourveu pour cét effet. Tant de bonnes qualitez que je remarquay en ce brave Capitaine me donnerent un grand amour pour luy, & un grand desir de profiter à son ame, ce qui m'obligea d'entrer en conference avec luy sur les controverses de Religion, ce qu'il témoigna agréer d'abord, mais j'apperceus bien-tôt qu'il ne goûtoit plus mes discours changeant aussi-tôt de propos lorsque je voulois approfondir les questions & tirer quelque consequence qui luy fit connoître son erreur. C'est pourquoy je fus obligé de ne luy plus parler que de choses morales & des regles de la vie Chrétienne, ce qu'il écoutoit avec satisfaction. Ie prie Dieu de tout mon cœur d'éclairer son esprit des lumieres de son eternelle verité & de le convertir par sa grace à nôtre sainte Foy.

Estant à Londres j'eus l'honneur d'être presenté à la Reine Mere du Roy d'Angleterre, qui eut cette bonté pour moy que de vouloir que je l'informasse des particulariez de mon voyage. Ie receus la même grace tde Mgr le Duc d'Yorc, qui par ses belles questionsqu'il me proposa sur l'état present des Indes, me fit connoître la grande intelligence qu'il a des affaires étrangeres& des Royaumes les plus éloignez. Enfin ce Price apres m'avoir

comblé des effets de sa bonté & de cette douceur qui luy est particuliere, & qui charme tous ceux qui ont l'honneur de l'aborder, il voulut luy-mesme me presenter au Roy d'Angleterre, dont je receus un traitement non moins favorable.

Ie sortis de Londres le sixiéme d'Août, & pensay faire naufrage de mon passage de Gravesinde à Dieppe, & me trouvé dans l'espace de ce trajet de mer qui se fait en douze heures en un plus grand danger de mort, que non pas durant ma navigation de dix mois, pendant lesquels il a pleu à la divine Bonté de me conserver en parfaite santé, en sorte que je n'ay souffert aucune incommodité considerable; ce qui donnera lieu de croire que les navigations de long cours ne sont pas si difficiles & si perilleuses que se l'imaginent ceux qui n'en ont pas fait l'experience : mais il faut avoüer que la bonne conduite des Capitaines & leur sage prevoyance peut beaucoup contribuer à rendre les navigations heureuses. Il n'est pas mort un seul Matelot sur les six vaisseaux qui composoient nôtre flotte. Nous avions de trois jours l'un de la viande fraîche, la pesche étoit heureuse, rien ne nous manquoit, & quand nous arrivâmes à Londres il y avoit encore dans nos vaisseaux des volailles en vie qui

avoient esté apportées d'Angleterre, & qui avoient fait le voyage des Indes.

I'ay déja remarqué qu'un des motifs de mon retour en Europe étoit celuy de procurer un rétablissement pour le ferme appuy des Missions que nous avions entreprises ; jugeant qu'il étoit comme inutile d'entreprendre ce grand œuvre, sans avoir quelque esperance de le pouvoir soûtenir & continuer.

I'ay trouvé à mon arrivée à Paris que la divine Providence avoit avantageusement pourveu à ce dessein, & que tandis que nos Evéques s'étoient avancez dans leurs voyages, quelques Ecclesiastiques qui s'étoient charitablement chargez de leur correspondance & du soin de leurs affaires, avoient poursuivy & obtenu du Roy des Lettres patentes pour l'erection d'un Seminaire, qui a pour but particulier de recevoir & de preparer les Ecclesiastiques que Dieu appellera dans la suite à travailler pour le salut des Infidelles.

Nos Missions doivent attendre un notable secours de cét établissement lequel on doit tout entier à la pieté du Roy, & au zele particulier qu'il a pour la conversion des Nations Payennes des pays où les François exerceront leur commerce, ou qui seront

peuplez

peuplez par leurs colonies.

Il y avoit déja du temps qu'on avoit conceu le projet de cét établiſſement ſi utile pour la propagation de la Foy & tout a fait neceſſaire pour la perpetuité des Miſſions qui ont été confiées au ſoin des Evéques François. Mgr Bernard de ſainte Thereſe Evéque de Babylone en avoit jetté les fondemens, & enfin il a conſommé cét œuvre par le don qu'il a fait de pluſieurs maiſons où ce ſeminaire eſt étably, qu'il avoit fait bâtir, il y a pluſieurs années, pour l'utilité generale des Miſſions de l'Orient, que s'il plaît à la divine bonté de favoriſer de ſes graces ce pieux établiſſement, non ſeulement la Chine & les autres Royaumes de l'Aſie ſeront obligez à la generoſité de ce Prelat; mais encore pluſieurs autres Miſſions qui pourront étre établies dans la ſuite en diverſes parties du monde.

Auſſi-tôt que j'arrivay à Paris j'expoſay la ſuite de nôtre voyage aux perſonnes de pieté de cette grande ville, que ie ſçavois avoir pris le plus de part aux ſuccez de nôtre Miſſion, ie n'ay point trouvé leur ferveur refroidie pour cét œuvre, au contraire i'ay beny Dieu de voir en elles tant de perſeverance à ſoûtenir par leur concours une entrepriſe ſi difficile: elles m'ont donné chaque iour de

nouvelles preuves de leur foy & de l'ardante & pure charité qui les anime à en procurer l'avancement. Ie trouvay donc à Paris les affaires de nôtre Mission au meilleur état que i'eusse pû les desirer, c'est pourquoy ie ne pensay qu'à m'acheminer à Rome pour informer au plûtôt M^rs les Cardinaux de la Congregation de la Propagation de la Foy, qui ont la principale direction des Missions éloignées, des motifs de mon retour, du cours de toute nôtre marche, & de tout ce qui se pouvoit faire pour l'établissement de nôtre sainte Foy dans les lieux où nous avions fait seiour, & dont nous nous étions enquis avec soin pour leur en faire un rapport fidele.

Ie reconnus en M^rs les Cardinaux une particuliere inclination à favoriser nos Missions, & apres avoir été admis à baiser les pieds du Pape, ie receus de sa Sainteté un Bref particulier addressé à Mrs de Beryte & d'Heliopolis pour consacrer sur les lieux de nos Missions un successeur à feu M^r l'Evéque de Metellopolis, i'espere bientôt être reuny à ces deux Prelats par le depart de la flotte de la Compagnie du Commerce d'Orient. I'ay receu de M^rs les Directeurs de cette illustre Compagnie des témoignages si sensibles de leur bonté & de leur zele pour nos Missions,

que ie ferois ingrat ſi ie n'en publiois ma reconnoiſſance, en quoy ils ne ſuivent pas ſeulement les mouvemens de leur devotion particuliere; mais encore l'exemple du Roy qui fait aſſez connoiſtre l'ardeur ſainte & Chrétienne qui l'anime à promouvoir les progrez que fait nôtre Foy parmy les Nations de l'Orient, & principalement au Royaume de la Chine, qui ſemble avoir contracté une alliance particuliere avec la France depuis qu'elle luy a donné ſes premiers Evéques.

Que me reſte-t-il, mon cher Lecteur, ſinon de vous coniurer de demander à Dieu par vos prieres qu'il beniſſe nos travaux; & qu'il excite le zele de pluſieurs bons ouvriers qui pourroient rendre de grands ſervices à nôtre ſainte Religion en ces Nations éloignées. Il ſemble que tout conſpire à faciliter la converſion des Chinois, on ne doit plus alleguer la difficulté des chemins, il eſt facile de la vaincre par le courage & par la conſtance. On ne doit plus s'excuſer ſur l'incertitude de l'evenement, l'experience détruit ce mauvais pretexte de nôtre pareſſe, puiſqu'elle fait voir que les Payens ſont tres-ſuſceptibles des inſtructions de nôtre ſainte Foy.

Qu'eſt-ce donc qui peut retenir tant de

vertueux Ecclesiastiques sinon le charme de l'amour propre, qui les empéche de goûter les avantages de cette grande vocation qui les feroit renoncer à toutes choses pour imiter les Saints Apôtres, & marchant sur leurs exemples chercher par les travaux d'une vie penible vne mort honorable pour la gloire de Iesus-Christ, & pour le salut des ames.

Ces grands & beaux Royaumes de l'Orient ouverts de tous côtez à nostre zele ne nous offrent-ils pas assez d'occupation pour l'exercer? Qui pourroit nombrer les millions d'ames qui perissent chaque iour & à chaque instant faute d'instruction, faute d'un homme qui leur enseigne à esperer en Dieu & à invoquer le sacré nom de Iesus.

L'Idolatrie regne en tous ces pays au mépris de la majesté du Createur, à peine se trouve-t-il vingt ou trente Predicateurs qui travaillent à établir son culte. Demandons, mon cher lecteur, à ce grand Dieu par nos gemissemens & par nos larmes qu'il ouvre les yeux des uns & des autres, des Payens, afin qu'ils reconnoissent leur aveuglement, & qu'ils s'attachent au service de leur Createur; des Predicateurs, des Prestres, & de tous ceux qui ont du zele pour Dieu, afin qu'ils considerent les grands biens qui se

peuvent faire aux pays étrangers pour le salut des Infideles. Taschons par une compassion de charité de ressentir leur mal-heur, & disons souvent pour eux & en leur nom : *Ayez pitié de nous, Seigneur, jettez vos regards sur nôtre misere, & faites luire la lumiere de vos misericordes sur nos tenebres, enseignez vôtre crainte aux pauvres Gentils, qui jusqu'à present ne vous ont rendu aucun service, & qui n'ont point reconnu vôtre majesté supréme, qui seule est digne d'amour & de reverence.*

Miserere nostri Deus omnium & respice nos, ostende nobis lumen misericordiarum tuarum & immitte timorem tuum super Gentes quæ non exquisierunt te, ut cognoscant quia non est Deus nisi tu, ut enarrent magnalia tua, alleva manus tuas super Gentes alienas ut videant potentiam tuam, ut cognoscant te sicut & nos cognovimus quoniam non est Deus præter te. *Ecclesiast. 30. cap.*

FIN.

VIVE IESVS.

TABLE DES CHAPITRES.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, il eſt permis à DENIS BECHET Marchand Libraire de nôtre ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter, *Les Relations des Voyages des Sieurs Evéques de Berythe, d'Heliopolis & Metellopolis au Royaume de la Chine, compoſées par M. Iean de Bourges, Preſtre & Miſſionnaire-Apoſtolique*, & ce pendant le temps & eſpace de ſept années, à commençer du jour que chacune deſdites Relations aura été achevée d'imprimer, ainſi qu'il eſt plus au long porté dans les Lettres de Privilege, données à Paris le 23. Novembre 1665. Par le Roy en ſon Conſeil.

D'ALENCE'.

Regiſtré ſur le Liure de la Communauté des Marchands Libraires, le 4. Decembre 1665. Signé PIGET Syndic.

Achevé d'imprimer pour la 1. fois le 7. Ianvier 1666.

APPROBATION.

I'ay leu un Livre intitulé *Relation du voyage de M. l'Evéque de Beryte.* Fait à Paris, le 7. Novembre 1665. M. GRANDIN.

per-
Li-
ou
ela-
be,
e la
ſtre
ant
om-
ela-
inſi
tres
m-

ires,

66.

vo-
, le

